

**LA « FOLIE » DE LA VERITE ET LA
CONCEPTION DES SYTEMES COMPLEXES**

FRANOVA M

Unité Mixte de Recherche 8623
CNRS-Université Paris Sud – LRI

02/2005

Rapport de Recherche N° 1398

CNRS – Université de Paris Sud
Centre d'Orsay
LABORATOIRE DE RECHERCHE EN INFORMATIQUE
Bâtiment 490
91405 ORSAY Cedex (France)

La « folie » de la Vérité

et

la conception des systèmes complexes

Marta Fraňová

mf@lri.lri.fr, <http://www.lri.fr/ia/mf/introduction.fr.html>

**UMR 8623 CNRS - Université Paris Sud
LRI, Bât. 490, 91405 Orsay Cedex, France**

Tous droits réservés pour tous les pays.

Ceci est un *exposé*, c'est-à-dire, vous êtes censé *lire de manière linéaire*. Il n'y a aucun problème si vous « sortez de la salle » au cas où cela ne vous intéresserait pas, mais vous n'êtes pas censé « regarder » ce qu'il y a après pour savoir si vous restez ou pas, vous n'êtes pas censé appliquer les techniques de la lecture rapide.

Cet exposé fait partie du cycle de conférences dont l'intitulé générique est

La « folie » de ... et la conception des systèmes complexes.

Ce cycle est destiné aux professionnels concernés par la créativité et/ou la connaissance. Il ne convient pas au public de moins de 17 ans. Pour ce public jeune d'autres ouvrages sont prévus.

... Si j'aurais su, j'aurais pas v'nu

un enfant dans *La guerre de boutons*

Préface

Notre époque est souvent caractérisée comme l'époque de l'explosion de l'information, de la rapidité inouïe, de la compétition, de la concurrence, et si Raymond Devos a fait un sketch mémorable dont le verbe central est « courir » (dont je reproduirais volontiers ici le texte si j'en avais le droit), on peut se demander si l'effet escompté de ce sketch sur le public n'était que « le rire de bon cœur » ou encore un *ralentissement* effectif de certaines personnes. Et, puisqu'il s'agit du sketch d'un humoriste qui comme tel est muni d'une « immunité diplomatique », personne n'accorderait aux personnes ralenties par ce sketch le droit d'accuser cet humoriste d'un changement de leur personnalité, un changement extrêmement mal vu à notre époque. Ralentir ... ? Mais on ne voit que des cours pour augmenter la rapidité, et personne ne payera les cours promettant ou plutôt *menaçant* de vous ralentir. Donc, si ces personnes ralenties effectivement ont certains regrets, on ne peut que leur rappeler encore une fois cette « immunité diplomatique » et ce « à vos risques et périls » attaché à chaque sketch d'un humoriste.

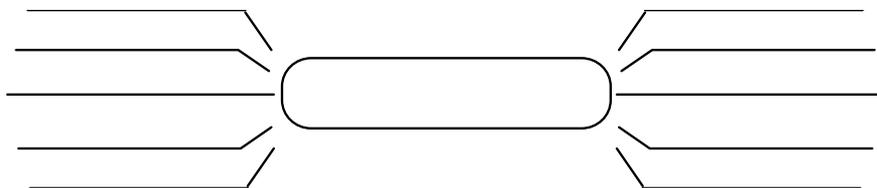
En tant que professionnel, je ne peux pas me servir d'une telle « immunité diplomatique ». Cela signifie que je ne peux pas me permettre de me vêtir de l'insouciance de certains conférenciers qui, dans leurs exposés, présentent impunément des informations susceptibles d'influencer l'esprit de personnes qui, peut-être pas tout de suite, mais après quelques années se disent, à l'instar de ce petit garçon de *La Guerre de boutons*, cette phrase mémorable : « Si j'aurais su, j'aurais pas v'nu » qui, dans l'esprit d'un adulte, donne plutôt quelque chose comme « J'aurais préféré ne pas savoir ». Dans mon exposé précédent : *La « folie » des systèmes descarto-ackermannofilkornisés et la conception des systèmes complexes*, dont l'intitulé officiel est *Les systèmes descarto-ackermannofilkornisés – Définition et Applications*, on a donc pu voir que j'y ai introduit une notion qui paraît plutôt inhabituelle et même presque absurde, la *Sculpture en quatre dimensions*, mais que j'ai aussitôt annoncé qu'un des effets secondaires d'une familiarisation avec cette notion est de *faire travailler* le « curieux », et ce qui de plus est, de le faire travailler dur et ... toute la vie, donc, même à la retraite. (On pourrait presque supposer l'influence de l'avertissement de Confucius qui a dit, il paraît, que l'on ne se repose pas dans la vie.) On ne s'étonne donc pas que j'y ai fait « sortir de la salle de conférence » ceux qui n'étaient pas tentés par cette perspective de « travail à vie », par cette perspective de l'absence totale d'ennui et de la présence d'une motivation interne inébranlable. Pour cette conférence, je vais faire de même. Mais je ne vais pas maintenant parler du « danger de travailler à vie ». Il s'agit maintenant d'un autre risque à gérer. En effet, cette conférence est *susceptible* de diminuer votre rapidité. Donc, si la rapidité est absolument nécessaire à votre travail, comme c'est aujourd'hui le cas des étudiants avant des examens, des concours ou en préparation d'une thèse, le cas des journalistes, des critiques, des commerçants, des politiciens, des artisans ou encore de ceux dont le travail peut être caractérisé en termes d'excellence — ce qui aujourd'hui forcément signifie la présence de tests d'évaluation où la rapidité est le facteur important, de même qu'il y intervient une jauge exprimée en

termes de « bien » et « mieux » — si vous vous sentez donc concernés par un de ces « archétypes », je vous demande d'arrêter la lecture et la réserver à ceux qui ont des préoccupations liées aux projets où ce n'est pas *leur* excellence qui entre en jeu. C'est, par exemple le cas des parents, des dirigeants variés et même des artistes aussi bien que du législateur, des traducteurs, le cas des orthophonistes chargés de diagnostiquer et de mettre en œuvre des thérapeutiques pour les enfants autistes ou les handicapés du langage, le cas de ceux qui sont préoccupés par les troubles de la communication quelle que soit leur origine ou leur manifestation, le cas de ceux qui doivent impérativement se permettre l'application du précepte ancien : « Hâte-toi lentement ». Donc, il s'agit de tous ceux pour qui ce n'est plus l'*excellent* qui compte, c'est l'*exceptionnel* qui soit l'essentiel. Pour ceux qui ne sentent pas où est la différence entre l'excellent et l'exceptionnel, la comparaison suivante peut être utile. On peut dire : « c'est plus ou moins excellent », quelque chose d'excellent peut devenir plus tard encore meilleur. Quand il s'agit d'exceptionnel, il est incorrect de dire « c'est plus ou moins exceptionnel ». Quelque chose d'exceptionnel l'est *pour toujours*. Quelque chose d'exceptionnel créé aujourd'hui est un « chef-d'œuvre », une future « antiquité », une *technologie* qui ne deviendra jamais obsolète. Pour donner l'exemple de la différence entre l'excellent et l'exceptionnel venant d'un contexte qui nous concerne presque tous, le *contexte familial*, je peux dire que l'éducation de vos enfants peut être excellente même si vous avez certains regrets, si vous avez dans votre conscience une ou plusieurs « taches noires » de la forme « si je l'avais su, je ne l'aurais pas fait ». Votre éducation est exceptionnelle si vous n'avez aucun regret *et* si vos enfants n'ont aucun regret *et* si vos petits-enfants n'ont aucun regret, *et* si les enfants de vos petits-enfants n'ont aucun regret, etc., etc. Vous saisissez la différence ? Il paraît que Tolstoï a dit que les familles heureuses sont toutes les mêmes mais les familles malheureuses sont malheureuses chacune à sa manière. Donc, si vous continuez à lire à partir d'ici, cela signifie que vous acceptez le fait que mon exposé soit susceptible de diminuer votre rapidité, c'est-à-dire, vous acceptez le risque d'avoir à adopter — à vie — ce « Hâte-toi lentement ».

Accélération du ralentissement et ralentissement de l'accélération

Afin que vous puissiez connaître le degré de la diminution, constater le changement qualitatif de votre rapidité, vous pouvez participer à une expérience privée, confidentielle, authentique et exacte (car vous seul serez d'abord « cobaye » et ensuite vous allez pouvoir devenir observateur-expert-examineur et « juge »). Le nom de couverture de cette expérience sera « le test de la diminution de la rapidité ». Il est dans *votre* intérêt de faire ce test, car après la lecture de cet exposé vous ne serez plus jamais capable de le « refaire » et donc, si vous décidez de ne pas y participer, vous perdrez une source d'information susceptible de vous intéresser, de vous intéresser énormément d'abord et de vous servir énormément ensuite. (Avant de décliner cette offre d'un test *pas comme les autres* seulement sur la base de votre principe de non-participation à tous les tests « gratuits », réfléchissez. Comme vous le savez peut-être, le regret peut être une chose bien pénible. Rappelez-vous encore une fois ce « Si j'avais su ... ». Mais

quelle que soit votre décision, vous êtes censé lire la description du test.) Donc, pour venir à ce test avec ceux qui n'ont pas d'objection contre leur participation, il nous faut d'abord le préparer. Puisqu'il s'agit d'un test qui concerne la rapidité, il faut que vous éliminiez de votre environnement les éléments perturbateurs comme le téléphone, les interlocuteurs, et si vous êtes dans le métro et vous devez surveiller votre prochain arrêt, interrompez le cours de cet exposé et revenez quand vous serez prêts à être non interrompus. De même, des sensations fortes comme la colère peuvent influencer votre rapidité. Le but de ce test est de capter, de scanner les informations qui vous concernent dans l'état « normal ». (Si la « colère » fait partie de votre état « normal » et si vous tenez absolument à préserver cette particularité, « sortez de la salle de conférence », car elle est *susceptible* de vous la faire perdre.) Si vous avez une minuterie, vous pouvez vous en servir, mais cela n'est pas nécessaire car cette expérience vous permettra plus tard de mettre en route votre propre minuterie interne qui vous annoncera avec exactitude le degré de votre rapidité pendant ce test et même, plus tard, hors cette expérience. Ce test requiert de vous quelques feuilles de papier sur lesquelles vous devez préparer 20 « araignées » de la forme



Il ne s'agit ni d'une création artistique ni d'une création technique ; ce qui compte c'est le nombre dix de « pattes » et le « corps » assez grand pour contenir un mot qui peut être assez long en dépendance de votre écriture. Puisque je ne sais pas comment faire autrement, le test se déroulera de la manière suivante.

Je vais vous donner une liste ordonnée de couples de nombres. Vous aurez à votre disposition un texte dont les lignes et les mots sont numérotés. Vous allez donc, dans l'ordre déterminé par la liste donnée de couples, sélectionner le mot déterminé dans le texte en question par le couple et sur les « pattes » d'une « araignée » vous allez noter les dix premiers mots ou idées ou expressions qui vous viennent à l'esprit *sans réfléchir, spontanément*. (On peut appeler ceci aussi l'association d'idées, si vous voulez. Vous êtes seul, donc pas la peine de « filtrer » ce qui vous gênerait en présence de quelqu'un.) Pour ne pas oublier le mot déterminé par le couple, vous allez le marquer dans le corps d'araignée, mais seulement après avoir rempli les « pattes », afin de ne pas perdre la spontanéité des premières apparitions. Ensuite vous prenez, dans l'ordre imposé par la liste, le couple suivant et cela jusqu'à épuisement de la liste. Au début la liste peut vous paraître très et même trop longue, mais quand vous allez plus tard commencer à percevoir le potentiel d'exploitation possible de cette liste, il se peut que vous soyez un peu désolé que j'en ai donné « si peu ». Soyez rassurés, *l'essentiel* pourra être fait même avec cette liste limitée. Et bien sûr, si la longueur de la liste vous gêne vraiment vous pouvez vous arrêter si cela vous paraît trop long, simplement, il faut être conscient que la lecture, l'interprétation du résultat du « scanner » sera moins aisée, plus susceptible de vous induire en erreur. Mais, en tout cas, faites au moins les premiers quatre mots pour obtenir quelque chose de « lisible » au cours de l'évaluation.

Afin d'être sûr que mes instructions soient bien comprises, prenons une liste

hypothétique et vous n'allez effectuer les opérations que mentalement. Supposons donc que (3,4) soit le premier élément de cette liste hypothétique et (6,2) soit le deuxième élément. Supposons que le texte dont les lignes et les mots sont numérotés soit organisé dans la table suivante :

3	1_{x1} 2_{x2} 3_{x3} 4_{x4}
4	1_{y1} 2_{y2} 3_{y3}
5	1_{w1} 2_{w2} 3_{w3}
6	1_{z1} 2_{z2} 3_{z3} 4_{z4}

Votre « mission » est donc d'aller d'abord à la ligne du texte qui commence par le nombre **3**, de glisser le regard sur cette ligne jusqu'à l'occurrence du nombre **4**, de sélectionner le mot (le mot « x4 ») attaché au nombre **4** et de marquer sur une « araignée » les dix premières choses qui vous viennent à l'esprit. Une fois les « pattes » d' « araignée » remplies, vous marquez le mot sélectionné, donc x4, dans le corps d' « araignée ». Afin de ne pas être influencé par d'autres mots du texte, essayez seulement de *surfer* sur les nombres, de ne pas lire les mots de la ligne en question ou encore d'autres lignes. (Ici on voit que la présence de quelqu'un vous dictant les mots serait utile, mais la confidentialité et le caractère privé de cette expérience sont préférables ; personne n'a besoin de savoir que vous avez effectivement participé à cette expérience.) Ensuite, puisque le deuxième élément de la liste hypothétique est (6,2), hypothétiquement, vous devriez aller à la ligne 6 et sélectionner le mot (le mot « z2 ») attaché au nombre 2 et remplir votre araignée, etc. Pour nous assurer que vous ne puissiez pas confondre les nombres associés aux lignes avec ceux des mots, les lignes de la liste du test sont de grands nombres (à trois chiffres), tandis que les mots n'auront qu'un seul chiffre. Vous pouvez utiliser des « post-it » ou des pages libres pour les glisser sur la liste et la table contenant le texte afin que vous sachiez quels éléments restent encore à faire.

Si ce document ne vous appartient pas ou si vous ne désirez pas que l'on sache que vous avez fait ce test, n'écrivez pas dans ce document, ne marquez pas les mots du texte qui font partie de ce test. Soyez donc discrets et laissez un terrain non pollué à d'autres éventuels lecteurs de ce document.

Maintenant, je suppose que vous avez compris les instructions et si vous n'êtes pas opposés fondamentalement à votre participation dans cette expérience, préparez vos « araignées » et revenez quand vous êtes prêts.

Si vous êtes prêts pour l'expérience, tournez la page.

Vous connaissez la marche à suivre. Donc commencez sans tarder ; voici la liste nécessaire à l'expérience.

(101, 5)

(102, 3)

(103, 5)

(104, 6)

(105, 4)

(106, 5)

(107, 4)

(108, 3)

(109, 3)

(200, 7)

(201, 4)

(202, 3)

(203, 7)

(204, 8)

(205, 3)

(206, 6)

(207, 8)

(208, 6)

(209, 7)

(300, 4)

Et voici le texte nécessaire à l'expérience

101	1 colère 2 roi 3 deux 4 échange 5 bonheur 6 marketing 7 obstruction 8 reculer
102	1 ambition 2 usure 3 patience 4 ébranler 5 accord 6 révolution 7 humilité 8 classe
103	1 nation 2 épuisement 3 commerce 4 dénouer 5 progrès 6 épuisement 7 qualité
104	1 stylo 2 force 3 professionnel 4 délivrance 5 besoin 6 jalousie 7 accord 8 ambition
105	1 planète 2 divergence 3 assimilation 4 culture 5 souplesse 6 place 7 éducation
106	1 solidarité 2 misère 3 abondance 4 vulgarisation 5 ennemi 6 société 7 rigueur
107	1 compliqué 2 dispute 3 nouveauté 4 outil 5 jeunesse 6 publicité 7 théorie 8 simple
108	1 ruse 2 excès 3 stress 4 efficacité 5 avancer 6 logique 7 spontanéité 8 résolution
109	1 réunion 2 obstination 3 idéal 4 plaisir 5 confiance 6 sincérité 7 diminution
200	1 raison 2 impatience 3 plaisir 4 prospérité 5 nation 6 voyage 7 échec 8 déléguer
201	1 antiquité 2 vigilance 3 notoriété 4 créativité 5 curiosité 6 popularité 7 délivrance
202	1 adversité 2 augmenter 3 travail 4 argent 5 futilité 6 expérience 7 facilité
203	1 usure 2 échange 3 rationnel 4 subterfuge 5 changement 6 enthousiasme 7 absurde
204	1 modèle 2 matérialisation 3 vérité 4 chef 5 travail 6 mesure 7 obstacle 8 famille
205	1 bienveillance 2 nutrition 3 science 4 curiosité 5 éducation 6 antiquité 7 protection
206	1 vulgarisation 2 société 3 initiation 4 prudence 5 domination 6 repos 7 règle
207	1 politique 2 tolérance 3 propriété 4 charité 5 amitié 6 arrogance 7 ordre 8 impossible
208	1 gentillesse 2 diplomatie 3 consommateur 4 maître 5 popularisation 6 amitié
209	1 embelir 2 incitation 3 savoir 4 essentiel 5 témérité 6 réparation 7 magie
300	1 réceptivité 2 difficulté 3 attente 4 réussite 5 vision 6 politique 7 puissance

Après avoir fini votre travail, gardez de côté les « dessins » que vous avez produits et, si vous le désirez, faites une pause et continuez la lecture de cet exposé au moment qui vous convient.

Entracte

Vous avez pu remarquer que j'ai dit que le nom de couverture de cette expérience est « le test de la diminution de la rapidité ». Maintenant, je peux dévoiler pourquoi j'ai

parlé de « nom de couverture ». Cela m'a permis de faire plusieurs choses dont une est à la fois la dissimulation de l'intention visée de ce test et la divulgation cachée de cette dissimulation. Pourquoi tant de cachotteries et de complications ? Parce que cette expérience effectuée sous la pression du mot « rapidité » est une source d'information qu'un professionnel peut utiliser soit à la révision des résultats de son « Connais-toi toi-même ! » obligatoire pour un professionnel, soit à l'examen de conscience auquel un professionnel est obligé — la profession de foi oblige — de se soumettre assez régulièrement afin de ne pas se « rouiller », de ne pas se figer d'une manière ou d'une autre. Mais un non-professionnel en tirera aussi un énorme profit, comme peut en témoigner le fait que cette expérience m'a été inspirée par l'exercice du tir au pif (« brainstorming ») auquel Tony Buzan fait participer le lecteur de son livre (écrit en collaboration avec son frère, Barry Buzan) *Mind Map : dessine-moi l'intelligence*. L'exercice de Tony Buzan est destiné à convaincre le lecteur du « vaste potentiel de mécanismes associatifs » de chacun de nous, du caractère unique de nos créations. Par exemple, pour le mot « bonheur », il présente son « araignée », son dessin correspondant à ses propres associations, tout en prévenant le lecteur que son expérience a démontré qu'il est très rare de voir deux (sur de nombreux) participants qui ont plus d'une « patte », c'est-à-dire un mot en commun.

Il s'avère très utile de présenter ici et tout de suite quelques parties de l'introduction de cet exercice par Tony Buzan ainsi qu'une remarque dont l'importance est soulignée dans le texte de Tony Buzan par un encadrement :

Ce chapitre, intitulé « Brainstorming de mots », explore en détail le système arborescent de traitement de l'information de votre cerveau. Les exercices de brainstorming vous feront découvrir le vaste potentiel de vos mécanismes associatifs et comprendre pourquoi vous-même et autrui êtes des individus uniques.

Vous découvrirez une nouvelle technique de brainstorming et les résultats de certaines recherches intéressantes. Vous en saurez en particulier plus sur la communication et comment éviter les malentendus.

...
Notez rapidement, en majuscules et sans vous arrêter pour réfléchir, les dix premiers mots clés qui vous viennent à l'esprit par association en pensant à la notion de « bonheur ». Il est important de noter les *premiers mots*, aussi ridicules qu'ils puissent paraître. Cet exercice n'est pas un test et ne doit pas vous prendre plus d'une minute.

Réalisez si possible cet exercice en même temps que deux ou trois autres personnes, mais attendez d'avoir fini pour discuter des associations que vous avez faites.

...
Le but est de trouver les mots communs à tous les membres du groupe. (« Commun » signifie ici *exactement* le même mot — « rire », par exemple, n'est pas la même chose que « sourire ».)

...
La plupart des personnes pensent que beaucoup de mots seront communs à l'ensemble du groupe et qu'il y en a peu qui ne seront cités que par une seule personne ; et pourtant, après des milliers d'essais, il s'avère que dans un groupe de quatre personnes, il est rare de trouver ne serait-ce qu'*un seul* mot commun à tous.

...
L'exercice que vous venez d'effectuer avec le mot « bonheur » donne les mêmes résultats avec n'importe quel autre mot.

Un groupe de directeurs de banque ayant tous entre 40 et 55 ans et le même profil firent cet exercice avec le mot « courir ». Comme nous l'avions prédit, il n'y eut aucun mot commun aux quatre membres du groupe, parfois un mot commun à trois personnes et quelques mots communs à deux personnes, mais la plupart des mots n'étaient cités qu'une seule fois.

Le groupe prétendit que l'exercice était faussé car le sujet choisi ne présentait pas un intérêt majeur à leurs yeux et que si tel avait été le cas, ils auraient cité beaucoup plus de mots identiques.

Ils refirent donc l'exercice avec le mot « argent » et non plus « courir ». À leur plus grande surprise, il y eut encore moins de mots en commun.

Ces résultats vont à l'encontre de l'idée populaire selon laquelle plus les individus sont instruits, plus ils se ressemblent. La pensée irradiante démontre le contraire : *plus les individus sont instruits, plus leurs vastes et croissants réseaux d'associations sont uniques.*

[buzan02], p. 64-66

Comme on peut voir, ce qui n'était qu'un exercice devant servir à étayer la remarque encadrée de Tony Buzan, je l'ai détourné pour une utilisation différente. Tout d'abord, on peut constater que l'exercice de Tony Buzan est effectué dans l'esprit de la phrase « Cet exercice n'est pas un test et ne doit pas vous prendre plus d'une minute ». Dans le cadre de notre test de la diminution de la rapidité, nous n'avons pas fait une restriction sur le temps malgré le fait qu'il s'agit d'un test qui concerne la rapidité. Nous avons préféré aussi la confidentialité. De plus, nous avons utilisé vingt mots. C'est énorme et susceptible d'éprouver la patience de plus d'un, surtout si aucun but précis et attractif n'est donné. Mais je n'ai pas pu en donner un plus « percutant » comme l'« examen impromptu de la conscience », car ce qui aurait dû être impromptu n'aurait plus pu l'être. Donc, je n'ai pas pu dire auparavant ce que je peux me permettre de dire maintenant.

Ce document a commencé par un avertissement sur la lecture linéaire, certes, mais aussi par la mention que cet exposé est destiné aux professionnels concernés par la créativité et/ou la connaissance. Mais quel professionnel n'est pas concerné à la fois par la créativité *et* par la connaissance ?

(Expliquons pour les non-professionnels qui ont entamé la lecture que la « profession de foi » d'un professionnel est l'expression profonde d'un engagement *définitif* (entre autres) à l'esprit éveillé et attentif à toutes les formes de créativité et de connaissance, de l'esprit attentif aux imposteurs de la créativité et de la connaissance. Cela signifie que le non-professionnel qui a effectué le test de la diminution de la rapidité pourra, peut-être, se rendre compte si un professionnel ne sommeille pas en lui — une vocation n'est au début rien d'autre que le sentiment et désir d'appartenance à quelque chose de « beau » ou « utile », comme un vilain petit canard qui cherche à s'insérer quelque part. La société d'aujourd'hui s'occupe des esprits rapides, elle fait tout pour accélérer la rapidité de la moyenne sans prendre garde à ... (à quoi, selon votre avis ?). Donc, le moment est peut être venu de scruter le cygne possible qui somnole, peut-être, dans ceux qui sont lents.)

Ainsi, par ce qui ne semblait être qu'un simple avertissement ou une information, un

professionnel devrait se sentir assez motivé pour en venir à la *Préface*, où j'insiste de manière inhabituelle sur ma professionnalité — à la différence d'un conférencier qui fait tout pour s'attirer un public, je « filtre » la participation. Et mon « filtre » n'est pas un jeu de récréation. Soyons clairs. Un professionnel s'adressant aux autres professionnels ne le fait que dans le cas où il est absolument sûr de ne pas faire perdre le temps — ni le sien, ni celui de l'autre. En conséquence, si un professionnel incite un autre professionnel à faire un test, cet autre le fait même s'il ne fait pas d'habitude des tests « gratuits ». Un professionnel ne donne rien « gratuitement » et ne prend rien « gratuitement » ; il n'a rien à voir avec l'esprit de Diogène le Cynique qui se plaisait à vivre dans son tonneau, et qui, selon la légende immortalisée par une peinture de Nicolas Poussin qui vaut un détour au Louvre, jeta même son gobelet après avoir vu un garçon penché au bord d'un lac boire dans ses mains. Un professionnel se sentira obligé de « payer » et de *manière adéquate* au garçon cette information (si *précieuse* à ses yeux qu'il se débarrasse sur le champ de son gobelet) ; un professionnel ne s'éloignera pas d'un pas précipité comme Diogène du tableau de Poussin. Un professionnel se dirige plutôt par la devise du peintre Albrecht Dürer : « Je veux avoir beaucoup pour pouvoir donner beaucoup », la devise que ma mère m'inculqua sous forme de comptine « *J'ai trois ducats. J'en garde un, j'en rends un, j'en prête un.* » (La version slovaque rime, et bien sûr, un professionnel ne cherchera pas à qui prêter en marchant dans la cité, comme ce même Diogène, en plein jour avec une lanterne allumée.)

Ces quelques éclaircissements modifient, peut-être, l'ambiance dans la salle. Il se peut même que les « curieux » nous quittent. En conséquence, on peut supposer à partir de maintenant que dans la salle ne restent que ceux qui, comme le groupe de directeurs de banque de l'expérience de Tony Buzan, ont ou désirent avoir le même profil, le profil de professionnel. La suite de l'exposé est donc effectuée de manière à « satisfaire » ceux qui « désirent » plutôt que ceux qui se sentent « toujours et encore pressés ». Autrement dit, on va se plier à la règle de la marche en haute montagne où ce sont « les plus faibles » qui déterminent le rythme de la marche ; on va tout régler en dépendance du plus faible maillon de la chaîne. Dans la suite, je m'adresse donc à ceux qui « désirent » et qui sont donc aptes à accepter la longueur inhabituelle de cet exposé. Ils sauront organiser les pauses, si nécessaire. Les professionnels sauront filtrer des propos qui pourraient *paraître* inhabituels, choquants ou même offensants dans le cadre de cercle restreint exclusivement aux professionnels.

Afin de sceller par une sorte de contrat la confidentialité de cet exposé, prenez une feuille de papier et faites une « araignée » — c'est-à-dire, un jet d'au moins dix mots vous venant à l'esprit comme le portrait-robot d'une personne sur laquelle s'applique l'étiquette (104,3) du tableau de notre test. Ensuite, faites une araignée pour le mot (106,2). Et, pour profiter de la spontanéité, ajoutez à votre collection aussi une araignée pour (209,4).

La liste de mots de notre test présente (ou devrait présenter) un intérêt majeur aux yeux de professionnels. Dans la suite, je vais présenter l'« araignée » de Tony Buzan ainsi que la mienne pour le mot bonheur. Le lecteur qui a ainsi effectué ce « test de la diminution de la rapidité » pourra de cette manière comparer son dessin à celui de Tony Buzan et le mien. On pourra savoir — peut-être — que notre rapidité peut en fait témoigner, entre autres, non seulement de notre manière mais aussi de l'endroit où nous

« grimpons ».

Grimper n'est pas grimper !

*Le fleuve et les topazes qui entrent et qui sortent,
les herbes qui sourient,
ne sont que des préfigures
qui cachent et annoncent le réel,
non que par elles-mêmes ces choses soient imparfaites,
mais c'est un défaut qui vient de ton côté,
parce que tu n'as pas encore des yeux assez perçants.*

Dante

Un proverbe russe dit : « Si tu veux rendre fou quelqu'un, répète lui pendant quarante jours qu'il est fou ». Voyant tout ce qu'on dit aujourd'hui de la vérité, il n'est pas étonnant qu'elle soit devenue relative, qu'elle cache, peut-être, son vrai caractère. D'une certaine manière, on peut dire qu'elle est comme le bol tibétain de la légende. Ce bol se remplissait d'or. La convoitise a été forte et beaucoup de délits ont été commis par ceux qui le voulaient à tout prix. Le hic — si je puis dire ainsi — était qu'il ne se remplissait d'or qu'à condition que celui qui le tenait fût vraiment dans le *besoin*, dans la *misère* (non, aucune ruse n'était possible). La Vérité ressemble d'une certaine manière à ce bol.

Avons-nous donc besoin, vraiment besoin, de la Vérité ?

Dans la vie courante, nous rencontrons cette perception moderne de la vérité, de la « relativité de la vérité » sous une forme, avouons-le, très attrayante. En effet, considérons l'expérience racontée par Stephen R. Covey dans son livre *Les sept habitudes de ceux qui réalisent tout ce qu'ils entreprennent*. Puisque le texte se réfère à des images que nous allons reproduire, nous allons modifier légèrement le texte de Stephen R. Covey afin de refléter la position de ces images dans notre document. Voici donc le texte de Stephen R. Covey ainsi accommodé :

Avant d'aller plus loin, je vous propose de participer à une expérience qui fait appel à l'observation et à l'émotion.

Regardez cette image pendant quelques secondes.



Maintenant, regardez l'image qui suit et décrivez en détail ce que vous voyez.



Vous voyez une femme ? Quel âge lui donnez-vous ? Que porte-t-elle ? Quels rôles dans la vie lui attribuez-vous ?

Dans cette seconde illustration, vous voyez sans doute une femme d'environ 25 ans — belle, bien habillée, avec un petit nez et un air modeste. Si vous étiez un homme sans attaches, vous l'inviteriez bien à dîner. Si vous étiez dans la distribution, vous lui proposeriez de l'engager comme mannequin.

Et si je vous dit que vous avez tort ? Si je vous dis que c'est l'image d'une femme de 60 ou 70 ans qui a l'air triste, qui a un gros nez et n'est certainement pas un mannequin. C'est plutôt quelqu'un que vous aideriez à traverser la rue.

Qui a raison ? Regardez encore cette illustration. Vous voyez la vieille dame ? Si vous ne la voyez pas, essayez encore. Vous voyez son gros nez ? son châle ?

Si vous et moi étions face à face, nous pourrions discuter de l'illustration. Vous pourriez me décrire ce que vous voyez et je pourrais vous dire à mon tour ce que j'y vois.

Comme nous ne pouvons pas le faire, regardez bien l'illustration qui suit.



Maintenant, revenez à la deuxième image. Voyez-vous maintenant la vieille dame ? C'est important que vous l'ayez vue avant de continuer à lire.

J'ai connu cet exercice pour la première fois, il y a des années, alors que j'étais à la Harvard Business School. L'enseignant s'en servait pour montrer clairement que deux personnes peuvent voir la même chose, ne pas être d'accord et avoir tous deux raison. Ce n'est pas logique, c'est psychologique.

[covey01], p. 25

Stephen R. Covey continue par la description de l'expérience telle qu'elle a été faite par l'enseignant. Nous allons nous intéresser plutôt aux quelques conclusions qu'en tire Stephen R. Covey.

Nous nous apercevons que, si nous voyons le monde de façon claire et objective, d'autres le voient d'une façon tout aussi claire et objective, mais différente de la nôtre. Notre point de vue dépend de notre position.

Chacun de nous considère sa vision comme objective, et nous trompe. Nous ne voyons pas le monde tel qu'il est, mais en fonction de ce que nous sommes, ou tel que nous sommes conditionnés à le voir. Quand nous ouvrons la bouche pour décrire ce que nous regardons, c'est nous-mêmes que nous décrivons, nos perceptions, nos paradigmes. Si quelqu'un nous contredit, nous pensons tout de suite qu'il n'est pas sincère ou manque de discernement. Or, chacun voit le monde à sa manière, à travers la lunette unique que lui fournit son vécu.

Plus nous prenons conscience de nos paradigmes fondamentaux, de l'existence de nos « cartes », de nos suppositions et de l'influence qu'exerce sur nous notre vécu, plus nous devenons responsables de ces paradigmes et pouvons les examiner, les mettre à l'épreuve de la réalité, écouter les autres, rester ouverts à leurs perceptions. Nous obtenons ainsi une image panoramique plus objective.

[covey01], p. 29

Donc, pourquoi est-ce que cette perception moderne de la relativité de la vérité est très attrayante ?

Avant de répondre à cette question, il s'avère utile de revenir à notre test. Reprenez

donc vos « araignées » et à côté de chacune d'elles marquez quelles sont vos relations (parmi celles proposées dans la liste qui suit, mais vous pouvez aussi ajouter les caractérisations de votre cru) envers le mot qui constitue le corps de l' « araignée ».

Voici donc la liste :

- ♣ consommateur
- ♣ réalisateur
- ♣ expert
- ♣ créateur
- ♣ rêveur
- ♣ indifférent
- ♣ étranger
- ♣ ennemi

(Conventions : le réalisateur réalise ce que d'autres ont imaginé ; le créateur réalise ou participe à la réalisation de ce qu'il imagine lui et pas un autre. L'expert est un observateur externe qualifié pour cette observation.)

Il est important que vous le fassiez pour chaque araignée avant de continuer la lecture de l'exposé.

Donc, pourquoi est-ce que cette perception moderne de la relativité de la vérité est très attrayante ? Répétons ce : « L'enseignant s'en servait pour montrer clairement que deux personnes peuvent voir la même chose, ne pas être d'accord et *avoir tous deux raison*. » On peut donc voir que ce « avoir tous deux raison » est très sympathique, on ne froisse personne, on pourrait même se féliciter qu'ensemble — vous, qui, dans la deuxième image, aviez vu la première image et moi, qui ai vu la troisième image — non seulement nous avons tous deux raison, mais nous pouvons passer facilement à la perception de la deuxième image, de l'image qui ne semble être qu'une simple composition de nos deux images. En nous référant à cette image en parlant de la vérité, de sa relativité, ne mentionnant même pas Einstein pour sa notion de relativité, on pourra se féliciter même que jamais, mais plus jamais un conflit n'apparaîtra. La paix universelle sera instaurée et on se félicitera encore d'avoir réussi à montrer qu'Anatole France a bien exagéré en disant que

La paix universelle se réalisera un jour non parce que les hommes deviendront meilleurs mais parce qu'un nouvel ordre, une science nouvelle, de nouvelles nécessités économiques leur imposeront l'état pacifique.

On n'a pas besoin d'une science nouvelle ! On n'a pas besoin de la science d'Einstein ou de quiconque d'autre pour atteindre, pour instaurer la paix universelle ! Il nous suffit d'afficher dans chaque pièce, dans chaque couloir, sur chaque maison, sur chaque usine, sur chaque église, sur chaque bouteille de lait, sur chaque bouteille de bière, sur chaque paquet de cigarettes, sur chaque scalpel, sur chaque marteau, sur chaque euro ... et on peut prendre un dictionnaire pour compléter cette liste ... pour obtenir, garantir que plus jamais aucun conflit ne naîtra. La vérité n'est plus affaire de logique, de science mais de psychologie ! Ces trois images suffisent à le prouver ! Félicitations !

On peut voir que ces félicitations ne sont qu'une extériorisation de l'atmosphère de réussite que ce « avoir tous deux raison » a fait naître. Il est parfaitement naturel, car très agréable, de vouloir la garder, la protéger, et même la nourrir par d'autres exemples démontrant clairement que « deux personnes peuvent voir la même chose, ne pas être

d'accord et *avoir tous deux raison* », exemples permettant d'insister sur le fait que ce n'est pas logique mais psychologique. Nous pourrions même venir aux exemples montrant que « trois personnes peuvent voir la même chose, ne pas être d'accord et *avoir tous trois raison* », ensuite on trouvera des exemples montrant clairement que « quatre personnes peuvent voir la même chose, ne pas être d'accord et *avoir tous quatre raison* » et de là on « déduira » une formule évidente qui régira tout l'univers :

« tous peuvent voir la même chose, ne pas être d'accord et *avoir tous raison* ».

Donc, grâce à la psychologie mélangée avec une pincée de « déduction » ... nous aurons ainsi *tous raison* ! La vie ne ressemblera plus à rien d'autre qu'à un énorme café philosophique même en l'absence de la philosophie. Nous serions tous vaincus par la force indomptable de cette évidence, si ce n'était que ce « tous vaincus » peut faire naître dans la tête de quelqu'un une association plutôt désobligeante ; le passage si insidieux d'Astérix et d'Obélix : « Toute la Gaule est occupée par les Romains ... Toute ? »

Alors, sommes-nous tous vaincus ? Tous ? Car, bien sûr, il y aura aussi — comme vous ou moi — ceux qui vont se demander : « Est-ce que j'ai *intérêt* à accepter cette paix où *tous* ont raison ? Même celui qui m'a ... ? ». Et vous voyez, certainement vous aussi avez en tête le nom de ceux à qui vous n'accorderiez pas si volontiers cette « faveur d'avoir raison ». Par contre, dans le cercle restreint à deux « personnes de choix », l'adhésion à ce « deux personnes peuvent voir la même chose, ne pas être d'accord et *avoir tous deux raison* » semble une perspective alléchante. Qu'en pensez-vous ? Plaira-t-elle à tout le monde ?

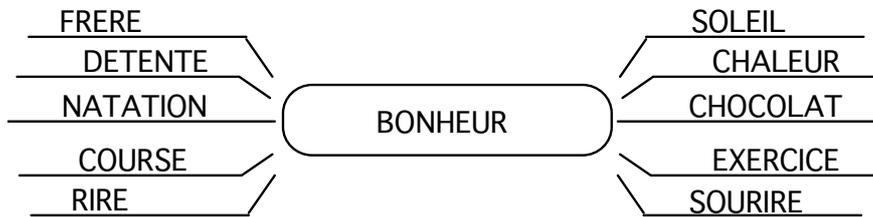
On parlera des énigmes et de l'échelle de la réussite

Comme toujours, les énigmes ne sont plus des énigmes dès qu'on a *toutes* les informations nécessaires à leur solution. Donnons cette fois-ci seulement quelques informations sur l'intitulé illogique de la partie précédente, c'est-à-dire « Grimper n'est pas grimper ! ».

Dans *Sept habitudes de ceux qui réussissent tout ce qu'ils entreprennent* ainsi que dans *Priorité aux priorités* Stephen Covey introduit et utilise l'image de l'« échelle de la réussite » que nous nous obstinons à grimper toute la vie tout en nous rendant compte, parfois et parfois même pas, qu'elle est placée contre un *mauvais mur*. Notre expérience avec les trois images et notre possible adhésion même à cet initial « ils ont tous deux raison » nous incitent à saisir le caractère de la « logique » dans laquelle nous grimpons notre échelle de la réussite, de la « logique » dans laquelle nous « déduisons » les données sur nos appuis : le mur, le sol, les échelons. Notre test de la diminution de la rapidité est susceptible de vous aider à récupérer quelques informations quant à *votre* « logique de l'ascension ». Prenez donc vos « araignées » obtenues pour « bonheur » et pour « réussite ». Est-ce que votre « inconscient » vous a soufflé quelques associations qui témoignent de la présence du contrôle « inconscient » de la *justesse*, de la *solidité* du sol sur lequel votre échelle est posée, du mur contre lequel votre échelle est placée et de la *justesse*, de la *solidité* des marches de votre échelle destinées à supporter votre poids et à vous permettre l'ascension sans accident fatal même dans les hauteurs ? Est-ce que votre échelle a été prévue pour que vous grimpez avec quelqu'un, ou ce n'est qu'une échelle monoplace ou encore non prévue pour une éventuelle réutilisation par

quelqu'un d'autre ?

C'est peut-être le moment de présenter l' « araignée » de Tony Buzan. Donc, la voici :



Je dois avouer qu'en voyant ce résultat de Tony Buzan et en le comparant au mien j'ai eu le sentiment désagréable de quelqu'un qui n'a pas compris le mot donné. En effet, à part de la « patte » contenant « frère » toutes les associations de Tony Buzan induisent chez moi l'expression « petits plaisirs ». Autrement dit, si on jouait au jeu où, à partir de dix indications données sur les « pattes », je dois deviner le mot qui constitue le corps de l' « araignée », j'aurais parié — et encore pas beaucoup — pour les « plaisirs ». C'est pourquoi je ne peux pas vous garantir qu'en participant au test de cet exposé Tony Buzan aurait donné une « araignée » similaire à celle qui a été publiée dans son livre. Il se peut que son « inconscient » pourrait avoir été influencé d'une certaine manière par l' « ambiance » dans laquelle ce test est incrusté, par l' « ambiance » fondée sur l'importance de la *méconnaissance* du « de quoi s'agit-il exactement » et *néanmoins* accompagnée d'une participation. Et même la « menace » de ralentissement mise en évidence dès le début de mon exposé aurait donc pu, peut-être, influencer Tony Buzan si ce n'est qu'il préconise partout dans ses ouvrages de feuilleter d'abord chaque document, il préconise la lecture rapide, et donc, s'il avait appliqué ici ce qu'il recommande, mon exposé qui a la forme d'un document écrit n'aurait pas pu créer l' « ambiance » — celle que j'ai eu l'intention d'instaurer. Il s'agirait d'une autre « ambiance », ou même de l'absence d' « ambiance », donc de l' « ambiance de l'absence d'ambiance ». Connaissez-vous le mot pour « ambiance de l'absence d'ambiance » ? Certainement ! Attrapez-le, il flâne tranquillement dans l'air du temps !

C'est donc le moment pour dévoiler mon « araignée ». En fait, je ne peux pas vous la montrer, car si je suis assez professionnelle pour accepter le test d'un professionnel potentiel, si cette personne me propose un « schéma à remplir », comme c'est le cas avec ce que j'ai appelé « araignée » par commodité, et si elle ne me donne pas de très bonnes raisons pour me plier à cette règle, je n'accepte pas cette restriction et je fais « comme d'habitude ». Donc, pour « bonheur » je n'ai obtenu qu'une colonne de mots. La voici transcrite en liste dans l'ordre d'apparition des associations :

progrès, paix, famille, construction, protection, communication, idéal, sécurité, créativité, connaissance, partage.

On remarquera que j'ai mis 11 mots — car je n'ai pas compté et je me suis arrêtée quand mon compteur interne m'a dit « c'est assez ». Une chose à mentionner est que j'ai certainement dépassé la minute autorisée par Tony Buzan pour son exercice. Je n'ai donc pas mesuré le temps et l'apparition a été spontanée — c'est-à-dire, sans réfléchir — même malgré la lenteur d'apparition. Autrement dit, dans ce cas j'ai eu la

« spontanéité lente », très lente et certains psychologues pourraient même la juger trop lente.

Vous allez donc pouvoir comparer vos images avec ma liste. Ressentir la vitesse avec laquelle vos associations vous venaient à l'esprit. Celle de Tony Buzan ne devrait pas être prise en considération, car elle a été créée dans une autre ambiance. La mienne aussi, mais ce n'est pas important, car ce qui compte maintenant c'est que vous allez non pas comparer mais étudier votre « araignée » du « bonheur » et cela non pas selon les critères de l'exercice de Tony Buzan. Dans notre cas ce ne sont pas les mots qui comptent, c'est l'« ambiance » créée par leur occurrence.

Comment étudier une ambiance ? De quelle ambiance je parle ici ? De quel moyen d'étude ?

Reprenez donc votre « araignée » du « bonheur ». Précédemment vous l'avez complétée par vos relations au mot « bonheur » en utilisant la liste

- ♣ consommateur
- ♣ réalisateur
- ♣ expert
- ♣ créateur
- ♣ rêveur
- ♣ indifférent
- ♣ étranger
- ♣ ennemi

Quelles sont donc vos relations ? Pour le bonheur, êtes-vous consommateur ? Rêveur ? Expert ? Réalisateur ou même créateur ? Indifférent ? Le bonheur vous est étrange ? Êtes-vous un ennemi du bonheur ?

Et maintenant. Est-ce que ces relations au bonheur sont reflétées aussi dans vos associations, les « pattes » d'« araignée » ? Ou encore cela n'a-t-il rien à voir ? Vos « relations » déterminées par un choix « conscient » ont-elles quelque chose en commun avec vos associations « inconscientes » ?

Voyons maintenant une autre chose. Prenons en compte cette remarque de Tony Buzan :

Ces résultats vont à l'encontre de l'idée populaire selon laquelle plus les individus sont instruits, plus ils se ressemblent. La pensée irradiante démontre le contraire : *plus les individus sont instruits, plus leur vastes et croissants réseaux d'associations sont uniques.*

[buzan02], p. 66

Est-ce que vos « araignées » reflètent le niveau de votre instruction ? Celle du « bonheur » est-elle influencée par votre instruction ?

Est-ce que la liste que je vous ai dévoilée reflète le niveau de mon instruction ? Qu'en pensez-vous ? Quelle sont, selon votre avis, mes « relations » au « bonheur » ? Êtes-vous surpris que je ne vous le dis pas ?

Je vous ai signalé au début, que si vous ne faites pas ce test de la diminution de la rapidité, il se peut que vous le regrettiez ensuite. (Pour ceux qui ne l'ont pas fait : Non, vous ne pouvez pas le « refaire » ici, car l'*ambiance* n'est plus la même, l'enjeu n'est plus le même et *vous n'êtes plus le même*. Par contre, vous pouvez le faire maintenant, en tenant compte plus tard, pendant l'évaluation, du fait du changement de l'*ambiance* et sachant que vous n'aurez pas accès à toutes les informations accessibles seulement à ceux qui ont fait le test comme il faut, c'est-à-dire, au début et *ne sachant pas de quoi il s'agit*.) Donc, y a-t-il quelque chose à regretter ? Je pense que oui mais cela ne peut être que vous-même qui êtes en possession de la réponse. En effet, vous qui avez fait ce test, vous pouvez utiliser cette « donnée » sur le « bonheur » pour la comparer à celle de vos parents et de vos enfants. Autrement dit, vous allez avoir la possibilité d'étudier un peu plus l'« instruction » que vous transmettez ou ne transmettez pas à vos enfants, l'« instruction » que vous ont transmise ou non vos parents. Est-ce que votre famille se transmet — non pas les mots mais — l'*ambiance du bonheur* de génération en génération ? Mais il faut être conscient qu'une transmission de génération en génération, ce n'est plus une question d'instruction, mais de culture. Donc, si j'ai mentionné Tolstoï dans la *Préface*, ce n'est que pour rectifier ce « Les familles heureuses sont toutes les mêmes mais les familles malheureuses sont malheureuses chacune à sa manière » en « Les familles heureuses *sont toutes les mêmes* et les familles malheureuses *sont toutes les mêmes*. Les premières *ont* la « culture du bonheur », les secondes *n'ont pas* la « culture du bonheur ». »

Reprenez donc votre « araignée » de la « culture » et essayez de *sentir* si le mot « bonheur » fait partie de l'*ambiance* créée par votre « araignée » ou si ce n'est qu'un intrus ou encore une visite-surprise — bienvenue mais surprenante quand même. De même, reprenez votre « araignée » du « bonheur » et essayez de sentir si le mot « culture » fait partie de l'*ambiance* créée par votre « araignée » du « bonheur » ou si ce n'est qu'un intrus ou encore une visite-surprise. Reprenez aussi votre « araignée » de la « créativité ». Est-ce que pour l'*ambiance* « déterminée » par vos dix mots l'expression de « culture du bonheur » est présente ? Pratiquez-vous votre créativité pour concevoir, réaliser et transmettre une « culture du bonheur » ? Ou ne pensez-vous à la créativité qu'en termes d'une œuvre d'art qui peut être exhibée ? Évidemment, cela n'est pas le cas pour la « culture du bonheur ». Dans l'appréciation et l'évaluation de vos « araignées » ne vous concentrez donc pas sur les mots, mais sur les « ambiances ». Sentez ! Ne réfléchissez pas, sentez !

Vous ne sentez rien ? Vraiment rien ?

Pour l'instant, il n'est pas très important que vous sentiez ou non.

Entracte

Si ne vous sentez rien, il se peut qu'il ne s'agisse que d'un accident de parcours comparable à celui dont parle cette petite histoire :

Nasreddine Hodja était tranquillement assis devant sa maison. C'est alors que son voisin, plié en deux, vint le consulter :

— Nasreddine ! Je n'ai pas dormi de la nuit. J'ai l'impression que des couteaux déchirent mon ventre.
 — Assieds-toi et dis-moi : qu'as-tu mangé hier soir ?
 — Hier soir ? J'ai mangé de la viande. Je l'avais achetée il y a trois semaines et je l'avais posée sur l'appui de la fenêtre, au soleil.
 — C'est très bien ! Et qu'as-tu bu avec ta viande ?
 — Ah ! je me rappelle : j'ai bu du lait. Je l'avais acheté en même temps que la viande et je l'avais oublié aussi à la fenêtre.
 — Ton cas est très simple, lui dit Nasreddine. Attends-moi un peu.
 Nasreddine entra dans sa maison et revint avec un peu de pommade.
 — Voilà, cher voisin, mets de la pommade dans ton nez, trois fois par jour. Au bout de trois jours, tu seras guéri.
 — Mais, Nasreddine, ne serais-tu pas en train de te moquer de moi ? Je te dis que j'ai mal au ventre et tu me donnes une pommade pour mon nez.
 — Je t'assure, cher voisin, que si ton nez était en bonne santé, tu n'aurais jamais mangé cette viande, ni bu ce lait.

Comme vous allez vous en apercevoir, les trois images présentées dans la partie précédente font l'un des ingrédients de ma « *pommade* » qui non seulement devrait « déboucher votre nez » quant à ce que je vais — pour l'instant — appeler la « sensibilité à la créativité » mais aussi à quelque chose d'autre ...

... Et c'est le moment propice pour parler de mon livre

Brevet épistémologique

— Créativité Formelle : méthode et pratique —

Conception des systèmes « informatiques » complexes

dont la *Préface* se trouve ci-jointe en annexe 2, p. 99.

Comme pour tous mes exposés précédents de ce cycle, dans celui-ci je vais vous inciter à ne pas continuer la participation à cet exposé tant que vous n'avez pas lu la *Préface* de mon livre et même, le livre entier. Je vais vous inciter à le faire de la même manière que je l'ai fait pour l'introduction du test de cet exposé, c'est-à-dire en ne vous donnant pas, pas tout de suite, de bonnes raisons pour le faire. Vous faites donc ce que vous *sentez* être convenable pour vous.

Je ne vais argumenter ici qu'en mentionnant le but de mon livre : *augmenter la sensibilité de gens instruits à la reconnaissance de la créativité quand elle concerne la tâche de la conception des systèmes complexes*. C'est comme ceci en effet qu'est formulé, dans la *Préface* ci-jointe en annexe, le but de mon livre. J'ajoute cependant qu'il se peut que vous n'ayez pas intérêt à « déboucher votre nez », comme en parle P.G. Wodehouse :

It can scarcely have escaped the notice of thinking men, I think, that the forces of darkness opposed to those of us who like a quiet smoke are gathering momentum daily and starting to throw their weight about more than somewhat. Each morning I read in the papers a long article by another of those doctors who are spearhead of the movement. Tobacco, they say, hardens the arteries and lowers the temperature of the body extremities, and if you reply that you

like your arteries hard and are all for having the temperature of your body extremities lowered, especially in the summer months, they bring up that cat again.

...
But nothing will make them see this, and the result is that day by day in every way we smokers are being harder pressed. Like the troops of Midian, the enemy prowls and prowls around. First it was James the Second, then Tolstoy, then all these doctors, and now — of all people — Miss Gloria Swanson, the idol of silent screen, who not only has become a nonsmoker herself but claims to have converted a San Francisco business man, a Massachusetts dress designer, a lady explorer, a television script-writer and a Chicago dentist.

“The joys of not smoking,” she says, “are so much greater than the joys of smoking,” omitting, however, to mention what the former are. From the fact that she states that her disciples send her flowers, I should imagine that she belongs to the school of thought which holds that abstention from tobacco heightens the sense of smell. I don’t want my sense of smell heightened. When I lived in New York, I often found myself wishing that I didn’t smell the place as well as I did.

Wodehouse on Wodehouse, Penguin Books, 1981, p. 584-586

Il s’avère peut-être utile d’insister sur cet avertissement implicite « ... I often found myself *wishing* that *I didn’t* smell the place *as well as I did* ... ». Cela rappelle suffisamment ce « si j’aurais su ... ».

Donc, si vous ne craignez rien et si vous êtes sûr que vous voulez participer à la partie suivante de cet exposé sans avoir lu auparavant mon livre, je vous avertis simplement que vous allez vous priver de quelque chose (comme ceux qui n’ont pas participé au test de la diminution de la rapidité) que seulement la lecture non-avisée — c’est-à-dire, avec la méconnaissance du « de quoi il s’agit exactement » — de mon livre peut fournir.

Solution attrayante versus solution « royale »

Revenons un peu sur cette solution « avoir tous deux raison » susceptible de plaire à tout le monde. D’une certaine manière, cette solution est aussi attrayante que celle où Salomon décide la garde alternée de l’enfant. Mais, comme nous le dit la légende, ce n’est pas cette solution que proposa Salomon. Donc, entre la solution attrayante — susceptible de satisfaire les deux (ou toutes les) parties, comme la fameuse formule gagnant/gagnant des « manageurs » — et la solution « royale » — celle qui dévoile la vraie mère, celle qui est capable de « distinguer le vrai d’avec le faux » — il y a au moins une différence. La différence la plus importante est celle du cadre. Tandis que nous avons travaillé avec les trois images dans le cadre « exposé », donc au plus — avec une exagération extrême — dans le cadre « comme si la vie en dépendait », Salomon a cherché sa solution dans l’atmosphère d’un « la vie en dépend ». Ne nous arrêtons pas sur les arguments qui nous feraient percevoir l’enjeu d’une garde alternée, d’une garde, où une personne acquiert de manière malhonnête le droit d’éducation, le droit d’influencer l’enfant mais aussi la vraie mère forcée à réagir et même à penser différemment : si une personne malhonnête a accès à l’éducation de votre enfant depuis sa naissance, cela exige de vous de réfléchir et d’agir en tenant aussi compte de ce facteur, de cette influence et vous allez vous sentir forcément comme un éléphant dans

une boutique d'assiettes en porcelaine. Quoi que vous fassiez, vous allez avoir le sentiment de faire une bourde irréparable. Dire du bien de l'autre ? Dire du mal de l'autre ? Ne rien dire ? Donc, nous sommes tous prêts à pardonner à Salomon ce bluff magistral, ce bluff qui nous révolterait si ce n'était pas un bluff réussi (la vraie mère aurait pu avoir une crise cardiaque en voyant Salomon décidé à trancher en deux son enfant et le public, ne sachant pas qu'il s'agit de la vraie mère, aurait pu conclure à la punition du Juge Suprême qui ne permet pas à Salomon de trancher l'enfant), ce bluff qui faisait que Salomon n'a pu plus jamais bluffer et pourtant il a réussi à acquérir une sagesse qui est devenue proverbiale.

Afin de chercher une telle solution « royale », celle qui soit capable de « distinguer le vrai d'avec le faux » pouvons-nous donc changer l'atmosphère de l'expérience avec ces trois images, l'atmosphère qui n'était jusqu'à présent qu'un simple « comme si la vie en dépendait » ? Pouvons-nous, pour cette expérience de trois images plutôt neutres, créer une atmosphère de « la vie en dépend » ?

Pourquoi pas ?

Mais ... comment faire ?

Peut-être le bijou que nous transmet Balthasar Gracián dans son *Art et figures de l'esprit* nous mettra dans une ambiance judicieuse, dans une ambiance qui va laisser flâner les bonnes idées dans l'air et nous n'aurons alors qu'à les attraper :

La Vérité était l'épouse légitime de l'Entendement, mais Tromperie, sa grande rivale, entreprit de lui arracher sa place dans ce lit et de la chasser de son trône. Dans ce but, quels mensonges n'inventa-t-elle pas, quelles ne furent pas ses supercheries ! Elle commença par la discréditer, la faisant passer pour grossière, inculte, sottise et rebutante ; inversement, elle se fit passer pour courtoise, sage, élégante et douce et, bien que laide par nature, elle tâcha de camoufler ses fautes par ses fards. Elle intéressa à son entreprise le Plaisir et en usa de telle sorte, que bientôt, elle régna en maîtresse sur le roi des puissances de l'âme. La Vérité, se voyant ainsi méprisée et même persécutée, s'en fut chercher refuge auprès de l'Acuité, lui fit part de ses ennuis, la pria de la conseiller sur le parti à prendre pour y remédier.

« Vérité, mon amie, lui dit l'Acuité, il n'est bouchée plus amère qu'une pilule sans dorure. Que dis-je amère ? Il n'est plat plus indigeste que la Vérité nue. La lumière que l'on reçoit tout droit blesse jusqu'aux yeux robustes de l'aigle, du lynx. Que dire alors des faibles ! C'est pour cette raison que les sagaces médecins de l'âme inventèrent l'art d'adoucir la vérité, de dorer la pilule. Par là, je veux entendre (suivez bien ce précepte, sachez-moi gré de ce conseil) que vous devez devenir politique : habillez-vous à la mode, à la façon de l'Erreur ; parez-vous de la même guise, déguisez-vous. Avec cela, si m'en croyez, vous tenez le remède assuré et même la victoire. »

La Vérité ouvrit alors les yeux, déterminée de n'aller plus sans artifice et, depuis lors, use d'invention, s'insinue par des détours, triomphe par des stratagèmes, peint ce qui est loin comme étant près, parle du présent au passé, dénonce chez un sujet ce qu'elle veut condamner dans un autre, fait mine de viser un tel pour frapper tel autre, égare les passions, surprend les affections et, par d'ingénieuses circonlocutions, en vient toujours au point précis de son intention.

[gracian03], p.279

C'est donc cela qui nous manquait. L'idée de déguisement. De l'imposture. Plus exactement, de l'imposture de l'imposture. Il nous faut donc déguiser la Vérité, qu'elle devienne méconnaissable, et qu'elle se fasse remarquer, quelle se laisse désirer indépendamment de l'époque ... il faut donc qu'elle soit moderne, ... moderne à chaque époque ... moderne, moderne à chaque époque, qu'est-ce que peut donc être remarquable, désirable et moderne à chaque époque ?

La Vérité se modernise

Qu'est-ce qui peut être remarquable, désirable et moderne à chaque époque ? Qu'est-ce que peut bien être ce que les gens remarquent et désirent aujourd'hui ? Regardons les idées dans l'air du temps. Vous la voyez, celle qui nous fait toujours et encore le signe — « C'est toujours moi, moi, moi, et ce sera toujours moi, moi, moi ! » vous la reconnaissez ? Eh bien oui, vous avez raison, c'est l'argent. Mais attention, la convoitise de l'argent peut susciter des crimes. Donc, il faut que l'argent soit des nôtres, certes, mais il nous faut lui donner une forme qui n'incite pas au crime. Nous voulons la paix. Regardons encore les idées qui flânent dans l'air. Rien ? Voyons donc un autre moyen d'inspiration. Nous nous sommes laissés inspirer par Balthasar Gracián, laissons nous encore inspirer par quelqu'un. Mais par qui ? Qui nous a parlé de la paix ? Anatole France. Donc revoyons encore une fois ses propos :

La paix universelle se réalisera un jour non parce que les hommes deviendront meilleurs mais parce qu'un nouvel ordre, une science nouvelle, de nouvelles nécessités économiques leur imposeront l'état pacifique.

Créons donc une ambiance où nous pourrions sentir l'argent lié à un nouvel ordre, à une science nouvelle, aux nécessités économiques. Ce n'est pas facile de créer des ambiances. La science n'a jamais été connue comme une source de revenu non-négligeable, à moins que ... à moins qu'on puisse breveter, à moins qu'il s'agisse de quelque chose de brevetable et ... économiquement apte à créer de nouvelles nécessités économiques ... donc, ... technologie ! C'est cela la couverture moderne de la Vérité. On ne parlera donc pas de la vérité, mais des réalisations. Des réalisations monnayables. Des innovations ! Et nous voilà avec un mot on ne peut plus moderne, respectable et auréolé par ce qu'il faut, par l'argent, par l'argent non-discréditable (que voulez-vous discréditer dans une technologie — à moins qu'il ne s'agisse de la technologie nécessaire à la réalisation du bonheur ou suffisante à l'extermination de l'homme ?). Cependant, même si nous n'avons plus l'atmosphère d'un « tous deux raison », nous n'avons obtenu que le cadre impersonnel de la technologie. Pour agrémente ce cadre impersonnel d'une ambiance, pour obtenir un « la vie en dépend », il nous suffit de créer un *enjeu* important. Disons cent millions d'euros, ou plus si cela ne vous paraît pas encore assez pour un « la vie en dépend ». Nous avons donc un enjeu qui vaut la peine d'être pris en considération. Ainsi, nos images tirées de l'ouvrage de Stephen Covey ne sont plus de simples images, ce sont des *technologies*. La question n'est plus si la première et troisième image sont de bonnes, assez « objectives », perceptions de la deuxième image. La question n'est plus si elles ont « toutes deux raison », la question est : Est-ce que la première image et la troisième image sont des *contrefaçons* de la deuxième ? Si oui, un dédommagement de cent millions d'euros sera

exigé.

La notion de contrefaçon est un terme juridique défini selon la loi en cours de validité. Nous n'allons donc pas travailler ici avec ce terme technique mais seulement avec les « ambiances » que ce terme implique (imitation particulière, concurrence déloyale, gadget, etc.).

Nous voilà avec un procès fictif, créons donc aussi les personnages. L'auteur de la première image (la jeune femme) est Pierre, l'auteur de la troisième image (la femme âgée) est Paul, l'auteur de la deuxième image est René. René a publié son image (sa technologie) le premier, il l'a brevetée. Les images de Pierre et de Paul sont venues ensuite. Est-ce que Pierre et Paul doivent dédommager René ; sont-ils coupables de contrefaçon ? À ce prix, on pourrait croire que Pierre et Paul engageront des avocats les plus futés pour prouver qu'il ne s'agit pas de contrefaçon, que ce n'est pas vrai qu'ils aient « tous deux raison », et même ils vont chercher des arguments variés pour prouver que ni la première, ni la troisième image ne sont des contrefaçons de la deuxième. Donc, nous pouvons voir que, dans la première situation, où nous avons eu l'atmosphère d'un « exposé », Pierre et Paul se félicitent de leur bonne perception, de l'« objectivité » de leurs « points de vue », ils ont « tous deux raison ». En changeant l'atmosphère, en se trouvant dans l'atmosphère d'un « la vie en dépend », ils feraient n'importe quoi pour convaincre l'entourage que ce n'est pas vrai qu'ils ont « tous deux raison ».

Voici encore une autre version possible des données. Maintenant c'est Pierre qui est le premier à obtenir un brevet pour sa technologie. René ne vient qu'ensuite. Est-ce que la technologie de René n'est qu'une amélioration de la technologie de Pierre — et donc, René doit-il se procurer une licence auprès de Pierre afin de pouvoir breveter ou même exploiter cette amélioration ?

Mais nous pouvons retourner encore la situation et dire que Pierre et Paul méritent une récompense de cent mille euros si leurs technologies sont des « concurrents-pollueurs-astucieux » de la technologie de René. Alors méritent-ils cette récompense s'il s'agit-il donc chez eux d'un produit qui par la législation *ne sera pas reconnu* comme une contrefaçon mais qui — par une certaine similarité et le prix sûrement moins élevé que celui de René — peut facilement abuser le consommateur et même polluer par un « déjà-vu », « assez-vu » (ou encore quelque chose d'autre « insaisissable ») le terrain de René ? (Mais si, ceux qui ont de bonnes idées pour « contrefaire sans contrefaire », pour « polluer » sans que la législation puisse sanctionner l'acte de concurrence déloyale sont très bien récompensés.)

Mais nous pouvons imaginer encore un autre cas de figure, le cas qui nous éclairera un peu plus le terme de « point de vue ». Maintenant c'est Pierre et Paul qui brevètent leurs technologies respectives. Ensuite vient René. Est-ce que René est un contrefacteur ? Est-ce qu'il s'agit d'une simple combinaison des savoirs déjà présents ? Donc, si la technologie de Pierre est « une jeune femme » et la technologie de Paul est « une vieille femme », est-ce que la technologie de René n'est qu'une simple conjonction de deux ? C'est à la fois « une jeune femme » et « une vieille femme ». Mais, si l'on y regarde plus attentivement, cette caractéristique particulière, cette présence simultanée de A et de non-A, de « jeune » et « non-jeune », n'est-elle pas un *signe distinctif* dont les versions originales, l'image de Pierre et l'image de Paul, ne peuvent pas se vanter ? Cette incarnation de la réalisation du *Paradoxe de barbier* (qui, comme nous l'avons vu dans l'exposé *Systèmes descarto-ackermanno-filkornisés* :

Définition et applications, se change très facilement en *Paradoxe du gouverneur* beaucoup plus apte à attirer l'attention du public) qui — lui aussi — exige la présence simultanée de A et de non-A, est-elle une simple composition de A et de non-A, s'agit-il d'une contrefaçon d'une telle composition ? Ou encore, est-ce que la figure de Paul présente dans la figure de René mais manquante à celle de Pierre n'est qu'un *gadget* que René a rajouté à celle de Pierre ?

On peut voir que dès qu'on utilise des termes plus ou moins techniques, spécialisés comme contrefaçon, licence, signe distinctif ou gadget, on est moins sûr du bien fondé et de l'attrait de l'affirmation « deux personnes peuvent voir la même chose, ne pas être d'accord et *avoir tous deux raison* ».

Il s'ensuit que la notion de contrefaçon est une notion très heureuse, très attrayante. En effet, comme nous l'avons vu, elle nous permet de masquer la notion de vérité, elle nous permet de nous détacher de la notion de vérité, nous ne sommes plus dans le domaine des discussions « philosophiques » — Qu'est-ce, la vérité ? La vérité, existe-t-elle ? — où nous pouvons *discutiller à l'infini*. Nous sommes dans le cadre des décisions prises à propos des contrefaçons. De même que pour l'exceptionnel, comme je l'ai mentionné au début de cet exposé, ici, ne sont acceptables que deux cas de figure : « Oui, c'est une contrefaçon. », « Non, ce n'est pas une contrefaçon », mais jamais « C'est un peu une contrefaçon », « C'est plus ou moins une contrefaçon ».

Cela signifie que si Stephen R. Covey se permet de dire : « Nous nous apercevons que, si nous voyons le monde de façon claire et objective, d'autres le voient d'une façon tout aussi claire et objective, mais différente de la nôtre », dans le cadre technologique (et si les technologies industrielles sont éloignées de vos préoccupations, pensez à la technologie de la « culture du bonheur »), je disais donc que dans le cadre technologique nous ne nous demandons plus tellement « si nous voyons le monde de façon claire et objective », nous nous demandons plutôt si oui ou non une chose vaut la peine d'être réalisée, quels sont les obstacles à sa réalisation, qui sont les collaborateurs dont nous aurons besoin, comment les attirer et former, quels sont nos atouts, sont-ils suffisants à ..., etc. Vauvenargues a dit : « La science des projets consiste à prévenir les difficultés de l'exécution. » Afin de prévenir les difficultés de l'exécution, notre projet de l'élimination de la vérité relative s'appuie donc sur une notion qui vaut la peine d'être considérée et qui est même déjà plus ou moins « respectée », la notion de contrefaçon.

Bien sûr, dans la bouche d'un profane, dans le cadre d'un « comme si la vie en dépendait », nous pouvons quelques fois tolérer l'expression « relativité de la vérité » — cela peut quand même être un signal de volonté de pacification — à condition de lui attribuer une signification précise. Car il faut être conscient que ce signal de volonté de pacification peut être détourné en un jeu de cache-cache ou encore il peut ne s'agir que d'une manipulation habile d'un semeur de zizanie qui — sans jamais mentir pour autant, car il y a toujours « quelque chose de vrai » dans ce qu'il avance — réussit ce que nous savons. Donc, dans les *discussions importantes*, la « relativité de la vérité » ne devrait signifier et signaler rien de plus que le fait que notre perception du monde est façonnée par nos *outils* de perception — ou, plutôt, nos outils de contrefaçon — que nous façonnons à leur tour par notre perception — par notre contrefaçon — du monde.

Afin de sortir de ce cercle vicieux apparent, il faut donc se mettre d'accord sur une *collection* finie d'outils de base, sur une collection que nous n'aurons jamais à remettre en question du fait des échecs éventuels de notre « perception du monde ». Mon livre (*Brevet épistémologique — Créativité Formelle : méthode et pratique — Conception des systèmes « informatiques » complexes*) est conçu de manière à préparer un tel accord. La partie suivante de cet exposé va exploiter le potentiel caché des images précédentes pour illustrer l'extravagance de certains de ces outils, l'extravagance qui deviendra, par une formalisation judicieuse, sinon souhaitable, mais au moins respectable et aussi respectée que la notion de contrefaçon.

Entracte

Malgré le fait qu'elle soit compréhensible seulement à un public restreint, je ne peux pas m'empêcher de passer sous silence la blague que j'ai entendue récemment et qui concerne de près ce « avoir tous deux raison » constaté par Stephen Covey et si apprécié dans la notion de « vérité relative ». Il s'agit donc de trois statisticiens qui vont à la chasse au sanglier. Ils en voient un, et le premier statisticien s'écrie : « À moi de tirer ! » Il vise, tire et ... la balle se fige dans un arbre un mètre à droite du sanglier. Le deuxième s'écrie alors « C'est mon tour ! » Il vise, tire et ... la balle se fige dans un arbre un mètre à gauche du sanglier. Le troisième s'écrie « Youppie, *on l'a eu !* ».

On ne peut pas nier qu'afin de satisfaire le palais du public, les vulgarisateurs se permettent de décliner la Vérité à toutes les sauces, en commençant par la vérité relative, en passant par le caractère respectable des demi-vérités et celle du plus fort, mais aussi par la vérité biodégradable, pour laisser à l'imagination et aux séances du *tir au pif* l'espace qui a été auparavant réservé pour quelque chose d'autre. Pourquoi donc ne pas parler de la vérité à 5 euro, de la vérité à cent mille euro, de la vérité gratuite, de la vérité offerte, de la vérité soldée, de la vérité prédigérée ou encore de la vérité de 5000 mots (pour les publications, etc.), de trois minutes (pour les entretiens d'embauche, etc.) ou d'une heure (pour les exposés et les procès — comme celui de Socrate), mais aussi de la vérité française, de la vérité slovaque, de la vérité pétrolière, de la vérité économique, de la vérité des filles, de la vérité des garçons, de la vérité des adolescents, de la vérité des adultes, de la vérité des personnes âgées, de la vérité des criminels, de la vérité des riches, de la vérité des pauvres, de la vérité générique (c'est-à-dire, substituable et moins chère, comme les médicaments), de la vérité intellectuelle, de la vérité paysanne, de la vérité philosophique, de la vérité scientifique, de la vérité mathématique, de la vérité religieuse, de la vérité orientale, de la vérité occidentale, etc., etc. Car la possibilité de créer toutes ces sortes de sauces auxquelles nous consommons ce que nous osons appeler — peut-être de manière bien prétentieuse et bien dangereuse — la vérité, est en effet un effet secondaire peut-être aussi souhaitable comme ce

« tous peuvent voir la même chose, ne pas être d'accord et *avoir tous raison* ».

À force de vouloir vulgariser la vérité on a donc créé, lui a substitué avec une insouciance inouïe peut-être, quelque chose de vulgaire sans prendre garde aux effets secondaires et aux effets secondaires des effets secondaires de cette substitution.

Reprenez maintenant vos « araignées ». Vos associations ont-elles une tendance

à se présenter plutôt comme des versions vulgarisées — « comme tout le monde », « fais à Rome comme les Romains » — ou bien peut-on y sentir une inclination vers les versions idéales, les versions qu'un observateur externe pourrait caractériser comme utopiques ? Quelles sont vos associations pour l' « idéal » ? Avez-vous vos propres idéaux ou en êtes-vous plutôt un ennemi, un étranger ? Est-ce que, selon vous, celui qui a des idéaux est forcément un idéaliste, un « néo-platoniste », un immature ou encore quelque chose d'autre ? Ou encore, vous confondez les idéaux et les fantasmagories dont parle Francis Bacon :

C'est ainsi que quiconque nourrira des fantasmagories vaporeuses et ambitieuses, au lieu de s'occuper de rechercher la vérité avec labeur et rigueur, procréera des espoirs et des croyances d'allure étrange et impossible.

[bacon01], p. 132

Un cordon bleu (ma mère) m'a dit une fois quand je lui ai proposé d'acheter des produits de moindre qualité ou des *substituts* pour préparer un plat que nous ne pouvions nous offrir que rarement à cause du prix des ingrédients : « On peut toujours tromper la langue, mais l'estomac s'en vengera. » La maladie de la « vache folle » en dit aussi quelque chose, n'est ce pas ?

Pour commencer à entraîner notre langue, pour qu'elle n'avale pas tout comme le voisin de Nasreddin, il s'avère utile de faire un petit retour vers celui qui semble être coupable pour cette relativité qui domine de manière si absolue notre civilisation malgré la « relativité de tout » admise aussi de manière absolue. Qu'a donc dit Albert Einstein ?

Notons tout d'abord qu'Albert Einstein, a dit : « Si vous ne pouvez expliquer un concept à un enfant de six ans, c'est que vous ne le comprenez pas complètement ». Donc, nous pouvons être contents qu'il ait laissé une telle explication — c'est-à-dire, accessible à un enfant de six ans après une petite substitution — de la relativité. La voici : « Placez votre main sur un poêle une minute et ça vous semble durer une heure. Asseyez vous auprès d'une jolie fille une heure et ça vous semble durer une minute. C'est ça la relativité. » (La substitution est nécessaire, car l'importance d'une « jeune fille » pour un enfant de six ans est bien discutable.)

De là, de cette expression « relativité », il n'y a qu'un petit pas à franchir pour forger l'expression « la relativité de la vérité ». Un aussi petit pas que celui qui nous a mené à partir de la vérité de l'affirmation « deux personnes peuvent voir la même chose, ne pas être d'accord et *avoir tous deux raison* » vers la vérité de l'affirmation plus générale « tous peuvent voir la même chose, ne pas être d'accord et *avoir tous raison* ».

Mais, si l'on y regarde de plus près, la « relativité » signifie une sorte de perturbation des appareils de mesure ou de l'interprétation des données saisies par ces appareils, une perturbation qui peut surgir à chaque moment. Donc, tandis que la relativité d'Einstein — telle qu'elle est expliquée à un enfant de six ans — ne signifie pour un adulte rien d'autre que l'*incitation* à une révision régulière de nos appareils de mesure ainsi que de nos interprétations, la « relativité de la vérité » que le vulgarisateur en a forgé est plutôt une incitation à l'autosatisfaction, une autosatisfaction si bien reflétée par ce « deux

personnes peuvent voir la même chose, ne pas être d'accord et *avoir tous deux raison* », une autosatisfaction à réussir la construction de la tour Babel — chacun construit simplement la sienne dans son coin.

Mais ne soyons pas incultes au point d'attribuer la paternité de la notion de « relativité de la vérité » à Einstein. Descartes en a parlé

... et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses.

[descartes68], p. 568

tout en mettant en évidence qu'il fait la différence entre la vérité et les opinions — comme en témoigne le titre *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences* dont cet extrait est tiré. Le vulgarisateur — à l'instar de Pierre et Paul qui ont « tiré » leurs propres images de l'image de René — s'est contenté de tirer de l'œuvre de Descartes le scepticisme (« Je doute, donc je suis ! ») ou encore ce qu'on appelle le cartésianisme (le règne absolu des outils « objectifs ») ou encore d'autres « ismes ». Mais il faut se rendre compte que les Égyptiens n'étaient pas ignorants non plus de la notion de « relativité de la vérité ». En effet, de quoi parle, témoigne leur *Art de nommer* ? De l'intérêt porté à la perception, aux outils de la perception, à la communication et à la *transmission fidèle et le partage avisé* de nos perceptions — quand elles sont « justes » ou même « injustes », ...

De « Aha ! » et « Oho ! » vers « Ah ! »

Il est évident que la communication d'aujourd'hui est fondée sur la puissance de la parole (du texte) et de l'image. Au plan technologique, on peut même dire que nos générations participent à une révolution où l'informatique est orientée vers le traitement automatique de l'image et de la parole, nous indiquant ou promettant ainsi que les ordinateurs de demain vont lire et regarder à notre place, tout en ne nous fournissant que des informations pertinentes, que des résumés centrés sur ce qui nous intéresse. Nous aurons ainsi dans ces machines des espions presque gratuits sans risque de la perfidie des agents doubles. Les machines de demain vont donc penser — fidèlement — pour nous, et c'est pour cela que nous parlons déjà de machines intelligentes. On ne s'étonne même pas que les enfants aient saisi avec une rapidité époustouflante (même ceux qui à l'école sont considérés comme d'une compréhension lente) cette intelligence des ordinateurs et préfèrent la présence d'un ordinateur — comme ceux qui préfèrent des animaux intelligents — à un copain humain. La parole et l'image informatisées sont donc censées devenir les professeurs de demain.

Donc, d'une certaine manière, cette synergie de la parole et de l'image que l'on préconise aujourd'hui semble montrer de manière incontestable que nous sommes allés plus loin que les générations précédentes.

En effet, pendant des siècles, on s'est « battu » pour imposer l'une ou l'autre comme le vrai moyen de communication. La civilisation orientale insiste d'un côté sur

la puissance de l'image (Rien ne vaut une image !) et de l'autre côté, elle nous « pompe l'air » avec ses koans verbaux. Que voyons nous donc chez nous ? Si le grand Léonard écrit même quelques mots sur la suprématie de la peinture dans la justesse de la description de la réalité, les traités philosophiques aussi bien qu'économiques ou juridiques (etc.) sont rarement truffés d'images — autres que les graphiques statistiques — accompagnant le texte. Mais, par contre, les livres scolaires pullulent — ou devraient pulluler — d'images afin de faciliter ce que je vais appeler ici *la perception* « *Aha !* ».

L'expression *la perception* « *Aha !* » n'est qu'un « raccommodage sur mesure » de l'expression « '*Aha*' titles » utilisée (et peut-être même inventée) par Sir Gombrich dans son *Image and Word in Twentieth-Century Art* (voir [gombrich16]). Dans cet article pour lequel je ne dispose pas de traduction française, Sir Gombrich nous fait part de sa perception de la relation entre un tableau et son titre telle que ses recherches ont pu la lui fournir. Il nous parle des rôles variés que le titre d'un tableau a pu endosser, de simple numéro d'inventaire, en passant par la description (« Une vache » ou « La vache » pour une vache chez les peuples primitifs) ou encore comme porteur de l'instruction d'adopter une attitude mentale nécessaire pour la perception correcte, etc., pour en venir même au rôle de « '*Aha*' title » dévoilant la solution de la « devinette » cachée dans le tableau. Par exemple, pour la deuxième image de Stephen Covey nous pourrions peut-être nous mettre d'accord que « Cherchez deux femmes » est, sinon la solution, au moins un indice dans la recherche, donc un très bon candidat à un « '*Aha*' title ». Certes, nous ne pourrions pas faire ici une compétition avec Paul Klee, qui, selon Sir Gombrich « excelled both in the creation of images and in the mastery of words, ..., Paul Klee, whose titles stand out for their uniquely poetic and imaginative quality ».

Comme nous le dit Sir Gombrich, la fin du dix-neuvième siècle avec l'influence de Freud et de la volonté de rompre, de ridiculiser les tabous des époques précédentes, l'impression qu'un choc ... « the shock of derailment can be experienced as liberating » a entamé la recherche ... « quest for the cleansing power of chaos », et, pour donner l'exemple des titres de ce type, Sir Gombrich mentionne la peinture de Miró intitulé *Le crépuscule rose caresse le sexe des femmes et des oiseaux*. Laissons parler Sir Gombrich:

I would hardly expect an 'Aha' response as in the case of Klee, so I hope I shall cause no offence if I propose to call this kind not 'Aha' but 'Oho' titles.

[gombrich16], p. 185

De manière analogue, nous pouvons donc parler de la perception « Oho ! » quand un certain tabou vient d'être dévoilé, ridiculisé ou encore quand le chaos est considéré comme le moyen de purification ou encore de libération, de libération où n'importe qui peut faire n'importe quoi comme dans le cas des vérités relatives, biodégradables ou en transmutation.

Nous pouvons nous mettre d'accord — certainement sans difficulté — sur le fait que les manuels scolaires visent (ou devraient viser) la perception « Aha ! » tandis que la télé s'efforce à offrir les données suffisantes pour la perception « Oho ! ». Le public est même devenu tellement exigeant (ou ce n'est peut-être que l'effet de l'insensibilisation progressive comme dans le cas des plats épicés) que les « Oho ! » de hier ne sont plus suffisants pour les « Oho ! » d'aujourd'hui et de ceux de demain. Et si

l'on trouve aujourd'hui une « profession » comme « chasseur de tendances », on peut donc parler de la « profession » des chasseurs des « Oho ! ». Souvent, les adolescents sont des chasseurs des « Oho ! » extrêmement acharnés et leur acharnement peut, chez certains, persévérer pendant toute leur vie. Ceux qui sont donc excellents peuvent même en faire leur gagne-pain, peut-être même chez les Guignols de Canal+.

Commentaire : (voir le dossier réalisé par Valérie Musset sur <http://www.altema.com/Dossiers/Univers/chasseauxtendances.htm>, dans le cadre de Altéma ; © Altéma est une initiative soutenue par la Commission Européenne, donc on peut humer le sérieux de l'information dont je me permet d'extraire une partie assez significative tout en la mettant, pour commodité, dans l'Annexe ... de ce document)

Testons maintenant, si vous le voulez bien, un point particulier de votre perception. Pour cela, soit vous préparez une « araignée » à dix pattes, soit vous faites une colonne ou encore une liste de mots qui vous viennent à l'esprit — sans réfléchir — comme les « associations d'idées » pour le mot déterminé par (300,7) dans le texte numéroté que nous avons déjà utilisé pour le test de la diminution de la rapidité. Faites-le, si vous le voulez bien et revenez ensuite.

Comme pour « bonheur », le mot déterminé par (300,7) est tiré d'un ouvrage assez récent (2002) de Tony Buzan, donc, vous aurez la possibilité de « comparer » tout en sachant que si Tony Buzan vous demande de vous concentrer sur l'occurrence des mots à l'identique, ce n'est pas le cas ici. Le livre de Tony Buzan est en anglais et je ne vais pas me permettre de traduire son « araignée », son mind-map, vous le ferez « à vos risques et périls », comme on dit. Il faut que vous continuiez donc à lire le texte qui suit, mais seulement quand vous aurez fini l'exercice lié au mot (300,7).

Reprenez maintenant toutes les « araignées » que vous avez produites jusqu'à présent. Si vous le voulez bien, prenez des crayons de couleur — mais ce n'est pas obligatoire — et sur une feuille libre marquez le titre « Notations » et inventez deux signes que vous allez utiliser pour marquer les associations (c'est-à-dire, les mots sur les pattes de vos araignées) qui sont pour vous des titres « Aha ! » et « Oho ! », qui évoquent bien — dans le cadre d'un examen conscient — l'atmosphère d'un « Aha ! » ou « Oho ! ». Imaginez-vous donc que vous voulez garder vos araignées pour plus tard, pour une évaluation de votre perception dans dix ans, et donc vous voulez garder la trace de ce que ces mots présentent pour vous aujourd'hui. Si, par exemple, vous utilisez un « A ! » (ou encore un triangle vert) pour les mots qui évoquent pour vous un « Aha ! » et un « O ! » (ou encore un rond bleu) pour les mots qui évoquent aujourd'hui un « Oho ! », dans dix ans vous allez pouvoir vérifier si c'est toujours la même chose. Il est possible que vous ayez des mots qui ne sont ni « Aha ! », ni « Oho ! », donc, ne marquez rien. Il est aussi possible que vous allez en marquer un « Aha ! », alors que vous allez sentir ou vous rendre compte que c'est aussi un « Oho ! ». Vous marquez donc les deux et si vous pensez que cela vous sera utile de savoir ce que ce « double jeu » du mot (à la fois « Aha ! » et « Oho ! ») a signifié pour vous, rédigez (pour vous) un petit rapport de votre observation.

Il est évident que cela fait beaucoup de travail. Ceux qui ont fait tous les 22 (ou 23, je ne sais plus) mots peuvent même préférer ne faire que quelques mots, ou même rien en pensant qu'ils le feront plus tard, quand ils sauront à quoi cela sert vraiment. Donc, encore une fois (et c'est la dernière fois) je vous répète que si vous savez de quoi il s'agit, ce n'est plus la même chose ; vous ne pourrez plus faire comme si vous ne saviez rien et l'authenticité du test ainsi que la lecture des résultats seront faussées. Bien sûr, vous pouvez ne pas faire ces expériences et participer à cet exposé comme un observateur externe. Cette décision vous appartient.

Bien. Nous avons parlé de la perception « Aha ! », de la perception « Oho ! ». Les trois images ainsi que le texte que j'ai tiré de l'ouvrage de Stephen Covey me permettent d'introduire un nom pour un autre type de perception.

Comme nous l'avons vu, notre souplesse d'esprit nous a permis de nous mettre d'accord que « Cherchez deux femmes » est, sinon la solution, au moins un indice dans la recherche, donc un assez bon candidat à un « 'Aha' title ». Le « Aha ! » de la perception vient quand nous nous apercevons que, effectivement, la deuxième image « contient » deux femmes, une jeune et une autre âgée. Donc, le « Aha ! » dans ce cas ne signifie rien d'autre que notre perception de tous les « faits » exprimés par cette image. De même, un coup d'œil sur l'araignée (ou, comme le dit Tony Buzan, son *mini-mind-map*) dans l'esprit de l'exercice décrit par Tony Buzan (donc, la perception des mots identiques chez un groupe de personnes) peut être décrit comme une perception « Aha ! ». En effet, nous pouvons imaginer un dialogue fictif entre Tony Buzan et nous, un dialogue qui n'a rien d'inhabituel à part l'introduction des « Aha ! » qui, dans le langage des adultes, sont rarement présents :

- C'est cela votre araignée ? « Aha ! »
- Regardez, ce mot nous est commun. « Aha ! »

Pour la situation avec l'image « femme + femme » — c'est-à-dire, avec la deuxième image, l'image qui représente à la fois une femme jeune et une femme âgée — nous pourrions aussi imaginer un dialogue dans un musée, où, dans trois salles différentes se trouvent nos trois images et, avec un de nos amis nous voulons partager ce « secret » de l'image « femme + femme ». Nous l'aménonons directement vers l'image « femme + femme », et nous lui demandons de nous décrire ce qu'il voit.

Supposons qu'il dise : Je vois une femme.

Pour nous, cela déclenche en nous un interne

- « Aha ! », il ne les voit pas toutes les deux. Mais laquelle voit-il ? (Car il n'est pas « conditionné » par la première image comme c'est le cas de l'expérience de Stephen Covey.)

Notre « Aha ! » interne est même chargé de la joie liée à ce que nous allons peut-être pouvoir lui faire découvrir la chose, le pot aux roses. Donc, il nous faut les détails, et nous lui demandons de nous la décrire. Supposons que cela nous montre qu'il voit la femme âgée. (Notre « Aha ! » interne s'ensuit.) Nous lui demandons de regarder plus attentivement, nous lui demandons si c'est tout ce qu'il voit. Peut-être, nous allons même insister qu'il regarde vraiment très attentivement. Rien ? Donc, nous allons pouvoir lui indiquer que nous y voyons une jeune femme, qu'il essaye donc de la trouver. S'il ne réussit vraiment pas, nous allons demander la permission d'apporter le tableau de la jeune femme de la salle voisine, et un tableau à côté de l'autre, nous allons enfin obtenir un « Aha ! » de notre ami. Ce ne sera pas le même « Aha ! » du

- « Aha ! », il ne les voit pas toutes les deux.

exprimant aussi notre plaisir interne, ce sera un « Aha ! » qui exprime la perception du caractère inhabituel de la situation, le caractère qui fera qu'on n'oubliera jamais ce tableau (car il y a un « secret ») et qu'on se sente forcé à le partager avec ceux qu'on

connaît. C'est un « Aha ! » comparable à celui sur lequel comptent ceux qui sèment non pas la zizanie mais les rumeurs. C'est un « Aha ! » chargé d'énergie. À l'école, les enseignants sont très contents quand ils réussissent à obtenir des « Aha ! » de ce genre. Et on comprend pourquoi. La mémoire fonctionne même chez ceux qui se plaignent de ne pas en avoir une bonne. Et certainement vous aussi vous voudriez que vos enfants aient le plus grand nombre de professeurs « Aha ! », des professeurs de ce type. Mais, bien évidemment, *vous-même* pouvez tendre vers l'état où vous serez un « Aha ! » éducateur de vos enfants. Peut-être même que vous l'êtes déjà. Il se peut aussi que vous êtes même un « Aha ! » collègue de travail. Voyons donc si vous êtes aussi un « Ah ! » éducateur ou un « Ah ! » collègue de travail.

Pour cela, reprenons nos trois images. Nous avons vu que le professeur de Stephen Covey a réussi à exploiter le potentiel (caché) de cette image pour construire un *argument de poids*, un argument « deux personnes peuvent voir la même chose, ne pas être d'accord et *avoir tous deux raison* », un argument qui n'a donc rien à voir avec l'*innocence* de l'image « femme + femme », si je puis m'exprimer ainsi. Car, combien de personnes passant dans un musée exposant cette image ont eu cette même idée de l'*exploitation du potentiel* de cette chose afin d'obtenir quelque chose de similaire à ce « deux personnes peuvent voir la même chose, ne pas être d'accord et *avoir tous deux raison* » qui, tout seul n'est qu'une opinion comme une autre, elle se fonde dans la masse des opinions, mais, accompagnée de cette image elle devient un argument de poids (rappelons ce « Rien ne vaut une image ! »). Ce n'est donc plus une opinion comme une autre, une opinion que (sans l'image « femme + femme ») l'on oublie cinq minutes après l'avoir entendue. Maintenant, avec l'image adéquate, c'est un argument de poids. Donc, si notre ami exprime au musée un « Aha ! » quand il a perçu les deux femmes dans l'image, nous pouvons être presque sûrs d'un « Ah ! » si nous accompagnons la présentation de cette image du texte de Stephen Covey. Ce « Ah ! » de notre ami exprime donc sa *surprise* de la possibilité (non saisie par lui) d'une *nouvelle perception* de cette image, la possibilité de la perception à la fois visuelle et psychologique. Et même en donnant un « Aha ! » titre à cette image, comme « La force de la psychologie de l'image et la recherche de deux femmes », un titre qui n'est pas une énigme quand toutes les données du problème sont connues, on peut se demander si ce titre inciterait un observateur externe (qui ne connaît rien de cette histoire) à trouver, parmi les exploitations du potentiel de cette image, une exploitation de la force de celle du professeur de Stephen Covey.

Donc, nous pouvons dire que la perception « Ah ! » est celle où la *surprise* inhérente ne concerne plus le « premier degré » de la perception, mais l'*exploitation inhabituelle* des données présentes — comme les idées dans l'air du temps — et pourtant « invisibles ». De manière analogue, une exploitation qui semble continuer dans une direction *déjà suivie*, comme par exemple, mon introduction de la perception « Ah ! », c'est-à-dire mon *exploitation du potentiel* de la direction montrée par Sir Gombrich dans ces « Aha ! » titres et « Oho ! » titres, donc une direction dont on peut dire qu'elle est dans l'air du temps, je l'ai attrapée et utilisée, tandis que les autres personnes sont passées (mais je n'en sais vraiment rien, et cela n'a ici aucune importance) sans ce geste. Ce que j'essaie ici d'introduire par un exemple, c'est un « Ah ! » qui exprime la surprise venant du fait que quelqu'un ait saisi une « idée » qui était déjà là, une « idée » que tout le monde considérerait comme banale (ce n'est pas le

cas de Sir Gombrich, mais imaginez que cela se passe comme je le décris) ou qui est même abandonnée comme la parente pauvre dans certains romans — on la tolère à condition qu'elle soit bien éloignée — sans aucune valeur. Il s'agit donc du « Ah ! » survenant lors de la surprise inhérente au fait que quelque chose de perçu comme vieux, déjà là, à la lumière de certaines données, de certaines exploitations inhabituelles devient en fait une antiquité. C'est un « Ah ! » qui peut accompagner par exemple un changement d'attitude envers vos parents. Par exemple, certaines expériences que nous faisons ici peuvent changer peut-être votre « Maman, tu es vieille, mais je t'aime quand même ! » en « Maman, tu es une Antiquité, tu m'es précieuse ! » que vous ne prononcerez peut-être pas par peur de ne pas être bien compris. Mais vous comprenez maintenant un peu plus la signification de « Ah ! » *parent* : si vous ne pouvez pas le dire à vos parents puisqu'ils ne sont plus là ou encore parce que vous pensez qu'ils ne le méritent pas, peut-être vous voudriez que vos enfants le pensent plus tard de vous (sans que vous le leur disiez). Je parle donc des « Ah ! » intervenus suite à un *changement des appareils de mesure*. L'appareil standard a mesuré l'étiquette « vieux ! ». L'appareil conçu selon une *technologie adéquate* a mesuré « Antiquité ! ». De la même manière, mon *détournement* de l'exercice de Tony Buzan est une invitation non prononcée à un « Ah ! ». Ce qui n'était qu'un exercice pour Tony Buzan est devenu ici quelque chose de différent car nos appareils de mesure sont différents. Donc, quand on peut percevoir soit une exploitation inhabituelle ou un détournement (qui ne mène pas vers un « Oho ! ») ou encore un changement des appareils de mesure, je pense que l'on peut se mettre d'accord pour donner le nom « Ah ! » *perception* à ce type de perception particulière. Il est bien évident que vous voudriez savoir si nous pouvons utiliser vos feuilles remplies d'araignées pour en tirer quelques « Ah ! ».

Nous allons le faire, mais il faut nous construire de nouveaux appareils de mesure. L'initiation à l'usage de ces appareils n'est pas affaire de « plaisir », de « jeu » ou d'« expérience exotique » mais de *besoin*. Par cela je veux dire qu'à moins d'être sûr que vous ayez un vrai besoin de ces outils non encore décrits (regardez votre araignée de « outil » : est-elle incomplète ?), il faut que je vous informe qu'il se peut qu'une fois familiarisé avec cet outil vous ne pourriez plus le mettre de côté, vous ne pourrez plus faire comme si vous ne le connaissiez pas. Pour être plus précise, il s'agit d'une chose comparable au fruit défendu de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal. Une *nouvelle mesure de la perception* créée par le fruit défendu (ou si vous voulez parler d'un outil, parlons d'un outil créé par ce que nous pourrions considérer comme une simple dégustation d'un échantillon du fruit) a causé qu'Adam et Eve se soient rendu compte qu'ils étaient *nus*. Les outils que nous allons construire ici vous serviront à percevoir les « Ah ! » présents dans vos araignées mais aussi, si c'est le cas, leur absence. Dans ce dernier cas, il se peut que vous vous sentiez « nu » et si encore maintenant vous ne serez pas jeté hors du « Paradis » vous allez, peut-être (car il faut penser aux tendances exhibitionnistes de certains), vous efforcer de chercher les « feuilles » pour cacher (devant vous-même, car personne d'autre ne sera si facilement au courant si vous faites bien attention) ce que vous savez (à vos yeux) qu'il faut cacher. Mais il se peut que mes menaces ne vous paraissent que de simples « paroles musclées » se dégonflant à la première épreuve. Autrement dit, vous pouvez être convaincu que ce dont je vous menace ne vous arrivera pas, vous pouvez même être convaincu que vous êtes tellement fort que ce dont je vous menace ne peut arriver

qu'aux autres — et encore. Donc, pas à vous. Ce « ça n'arrive qu'aux autres » implicitement caché ici et explicitement mentionné dans la *Préface* de mon livre (voir Annexe 2) me permet d'introduire l'entracte suivant.

Entracte

Je viens de parler de menaces. Et vous ne me croyez pas. Certains peuvent même se sentir attirés encore plus par cette menace (car il y a ceux qui ne craignent pas les menaces, ils sont plutôt attirés par le feu comme des papillons de la nuit par la flamme de la torche). Je vais donc profiter de l'image de Paradis biblique pour endosser, au début de cet entracte, la peau du Serpent, du Tentateur.

Si j'ai parlé de l'utilité des appareils de mesure aptes à vous aider à reconnaître comme antiquité une chose considérée comme une vieillerie futile, imaginez donc l'avantage que vous aurez en comparaison avec ceux qui passent à côté de vous, étonnés de vous voir vous occuper de cette chose, de cette vieillerie, et encore plus étonnés s'il s'agit non seulement d'une vieillerie mais aussi d'un « crachoir public ». Pour exploiter cette idée des « antiquités potentielles » et du « crachoir public », imaginez par exemple une pièce de théâtre que la critique a descendu, n'y voyant qu'une « vieille femme », et vous, reconnaissant brusquement — grâce à la possession de cet outil — dans cette œuvre cliniquement morte qu'il s'agit d'une pièce où c'est « femme + femme » le contenu secret, vous avancez, à voix haute, votre « opinion » que c'est une *pièce exceptionnelle*. Bien entendu, personne ne vous croit, car vous n'avez pas encore pu mettre par écrit la description complète (celle qui permet d'aboutir à un « Ah ! »). C'est vrai que vous n'avez pu donner que quelques détails, comme par exemple l'information que la pièce contient non seulement une « vieille femme » mais aussi une « jeune femme ». D'accord, la critique fait un « Aha !, et alors ? ». Autrement dit, comme c'est si caractéristique d'œuvres d'art dites modernes, on accorde la possibilité de plusieurs interprétations, et si vous y voyez deux femmes différentes, c'est vous que ça regarde. Cela ne change rien à l'aura de disgrâce de la pièce, et vous devenez presque fou en essayant de les convaincre que cette « jeune femme » cachée, ou plutôt incrustée de manière très particulière dans la pièce, cette incrustation particulière est ce qui en fait un chef-d'œuvre, une œuvre exceptionnelle. Voyant que vous n'y arrivez pas comme ça, car les incrustations particulières ne sont pas si facilement détectables, — vous avez enfin compris que c'est à vous qu'incombe la tâche d'écrire ces 500 pages mettant en évidence aussi le contenu « psychologique » caché à celui qui ne connaît pas cet outil qui vous permet de reconnaître les pièces « Ah ! ». D'une certaine manière, notre image « femme + femme » montre bien que vous avez besoin de deux œuvres supplémentaires, *deux images supplémentaires*, deux images dont l'une représente *exclusivement* une femme jeune et l'autre représente *exclusivement* une femme âgée, dont chacune ait l'air ressemblant aux incrustations dans « femme + femme ». Donc, vous avez vos 500 pages envers lesquelles les éditeurs auront peut-être au début la même attitude qu'envers le Harry Potter d'une inconnue — un refus. Et, espérons-le pour vous, qu'ils n'ont pas de restrictions sévères quant au nombre de pages ne dépassant pas 300, comme c'est par exemple, le cas des éditions du CNRS. (Nous pouvons parler de la censure du nombre de pages ou encore de la protection écologique liée au grammage du papier, si vous voulez.) Donc, vous voyez qu'un outil vous aidant à reconnaître des « Ah ! » potentiels fait de vous quelque chose

de spécial si ce n'est pas au plan commercial — car il se peut que votre ouvrage ne soit jamais édité — au moins, au plan humain. Car, vous pouvez en profiter pour créer les relations « Ah ! ».

Vous me dites que je n'ai pas parlé des relations « Ah ! ». Un peu, si. C'est vrai que j'ai parlé des « Ah ! » *parents* et cela ne vous donne pas, si vous-même n'êtes pas parent, un exemple très convaincant.

Donc, exploitons une information exprimée dans un passage des *Essais* de Montaigne qui parle de son amitié pour La Boétie :

Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en répondant : « Parce que c'était lui ; parce que c'était moi ».

Essais, Livre premier, chapitre XXVIII

Commentaire : [montaigne01]

Il y a certains esprits qui caractériseraient aujourd'hui cette relation entre Montaigne et La Boétie comme une relation « Oho ! ». Nous, en connaissant l'image « femme + femme », nous pouvons reconnaître dans ce « c'était » de Montaigne l'image « Montaigne + Boétie ». Autrement dit, ce « Parce que c'était lui ; parce que c'était moi » nous donne dans le contexte de l'image « femme + femme » la possibilité de dire que si nous apprécions tant cette image c'est « Parce que c'est la jeune femme ; parce que c'est la vieille femme ». Vous avez donc l'exemple d'une relation « Ah ! » ainsi que, au cas où vous n'y ayez pas pensé vous-même dès que j'ai parlé des exploitations inhabituelles de l'image « femme + femme », encore un « Ah ! » possible de votre part. (Presque tous les Français connaissent ce « Parce que c'était lui ; parce que c'était moi » de Montaigne. Est-ce qu'ils sont nombreux à se rappeler spontanément, sans y être conduits, cette citation en voyant « femme + femme » ?)

Il se peut que des « antiquités potentielles » ne soient pas si rares. Simplement, très souvent on n'insiste pas assez sur le « Ah ! » qui les accompagne, on n'insiste pas assez sur l'importance de cet « Ah ! ». Cherchez donc dans votre expérience passée les moments, les événements, les gens, les dialogues, les expériences, les œuvres humaines aussi bien que celles de la nature, donc fouillez un peu pour récupérer les « Ah ! » que vous avez déjà perçus, dont vous étiez un « récepteur » direct (et donc vous vous en souvenez même sans effort). Pour l'instant, n'examinez pas encore vos araignées dans l'intention de chercher les « Ah ! » même si vous pensez peut-être que vous savez déjà de quoi il s'agit. (Mais, il se peut qu'il soit intéressant d'obtenir un « premier jet » des « Ah ! » spontanés, sans que vous sachiez de quoi s'agit-il exactement. Ainsi, si vous sentez que cela puisse être utile, faites-le.)

Donc, les expériences « Ah ! », ce sont aussi celles où un vilain petit canard se rend compte qu'il est un cygne, donc il possède non seulement une preuve qu'il vient d'une lignée ancienne — ce qui pour certains semblerait déjà suffisant — mais aussi qu'il a une famille *vivante* de plus, donc qu'il n'est pas seul au monde ! Cela m'incite à citer — et je peux l'oser maintenant — un des grands lanceurs de « Ah ! », Monsieur Raymond Devos :

Et vous verrez que ce qui vous arrive ...

c'est ce qui arrive aux autres !
C'est ce qui arrive à tout le monde !
Et vous concluez comme moi, par cette phrase sibylline :
« ce qui n'arrive qu'aux autres
n'arrive qu'à moi aussi ! »
Et vous vous sentirez solidaire !

J'ajoute qu'en vous familiarisant avec l'appareil de mesure présenté dans la partie suivante, vous vous sentirez solidaire avec ceux qui sont jetés hors « Paradis », et même mieux, peut-être, vous en serez un si vous ne l'étiez pas déjà. Et, c'est peut-être grâce à moi, grâce à ma peau de « Serpent » que j'ai endossée (quand à votre avis ?).

Cependant, afin de ne pas finir écrasée par la vengeance de ceux qui seront jetés de manière définitive hors « Paradis » non pas *à cause* de moi mais *grâce* à moi, je vais procéder tout de suite au procès où je compte être innocentée une fois pour toutes. Pour cela, je vais me servir du travail d'un autre lanceur de « Ah ! », Chris de Burgh. Donc, je me permets de tirer de son album *Best Moves* l'extrait suivant :

I'm going out to dinner with a gorgeous singer
To a little place I've found down by the Quay;
Her name is Patricia, she calls herself Delicia,
And the reason isn't very hard to see ...

She says God made her a sinner just to keep fat men thinner,
As they tumble down in heaps before her feet,

[...]

You see Patricia, or Delicia, not only is a singer
She also removes all her clothing ...
For Patricia is the best stripper in town;

[...]

And as the last piece of clothing fell to the floor,
The police were banging on the door,
On a Saturday night in nineteen twenty-four...
Take it away boys!
But poor Patricia was arrested and everyone detested
The manner in which she was exposed,
And later on in court, well, everybody thought,
That a summer run in Gaol would be proposed.

But the Judge said, " Patricia,
Or may I say, Delicia,
That facts of this case lie before me ...
Case dismissed ... this girl was in her working clothes!! "

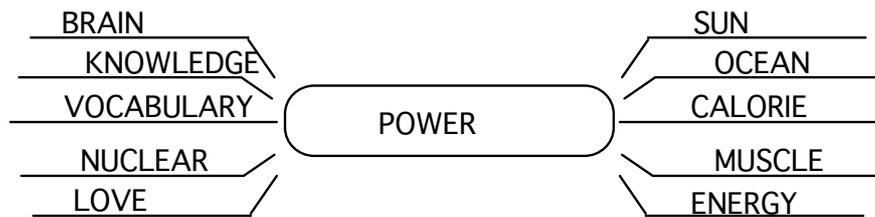
Certains peuvent croire que cet extrait n'est qu'un vulgaire « Oho ! » n'ayant pas de

place dans un exposé professionnel, dans un exposé devant être considéré de manière sérieuse. Ils ont bien tort, car non seulement cela me permet d'introduire et plus tard d'exploiter l'expression *nudité professionnelle* ainsi que l'expression *mise à nu professionnelle*, et non seulement nous avons ici une *fable* (rappelez vous aussi la fable *L'habit neuf de l'empereur* de Hans Christian Andersen) qui me permet de dire que la peau de « Serpent » que j'arbore est effectivement *mon vêtement de travail* — et je peux introduire ainsi l'expression *vêtement de travail d'un professionnel* — mais aussi de rappeler maintenant et travailler plus tard avec un des dictons des Anciens « si l'on veut distinguer un fou d'un sage, il faut les envoyer tous les deux tout nus à l'étranger » et le proverbe chinois « les fous et les sages ne changent jamais ». Ce n'est pas tout. Cela me permet de montrer quelques faits intéressants.

Par exemple, nous avons ici un juge qui — par une *interprétation* plutôt inhabituelle des données mesurées par les appareils de mesure standard — montre une certaine *incomplétude* de ces appareils, une incomplétude qui lui a permis de concevoir sur mesure de nouveaux outils de mesure et d'obtenir un « Ah ! » professionnel là où la majorité des *spécialistes* aurait conclu un « Oho ! » ou une escroquerie, là où le profane apprécierait le mot d'esprit plutôt qu'un « Ah ! ». (On verra bien plus tard, dans un autre exposé, le côté technologique de cette observation).

Mais aussi, dans cette même information nous pouvons lire qu'il faut que ce soit un juge, un spécialiste, qui fasse de cette interprétation inhabituelle de données un verdict inattaquable et irrévocable, donc ce ne peut être que quelqu'un avec le *savoir* et le *pouvoir* d'imposer cette interprétation comme juste, de légaliser ces nouveaux outils de mesure. Mais ceci même n'est peut-être pas suffisant. **Que manque-t-il donc ici ?** Regardez votre araignée de « puissance ». Regardez-là. Regardez-là avec les yeux d'un juge qui a la puissance de prononcer des verdicts. Est-ce que votre regard conscient sur votre production inconsciente (comme cette « araignée » de puissance) vous permet de conclure que votre inconscient n'est qu'un reflet de votre agissement conscient ? Est-ce que donc votre araignée reflète indiscutablement que vous êtes un juge qui a la puissance de prononcer les verdicts ? Vous ne comprenez pas bien de quoi je parle ? Vous me dites même que vous n'êtes pas « un juge qui a la puissance de prononcer les verdicts » ? Et dans la vie, qui décide donc à votre place les verdicts sur ce qui vous plaît ? Vous me dites que ce n'est pas un verdict car ce n'est jamais définitif ? Bon, admettons. Alors prenez les situations où votre décision est définitive, *doit* être définitive (rappelez vous ce « les fous et les sages ne changent jamais »). C'est peut-être le cas de vos jugements quant aux ennemis. Reprenez donc votre araignée de « ennemi ». Est-ce que votre regard conscient sur votre production inconsciente (comme cette « araignée » de « ennemi ») vous permet de conclure que *votre inconscient n'est qu'un reflet de votre agissement conscient* ? Vous voyez un peu ? Si ce n'est pas encore le cas, ne vous inquiétez pas, ce n'est pas grave, vous allez certainement comprendre plus loin ; et même, quand il le faudra, nous y travaillerons ensemble.

Regardez maintenant (et si vous le pouvez avec les yeux du même juge) le *mini-mind-map* de Tony Buzan : associée à « puissance » (« POWER » dans l'ouvrage *The power of Verbal Intelligence* :



Comme vous pouvez le constater cette image est tirée d'un ouvrage qui lui-même parle de la puissance de parole, de la puissance de mots. Mais, de ce fait il parle aussi de la puissance et de l'influence de celui qui a écrit *The power of Verbal Intelligence*.

Par exemple, nous pouvons lire dans ce livre

In ancient Egypt the priests were the 'keepers of the word'. They tried to keep the art of writing and reading secret, because doing so gave them tremendous power to manipulate both knowledge and people.

[buzan03], p. 49

et ce « tried to keep the art of writing and reading secret » trahit son assurance que cet « art of writing and reading » n'est plus secret, il se propose même de vous enseigner dans ses nombreux ouvrages les techniques permettant d'améliorer cet « art of writing and reading », d'augmenter la rapidité de votre exécution de cet « art of writing and reading » qui vous donneront la puissance « power to manipulate both knowledge and people » et tout vous témoigne de sa sincérité. En effet, personne ne peut nier qu'il mange du même pain qu'il prêche, et en plus sur la dernière page de la couverture, l'image de Tony Buzan tout souriant est accompagné de la description suivante :

Tony Buzan is the author of the bestsellers *Head First*, *Head Strong* and *Use Your Head*. He lectures all over the world, and is published in over 100 countries and 30 languages. He advises international Olympic athletes, multinational companies, governments and leading businesses.

Je me permets de citer encore quelques extraits montrant que Tony Buzan est convaincu aussi de l'utilité de ce qu'il propose dans le cadre familial citant même les expériences de familles qui ont testé avec réussite ses conseils.

La méthode de *mind mapping* fonctionnel — décrite au Chapitre 14 (pages 141-144) et dans Tony Buzan, *Une tête bien faite*, Chapitre 9 — permet à chacun de multiplier entre cinq et dix fois sa rapidité, sa compréhension, son efficacité et sa capacité de travail. En appliquant les mêmes techniques au travail familial, vous pouvez multiplier cette amélioration par le nombre de membres du groupe en question.

[buzan02], p. 202

Dans ce même livre il parle d'un garçon de 5 ans qui réussit à multiplier par cinq son argent de poche en produisant les œuvres issues de la maîtrise de la technique « mind-map », qui semble montrer que l'on peut avoir un Miró tout de suite. Donc, de même que pour la relativité d'Einstein accessible à un enfant de six ans, les notions introduites par Tony Buzan sont non seulement accessibles à un enfant de cinq ans, mais mènent à la possibilité de mettre l'étiquette de génie à nous tous (voir Word Puzzle Number 11,

p. 131 de [buzan03]), et il semblerait donc qu'aussi bien vous que moi nous pouvons faire comme cet enfant de cinq ans — *vendre* nos « araignées ». (Donc, vous qui avez fait complètement le test de la diminution de la rapidité, vous pouvez déjà sentir la valeur de votre œuvre. Je vous encourage même de la garder dans un coffre fort.) Mais je n'ai pas encore fini de parler de Tony Buzan.

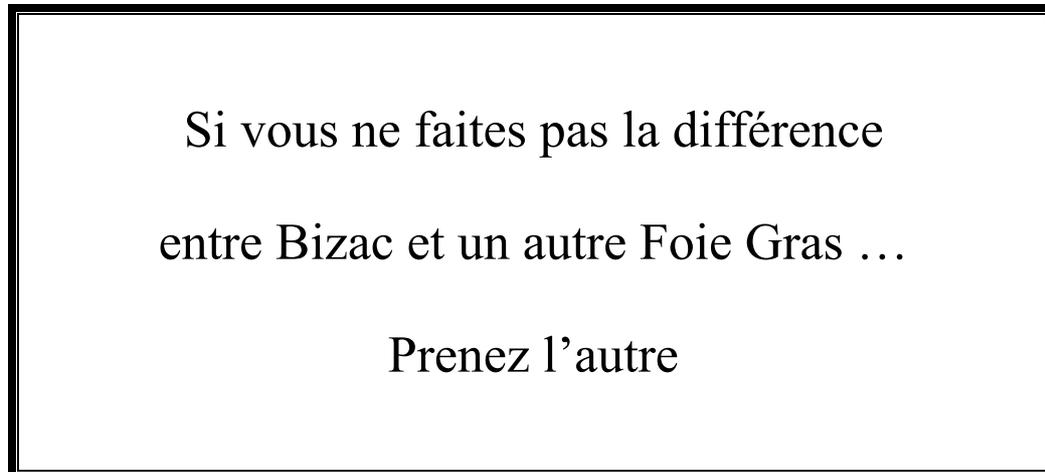
À partir de son modèle orienté vers les applications qui sont intéressantes pour « international Olympic athletes, multinational companies, governments and leading businesses », il développe aussi un programme familial présenté comme ceci

Ce programme s'adresse à toute famille dont les membres souhaitent élargir leurs connaissances, que ce soit à des fins éducatives ou simplement pour leur culture générale. Il a été conçu de manière à rendre l'étude aussi efficace et agréable que possible.

En utilisant ce type de plan d'étude et de notes heuristiques bien organisées, vous pouvez transmettre le contenu entier d'un ouvrage aux membres d'un groupe en seulement trente minutes ou une heure ! Dans une journée d'étude, chaque membre de la famille disposant de plus de deux heures pour étudier un ouvrage, une famille de quatre personnes peut donc lire, comprendre et échanger quatre livres à l'aide de *mind maps* !

[buzan02], p. 205

Je donne ici des extraits des ouvrages de Tony Buzan, mentionnant sa réputation internationale pour pouvoir vous présenter une publicité que j'ai trouvée dans la revue *Arts & Décoration* (Ile-de-France, Nov.-Déc. 2003). C'est la publicité de la Société Bizac (Foie Gras Bizac, en Périgord depuis 1825) que je me permets de vous transmettre en ne préservant que la fidélité du texte (c'est-à-dire, l'image manque) :



Cette publicité oppose donc un foie gras d'une société établie depuis 1825 contre n'importe quel autre Foie Gras. Le « Ah ! » de cette publicité est le fait qu'elle vous suggère de prendre l'autre si *vous* ne faites pas la différence.

Je vais plagier cette publicité simplement pour vous suggérer d'élargir le groupe des

génies mesurés par les appareils de Tony Buzan si vous ne *ressentez* pas le **besoin** des choses cachées dans l'énigme du juge que j'ai formulée précédemment en vous posant la question « **Que manque-t-il donc ici ?** » ou encore des choses que j'ai déjà mentionnées dans la *Préface* de cet exposé. Pour vous faciliter encore la tâche, j'insiste donc encore une fois sur la reconnaissance internationale de Tony Buzan et sur l'étiquette « Inconnue ! » collée sur mon front malgré trente ans de travail. Pour ceux qui ne sont pas encore convaincus de préférer les appareils de mesure de Tony Buzan, peut-être la comparaison de ma déclaration d'impôts avec celle de Tony Buzan pourrait être une raison suffisante.

Ce que j'essaie de vous dire ici de manière indirecte, c'est que si vous cherchez les informations qui vous permettent d'améliorer ce que vous faites et que vous puissiez dire comme une publicité de la Fédération Française de Karaté et Arts Martiaux Affinitaires : « On en fait... ça se voit ! », vous n'allez pas trouver ce type d'informations dans mon travail. Les informations disponibles dans mon travail vous permettront, si vous travaillez de manière adéquate, de « réaliser l'irréalisable », mais cela, à quelques exceptions près, ne se verra pas. (C'est pourquoi j'ai introduit la notion de *sculpture en quatre dimensions*.) Certains pourront le sentir, mais de *sentir* à *voir* est un grand chemin ... à *construire*. Il se peut que cela ne vous dérange pas que cela ne se voit pas, mais il y a encore un point à ne pas négliger. Je vais vous le rendre plus visible en employant le talent de Tsai Chih Chung qui dans *Tchouang Tseu – La sagesse au quotidien* raconte de manière imagée une petite histoire dont le texte est comme suit :

Un garçon de l'état de Yan se rendit à Handan, dans la province de Zhao, pour apprendre à marcher selon la coutume des Handan.
Non seulement il n'y arriva pas, mais de plus, il oublia sa propre façon de marcher.
« Quel désastre ! Je ne sais plus marcher maintenant ».
Pour retourner chez lui, il n'eut d'autre choix que de ramper.

Les informations que je vais fournir par la suite ressemblent à l'échantillon d'une « coutume » qui peut vous séduire assez pour *essayer* de l'adopter, mais cet « essai » est susceptible de vous faire perdre tous vos repères actuels, vos valeurs actuelles, sans vous donner la force de *travailler dur et longtemps* pour que cette « coutume » devienne votre seconde peau, comme l'on dit, sans vous donner les moyens palpables de construire vos nouveaux repères, vos nouvelles valeurs — ces moyens, ce sera effectivement à vous de les *construire* à partir de ce que vous *possédez* vraiment. La partie suivante vous permettra donc de comprendre les critères de l'évaluation de la possession, des critères qui ne sont pas ceux que l'on préconise aujourd'hui. La compétition, par exemple, n'est pas compatible avec la « coutume » dont je vais vous parler. Accepter l'inacceptable ne l'est pas non plus. La partie suivante vous permettra aussi de faire un inventaire de ce que vous possédez vraiment — mais nous avons déjà entamé la procédure d'inventorisation avec le test de la diminution de la rapidité. Elle vous permettra de sentir ou même de voir si, par hasard, vous n'avez pas depuis longtemps accepté l'inacceptable. Êtes-vous assez fort pour supporter une telle « révélation » ? Est-ce que vous accepterez, est-ce que vous pouvez vous permettre de ne plus participer à une compétition ?

Bien sûr, ici, il ne s'agit pas d'apprendre à marcher comme le garçon du conte, mais d'une « coutume » de percevoir, de concevoir, de réaliser, etc., donc d'une

« coutume » qui concerne de près la *connaissance*. Et là, c'est Alexander Pope qui s'exprime dans son *Essay on Criticism* de manière on ne peut plus parlante :

*A little Learning is a dang'rous Thing;
Drink deep, or taste not the Pierian Spring:
There shallow Draughts intoxicate the Brain,
And drinking largely sobers us again.*

Mais ce n'est pas encore assez. Essayons d'autres moyens de dissuasion.

Dans *Le Langage Secret des Symboles — Leur histoire et leur signification*, David Fontana finit son Introduction par ces paroles :

Peut-être parce que nous avons intuitivement conscience du rôle que les symboles jouent dans notre vie intérieure sommes-nous enclins à leur prêter quelque attention. Le but de cet ouvrage est de répondre à cet intérêt, voire de le stimuler afin que chacun puisse pénétrer dans le monde symbolique.

[fontana01], p. 10

Comme de nombreux auteurs, David Fontana veut stimuler l'intérêt du lecteur afin qu'il puisse à son tour pénétrer dans un monde que l'auteur semble connaître, dans le monde symbolique. Il semble donc assez surprenant qu'il ne mette pas son lecteur en garde. Pourquoi une mise en garde, et contre quoi ? Le monde symbolique n'est pas seulement très très difficile d'accès — on peut consulter avec quelque profit *Le voyage initiatique ou Les trente-trois degrés de la sagesse* de Christian Jacq — mais aussi, une fois que vous y êtes vraiment entré, il vous est non seulement impossible de sortir (Christian Jacq ne vous le dit pas non plus), impossible de sortir effectivement — même si vous êtes obligés constamment de sortir et de rentrer de manière « virtuelle », mais encore vous êtes obligés de travailler dur et tout le temps (Christian Jacq ne le formule pas de cette manière, mais l'idée est présente dans son œuvre), de travailler dur et tout le temps si ce n'est que pour restaurer et pour tenir à jour votre trousse de voyages virtuels ou autres, ou encore pour effectuer le retour aux sources, à la source, dès que cela est approprié. C'est vrai qu'en réussissant de pénétrer dans ce monde symbolique vous ne ressentez plus cette obligation comme une obligation qui vous est imposée de l'extérieur, cette « obligation » fait partie de votre formule sanguine, si je peux m'exprimer ainsi, et vous êtes conscient que si vous ne respectiez pas de manière adéquate cette obligation, vous êtes « mort ». (Peut-être le mot « mort » n'est pas bien choisi ici, mais ce n'est pas important.) Votre corps peut bouger, vous pouvez parler, mais vous êtes « mort » quand même. C'est pourquoi on peut se demander comment Tony Buzan peut avec une telle aisance prononcer ce :

In ancient Egypt the priests were the 'keepers of the word'. They tried to keep the art of writing and reading secret, because doing so gave them tremendous power to manipulate both knowledge and people.

[buzan03], p. 49

Est-ce que son mind-map associé au secret exprime que l'on puisse se sentir *obligé* de garder un secret pour ne pas faire porter à tout le monde la lourde croix avec en plus l'épée de Damoclès frôlant sans arrêt sa tête ? Si cette image de la croix lourde vous paraît parfaitement supportable, et vous connaissez l'épée de Damoclès associée à

d'autres situations, pensez donc à l'image d'un tonneau de poudre à canon sur lequel chacun « au courant » du secret est assis. Pour ne pas parler des prêtres égyptiens — ce qui pour certains évoque le terme aujourd'hui si controversé de la religion — prenons la profession de vizir. Laissons parler Christian Jacq :

... vizir, le terme, qui n'est pas égyptien, fut adopté pour désigner le principal collaborateur du roi, son premier ministre si l'on veut. Le vizir accédait rituellement à sa charge lors d'une cérémonie initiatique célébrée dans un temple, en présence d'un nombre restreint de dignitaires ; puis sa mission était proclamée dans le pays entier. En charge de la justice, donc, de la traduction terrestre de Maât, la justesse divine et céleste, il devait veiller à son application dans tous les domaines, depuis la nécessaire rectitude des tribunaux jusqu'à la bonne marche de l'économie.

La tâche du vizir était écrasante ; homme de devoirs, et non de droits, il régnait sur une administration complexe dont il assurait l'efficacité. Chaque jour, il rendait compte au pharaon. Les vizirs d'Égypte furent des hommes exceptionnels ; lorsque nous possédons leur témoignage, comme ceux de Ptahhotep ou Rekhmirê, vizir de Thèbes au Nouvel empire, on s'aperçoit qu'ils concevaient leur tâche comme une fonction sacrée et que leur individualité s'effaçait derrière elle. Aucune recherche de pouvoir personnel, aucune avidité de puissance, mais une extraordinaire volonté de servir, et la conscience affirmée de l'indispensable harmonie entre le spirituel et le temporel.

[jacq06], p. 14

Reprenez maintenant votre « araignée » du portrait-robot d'un professionnel. Est-ce que votre inconscient vous a soufflé les mots nécessaires pour exprimer ce : « La tâche du vizir était écrasante ; homme de devoirs, et non de droits » ou encore « Aucune recherche de pouvoir personnel, aucune avidité de puissance, mais une extraordinaire volonté de servir, et la conscience affirmée de l'indispensable harmonie entre le spirituel et le temporel » ? Est-ce que votre portrait-robot d'un professionnel est suffisant pour exprimer ce « hommes *exceptionnels* » et non pas des « hommes *excellents* » ? De quelles mesures se servaient les Égyptiens pour affirmer de quelqu'un qu'il était exceptionnel ? Quelles mesures utilise-t-on aujourd'hui ? Comment savez-vous quand quelque chose est exceptionnel et non pas excellent ? Je pense que vous sentez maintenant mieux la différence entre un parent excellent et un parent exceptionnel. La tâche de parent exceptionnel est encore plus complexe que celle de vizir (concevoir et réaliser la rectitude « des tribunaux », la bonne marche « de l'économie »). En effet, le vizir « rendait compte au pharaon ». Le parent exceptionnel doit assumer aussi le rôle du pharaon ainsi que d'autres rôles nécessaires pour la *construction, protection, restauration, modernisation*, etc. de la « culture du bonheur » ou même, plus modestement, de la « culture du bien-être ». Si vous visez dans votre vie la fonction de parent excellent, il vous suffit de vous imprégner de l'expérience concentrée dans les ouvrages de Stephen Covey, Jacques Salomé, Dale Carnegie, Tony Buzan, Richard Carlson, etc. Si au contraire, vous ressentez un vrai besoin de la « culture de bonheur » ou même de la simple « culture du bien-être », sachant que, peut-être, vous ne prendrez plus jamais de « vacances », vous n'avez qu'à continuer à participer à cet exposé.

Mais, afin d'avoir toujours disponibles en mémoire même des exemples très simples montrant le caractère un peu inconscient de ce « afin que chacun puisse pénétrer dans le

monde symbolique », il suffit de mentionner que pouvoir pénétrer dans le monde symbolique en lisant un inventaire personnalisé de symboles est la même chose que pénétrer dans le monde des cordons bleu en lisant un livre de leurs recettes. Vous avez donc la description complète de tous les ingrédients ainsi qu'un « programme » à suivre et vous croyez pouvoir refaire le même plat. Et supposons même que vous suiviez les cours donnés par un cordon bleu. Est-ce que cela fait de vous un cordon bleu ? Et si vous pensez oui, alors comment se peut-il que le cas de disciples qui aient « dépassé » leurs maîtres dans l'art est si rare ? Si je me permets de modifier une phrase dite par Sir Gombrich quelque part, *améliorer une formule déjà présente n'est plus l'Art, c'est de l'artisanat*. En effet, pour être un artiste et non pas simplement un excellent artisan, il faut créer un chef-d'œuvre, un « jamais vu jusqu'alors ».

Si cet exemple des cordons bleu ne vous dit rien et que vous avez besoin de bouger pour sentir vraiment les choses, parlons du mouvement. Est-ce que donc, en apprenant par cœur l'anatomie du corps humain vous pouvez voir le ballet d'un danseur d'Opéra à partir d'une chorégraphie exprimée en termes d'utilisation des muscles intervenant dans le mouvement donné ? Je ne pense pas. Est-ce que vous pensez qu'un chorégraphe apprend au danseur un nouveau mouvement, un mouvement « jamais vu jusqu'alors » en lui spécifiant un muscle particulier, une combinaison précise de muscles ? Pour ma part, je n'en sais rien. Est-ce qu'on apprend aux enfants à marcher en leur décrivant les noms de muscles intervenant dans le mouvement et l'équilibre ? Est-ce que vous dites à un enfant qu'il sait marcher à condition qu'il soit capable de vous décrire les muscles intervenant dans le mouvement ? Est-ce qu'un enfant a besoin d'un certificat externe pour lui prouver qu'il sait marcher ? Est-ce que vous inscrivez un enfant au cours de ballet avant qu'il ne marche ? Pourquoi ces questions « idiotes » ? Vous allez comprendre plus tard leur fonction, maintenant prenez seulement en compte le fait que parfois je peux écrire les choses qui paraissent « idiotes » ou « Oho ! » et qu'il y a donc certainement une mesure qui peut les rendre tout à fait compréhensibles et non choquantes, comme nous l'avons vu pour les expériences « Ah ! ».

J'ai parlé des cordons bleu pour le goût, des chorégraphes et des danseurs pour le mouvement, j'ai parlé de Nasreddin et de P.G. Wodehouse pour l'odorat, prenons maintenant la musique pour l'ouïe et la peinture pour la vue.

On peut croire que pour la vue nous avons déjà tout dit à l'aide des images fournies par Stephen Covey et des titres « Aha ! » et « Oho ! » introduits par Sir Gombrich. Non, ce n'est pas tout. Nous pouvons mentionner par exemple Nicolas Poussin qui, à partir d'un certain âge, a été incapable de peindre des sujets religieux, car cela le faisait *trop souffrir*. Qu'est-ce que pouvait donc faire souffrir Nicolas Poussin ? Est-ce que, avec les images, ce n'est pas comme avec les pièces de théâtre pour lesquelles, comme l'avait dit Sacha Guitry, « on ne pousse pas de sanglots dans un théâtre » ? Que penser donc de cet idéal classique, de la perfection où l'on ne pouvait rien ajouter ni enlever sans détruire la cohérence de l'œuvre ? Est-ce que vos « araignées » sont assez près de cet idéal classique ou bien êtes-vous plutôt d'accord avec Tony Buzan qui vous félicite d'avoir produit des mind-maps (des « araignées ») que vous pouvez prolonger à l'infini et qui vous prouve que c'est cela votre originalité ? Et si je vous demandais de donner une forme finie à votre araignée infinie, est-ce que vous me traiterez d'idiote en disant que l'infini ne peut pas être fini ou bien vous appellerez vous avant qu'il ne soit trop tard qu'il y a un outil dont on vous a parlé à

l'école et qui permet de représenter un infini particulier dans une forme finie ? J'ai acheté assez de livres de Tony Buzan pour constater qu'il semble ne pas connaître cet outil si magique, qu'il ne semble pas se rendre compte que celles des araignées qui sont vraiment intéressantes et utiles — car elles parlent de la réalisation et du réalisable, des technologies et des cultures — peuvent avoir une représentation finie, une représentation qui néanmoins ne permet pas l'utilisation des « araignées », des mind-maps. Donc, si nous nous permettons de piocher dans *Les voix du silence* d'André Malraux pour lire :

L'histoire de l'art depuis cent ans, dès qu'elle échappe aux spécialistes, est l'histoire *de ce qui est photographiable*.

[malraux01], p. 28

Nous pouvons dire que cette restriction au photographiable est analogue à la restriction aux mind-maps. De plus, si vous êtes content de cette liberté d'ajouter à votre mind-map les choses qui vous viennent à l'esprit plus tard, êtes-vous conscients des risques que vous prenez que — tout en accord avec l'ambiance des mots que vous y avez mis — l'on rajoute simplement un mot, ou encore quelques mots qui serviront à discréditer ou encore ridiculiser votre travail, votre entreprise ? Est-ce que l'idéal classique vous paraît maintenant aussi absurde que quelques instants auparavant ? Ou encore vous vous rendez compte que vous avez en fait besoin de créer les choses *parfaites* afin que personne ne puisse les mutiler impunément, sans que cela — et même une intention de mutilation — ne lui saute à la figure comme ce tonneau de poudre à canon ? (Regardez votre « araignée » de l'idéal, est-ce que la perfection s'y trouve ? Est-ce que les « idéaux » dont parle votre inconscient sont les choses réalisables ou seulement ce qu'on appelle des utopies ou même des dogmes, ou encore quelque chose qui fait naître une atmosphère d'Inquisition ?)

Prenons maintenant la musique, la douce.

Le film soviétique *Tchaïkovski* nous montre l'image d'un enfant descendant en courant l'escalier d'une demeure spacieuse et endormie en hurlant « Arrêtez cette musique ! » et en se couvrant les oreilles. Le soir, avant que cette demeure ne s'endorme, elle était remplie de gens et de la musique envoûtante du bal. La musique, la douce devenant un cauchemar pour un enfant. Légende ? Mythe ? Invention Artistique ? Peu importe ! Les insomnies sont aussi un exemple où quelqu'un se trouve peut-être dans la situation où il voudrait insister en disant « Arrêtez ... » ceci ou cela, et où, peut-être, il aurait fallu ne pas « commencer » ceci ou cela, ou encore ne pas commencer cela qui mène à ceci, ou encore de ne pas commencer cela qui mène à un autre cela qui mène à ceci. Donc, par la suite continuez à lire seulement si vous en ressentez le **besoin** ... , si vous avez besoin non pas de *croire à la possibilité de la perfection* mais vous avez, effectivement, *le besoin de la réaliser*.

Voyant l'axiome « Rien n'est parfait ! » qui règne aujourd'hui de manière aussi absolue que l'axiome « tout est relatif », on peut sentir le départ de nombre de mes auditeurs. Il se peut même que je serai seule dans la salle. Par *devoir* professionnel, je continue donc quand même, m'imaginant entourée de ceux qui ont vraiment besoin des choses dont je parle ou qui sont assez curieux pour prendre les risques de se familiariser avec cette « culture du bonheur » tout en sachant que je ne vais pas les ménager et qu'ils vont payer leur curiosité si elle est inadéquate, c'est-à-dire, *non accompagnée du besoin*.

Tout d'abord il faut que vous sachiez comment j'utilise les mots comme envie, besoin, souhait et, si nous en avons besoin par la suite, nous pourrions travailler ensemble aussi pour nous mettre d'accord sur désir, vœux, ordre, instruction, information, donnée, devoir, etc.

Envie versus Besoin

Ceux qui ont pensé que nous n'allons que parler, qu'il ne s'agira que d'un exposé « intellectuel », ont bien tort. Une préparation à la pénétration d'un monde de la Sculpture en Quatre Dimensions (si j'ose m'exprimer ainsi), aussi bien que d'un monde symbolique est toujours accompagnée de réalisations ; vous pouvez consulter *Le voyage initiatique ou Les trente-trois degrés de la sagesse* de Christian Jacq pour la *nécessité* de l'unité de l'actif et du contemplatif. Nous allons donc mettre en route une expérience, une expérience si pleine de potentiel, que je vais coller non seulement mon nom à cette expérience, mais aussi je vais y mettre un titre aussi évocateur (ou provocateur) que celui de certains peintres. Donc, voici le titre : *Expérience du troisième millénaire*.

De quoi s'agit-il ?

À certain âge, nous savons tous lacer nos chaussures. Certains peuvent se souvenir encore des difficultés liées à l'apprentissage du laçage. Si vous ne vous en souvenez pas et si vous n'avez pas de petits enfants auxquels il faudra que vous appreniez la technique, vous pouvez aller dans une école maternelle et vous proposer d'apprendre à un enfant qui ne le sait pas encore. Pour motiver l'enfant vous pouvez même lui proposer des chaussures à lacets de son choix — prenez donc un enfant de famille plutôt défavorisée, un enfant qui peut souhaiter ou désirer de jolies chaussures neuves que ses parents ne peuvent lui acheter.

Vous pouvez donc voir que l'apprentissage n'est pas simple mais, avec beaucoup de patience et de motivation, tout le monde réussit (c'est un peu comme pour la cravate).

Bien. Si on observe comment les gens lacent leurs chaussures, on peut remarquer qu'il y a des variations, mais il se peut qu'il ne soit pas si difficile de trouver quelqu'un qui lace ses chaussures de la même manière que vous. Trouvez donc une telle personne, sinon imaginez d'abord la situation et si vous ne croyez pas à mes observations et conclusions, vérifiez sur le terrain.

La première partie de l'expérience consiste donc dans la tâche de lacer une chaussure ensemble de telle manière que chacun de vous n'utilise qu'une seule main. Il faudra donc fixer (c'est important) la main non utilisée derrière vos dos respectifs. Il est aussi important de fixer les doigts de cette main fixée pour qu'ils ne puissent pas bouger. Vous allez ainsi vous rendre compte que ce qui ne semblait qu'une technique banale devient très difficile non seulement parce que vous ne savez pas « comment faire ensemble » mais aussi parce que vous n'avez pas les mots pour décrire les gestes, et même si vous avez les mots — chacun les siens — vous n'avez pas le langage commun, les mêmes mots pour décrire les mêmes choses. Et pourtant, puisque vous savez que chacun de vous est parfaitement capable de lacer ses propres chaussures, vous ne pouvez pas nier qu'il soit possible que deux personnes, quelque soit ce qu'on appelle leur *niveau intellectuel* ou ce qu'on nomme *dextérité*, soient capables, si elles sont bien

motivées, d'apprendre à lacer une chaussure ensemble dans les conditions décrites. Bien entendu, on leur accordera tout le temps nécessaire. Même des années, s'il le faut.

Le « bonheur à deux » ou encore le « bonheur familial » est comparable à la réussite d'un tel laçage. Ainsi, si vous construisez votre échelle de la réussite comme une échelle monoplace, vous devriez être conscient que vous ne pensez pas à la transmission, et donc, à une certaine hauteur vous allez peut-être vous rendre compte que vous êtes seul — vous savez donc lacer vos chaussures — mais dans le cas d'un accident non prévu, vous allez peut-être perdre une main et il n'y aura personne ni pour vous aider à monter — à continuer à lacer vos chaussures — ni pour vous aider à redescendre de votre échelle de la réussite afin d'être soigné. Il se peut même que vous voyiez à cette hauteur d'autres personnes qui ont leurs propres échelles de réussite — posées contre le même mur ou un autre, peu importe —, des personnes qui peuvent elles aussi vous voir, qui peuvent percevoir votre détresse. Est-ce que cela leur donnera envie de redescendre de leurs échelles de réussite, de ralentir leur ascension afin de vous aider ? Regardez maintenant votre « araignée » de la réussite. Est-ce que la transmission s'y trouve ? Est-ce qu'elle se sentirait bien si elle n'y est pas et si vous l'invitiez maintenant, c'est-à-dire, est-elle compatible avec les éléments déjà présents ? Et le partage ?

Vous voyez donc que la première partie de cette expérience nous montre plusieurs choses.

Tout d'abord nous voyons que si la Bible parle de la Tour de Babel, si nous regardons comme il faut, nous pouvons être témoins de la construction de projets individuels au moins aussi ambitieux — chacun construit sa propre Tour de Babel en perdant la possibilité de communiquer avec les autres. Lisez donc *Heureux qui communique* de Jacques Salomé (Albin Michel, 2003). Pour vous montrer le caractère terrifiant de la construction des Tours de Babel individuelles d'aujourd'hui, je vais *essayer* de partager avec vous mon choc quand j'ai entendu à la radio (française) un enfant de douze ans qui, avec une assurance suprême dans sa voix, avec un ton imposant, impératif, est intervenu par téléphone dans une émission en commençant sa première phrase par : « Je suis un surdoué et ... ». L'éther a été rempli par l'ambiance des ordres non prononcés et pourtant présents comme « Vous ne pouvez que vous plier à ce que je vous ordonne ! ». J'étais choquée, je n'ai pas entendu la suite, j'ai perdu temporairement l'ouïe tout en me rappelant une expérience que j'ai lue dans le livre *Les surdoués* de Rémy Chauvin (Stock, 1975). On a rassemblé un groupe de surdoués et on leur a donné un problème à résoudre, il a fallu trouver une solution. Ils n'y sont pas arrivés. Le livre n'explique pas le pourquoi de l'échec. Nous, avec notre expérience du laçage de chaussures pouvons comprendre pourquoi : Ils ne savaient pas communiquer, ils ne savaient pas créer — sur mesure et sur le champ — le *langage préliminaire*, le langage qui leur permettrait de *commencer à se mettre d'accord* sur « leur perception du problème ». Il est parfaitement possible qu'ils ne se soient même pas rendus compte qu'un tel langage préliminaire puisse être nécessaire ou commode. Autrement dit, si le même livre parle des peuples primitifs qui sont non intelligents selon les mesures avec lesquelles on jauge ce qu'on appelle le Q.I., avec les mesures capables de percevoir l'aptitude à concevoir au fur et à mesure un langage préliminaire, un langage d'accord, ces peuples dits primitifs montrent leur supériorité *pour les projets où la vie est en jeu*. Donc, pourquoi est-ce que j'ai été si choquée ? Car cet enfant de douze ans a déjà réussi

à monter — certainement avec l'applaudissement de ses parents et un « certificat médical » en plus — son échelle de réussite, l'échelle mise à la disposition par la société, il a réussi à monter si haut qu'il est possible qu'il ne se rende jamais compte de sa solitude, d'une solitude et d'un isolement où il n'y a aucune place pour le partage. Regardez donc votre « araignée » de bonheur et de réussite, est-ce que le partage y est présent au moins de manière implicite ? Donc, si ces peuples dits primitifs sont bien aptes à construire et à atteindre la culture du bonheur familial, notre enfant surdoué qui ne cherchera que les gens surdoués ou l'applaudissant, non seulement ne sera pas capable de vivre en famille autrement qu'en collocation, il ne participera vraiment à aucun projet qui vaille tellement qu'on puisse dire « Je vis pour ce projet car il est de ceux pour lesquels il vaut même de mourir », c'est-à-dire de ceux où l'on se sacrifierait volontiers si un tel sacrifice était nécessaire. Mais puisque tous les sacrifices humains ont déjà été faits (Socrate pour le « rationnel » et Jésus pour l'« irrationnel et divin »), les sacrifices humains ne sont plus nécessaires. Donc, si dans la vie vous vous sacrifiez pour quelque chose, excusez-moi de vous le dire de manière aussi abrupte et directe, mais cela montre seulement que vous ignorez certaines informations, les connaissances qui vous permettraient de *ramener* votre sacrifice à un des cas de figure déjà réalisé (Socrate ou Jésus) ; je vais parler plus tard de certaines informations vous indiquant le chemin vers cette connaissance si vous en avez besoin. (Pour ma part, je mettrais même dans tous les dictionnaires le mot « obsolète » associé au « sacrifice ». Non, les parents ne devront jamais pouvoir dire à son enfant « J'ai fait des sacrifices pour toi ! »).

Venons-en maintenant à la deuxième conséquence tirée de la première partie de l'expérience de laçage ainsi que de l'ambiance de la première conséquence. Il ne s'agira plus de commencer à monter sur sa propre échelle de la réussite, mais de grimper en haut de celle qui a déjà été posée et dont la « solidité » a déjà été approuvée. Pour être plus concret, nous pouvons parler des champions et de ceux qui veulent améliorer encore le record de ces champions. Mais, dans le cadre « intellectuel » nous pouvons parler aussi de ceux qui montent « sur les épaules de géants ». Pour ceux qui ne connaissent pas cette expression, permettez-moi de rappeler un extrait de la lettre d'Isaac Newton à Robert Hook :

If I have seen further (than you and Descartes) it is by standing upon the shoulders of Giants.

Si j'ai vu plus loin que les autres (que vous et Descartes) c'est en me juchant sur les épaules de Géants.

Si l'on oublie que l'on extrait ici une phrase d'une lettre privée qui s'inscrit certainement dans un contexte personnel et historique susceptible de nous échapper aujourd'hui, on peut dire que ce sont des paroles extrêmement dangereuses, comme vous allez pouvoir vous en rendre compte par vous-même. En effet, de même que j'ai peut-être réussi chez certains à faire naître des doutes quant à la justesse de la conclusion que le professeur de Stephen Covey tire de l'image « femme + femme », je vais — peut-être — réussir à faire naître les doutes quant à ce « j'ai vu plus loin que ... » aussi bien que sur l'applaudissement dû à l'aptitude de se « jucher sur les épaules de Géants », l'applaudissement qu'entendent dans leur tête ceux qui pensent être en sécurité « sur les épaules de Géants », sur l'échelle de la réussite préparée par d'autres, par la « société ». Il se peut même que vous alliez préférer avoir l'air « pathétique » du

vieux roi dans le conte, le film tchèque « La princesse avec l'étoile d'or sur le front », le roi qui n'accepte pas l'aide des gardes pour se déplacer et dit « Je vais le faire moi-même ... », tout en sachant que ce qui ne paraît que « pathétique » a une signification très importante qui fait comprendre — à ceux qui en ont besoin — pourquoi ce roi a été le roi. Si le cadre « enfantin » vous gêne ici, prenons le premier précepte de Descartes (tiré du *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*) :

Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je ne connusse évidemment être telle : c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention ; et de ne comprendre rien de plus en mes jugements, que ce qui se présenterait si clairement et distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.

[descartes68], p. 586-587

Comme le suggère même Newton dans sa lettre, Descartes ne se juchait pas sur les épaules de Géants. Un parent excellent va se jucher sur les épaules des Géants (Stephen Covey, Tony Buzan, etc.), un parent exceptionnel ne pourra que plagier Descartes. Autrement dit, si Newton se place dans le cadre de l'excellent avec ce « plus loin », Descartes, avec ce « je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute », donc *jamais*, se met dans le cadre de l'exceptionnel. En effet, ce n'est qu'un cadre de l'exceptionnel qui permet de « prononcer » un « jamais ».

Donc prenons une mesure non habituelle pour interpréter ces paroles de Newton. Tout d'abord, nous pouvons nous demander si Newton était juché sur les épaules de Géants quand il a mesuré la « longueur » de ce que *voyait* Descartes. Est-ce qu'il a construit avec Descartes un *langage préliminaire*, un langage qui leur permettait de comparer vraiment les distances respectives ? Ou bien cette estimation de Newton ne vient que de sa conviction de la justesse des mesures conçues quand il a été juché sur les épaules de Géants ? Et encore, est-ce que Newton savait qu'il grimpe sur les Géants et si oui, qui lui a dit qu'il s'agit de Géants ? Et au fait, est-ce que ces Géants sur lesquels Newton a grimpé sont les Géants sur les épaules desquels Descartes aurait bien voulu grimper mais il n'a pas pu à cause de son incapacité « camouflée en vertu » par le premier précepte de sa méthode ? Et encore, quelle mesure a utilisé Newton pour constater le caractère géant de ses Géants ? Et si ces Géants dont parle Newton n'étaient qu'un alibi pour dire : « Ce n'est pas ma faute si un jour on trouve que je me trompe en quelque chose ; c'est la hauteur des Géants qui m'a faussé la perception. », ou encore une affirmation — comme celle de cet enfant surdoué — « Je n'ai pas à vous prouver que ce que je vois au loin est vrai, car si vous étiez aussi habile que moi vous pourriez vous-même grimper et voir par vous-même et si vous ne voyez pas que je suis un surdoué cela ne prouve rien d'autre que *vous, vous ne l'êtes pas !* » (La traduction courte : « Ce n'est qu'un surdoué qui peut reconnaître, mesurer un surdoué. »). Je vais exploiter plus loin et dans mes ouvrages à venir cette image d'être juché sur les épaules des Géants, mais vous pouvez déjà regarder vos « araignées » de bonheur et de réussite. Est-ce que votre inconscient trahit que vous vous juchez sur les épaules des Géants ? Et qui sont ces Géants ? Qui ou quoi vous a *convaincu, prouvé* qu'il s'agit de Géants ? Est-ce que c'était une expérience « Oho ! » ou « Ah ! » ? Et si, par hasard, vos Géants soient posés sur une couche qui soit suffisamment solide pour les porter mais qui, sous

vosre poids minuscule se rompre et fait percevoir la couche des sables mouvants qui vous engloutissent vous aussi bien que vos Géants ? Ou encore vous ne suivez que le courant du temps et de la mode ? Quel est donc modèle qui a été si fort pour que vos « araignées » du bonheur et de la réussite en soient imprégnées ? Ou encore vous êtes convaincus que vos « araignées » du bonheur sont originales parce qu'elles n'ont pas de modèle ? (Vous allez même vous rappeler ce « *plus les individus sont instruits, plus leur vastes et croissants réseaux d'associations sont uniques* » de Tony Buzan pour justifier votre originalité.) Est-ce que vous êtes sûr que vous ne risquez pas de payer cher cette originalité plus tard ? Vous n'avez pas peur d'un petit accident non prévu qui vous ferait tomber de cette version originale de votre échelle ? Vous n'avez pas peur que vos araignées puissent trahir que ce qui vous manque déjà est ce « de ne comprendre rien de plus en mes jugements, que ce qui se présenterait si clairement et distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute » de Descartes ?

Ou encore seriez-vous de ceux qui disent que le Bonheur (bonheur avec b majuscule) et la Réussite (la réussite avec r en majuscule), comme l'Amour, n'existent pas et que ce ne sont que des mots abstraits ou encore des idéaux qui ont déjà fait suffisamment de dégâts ? Êtes-vous convaincus que ce sont des « choses » impossibles ? (Regardez vos « araignées » de « impossible » et de « idéal »). Et même si quelqu'un vous « montrait » son bonheur ou sa réussite, ne feriez vous pas tout pour les lui gâcher, pour les discréditer, ou, seriez vous simplement jaloux ? (Regardez votre « araignée » de la jalousie, « araignée » que votre inconscient vous a soufflé.) Et vous me dites même que la jalousie est humaine ? Qu'elle a même, selon Plutarque, incité Thésée à accomplir les prouesses comparables à celles de Hercule dont il a été ... jaloux ? Vous me dites que tout le monde est plus ou moins jaloux ? C'est une opinion. Et si j'ose maintenant lancer une opinion contestatrice. Une opinion que ce n'est qu'un alibi que partagent ceux qui ne savent pas mesurer la valeur des choses ... Mais nous en reparlerons, peut-être.

Tout d'abord, avant de pouvoir penser à éliminer de manière définitive cette idée populaire, cette opinion sur la jalousie, il faut nous créer un *langage préliminaire et commun*, qui nous permettrait de faire la différence entre deux mots fondamentaux, deux mots — besoin et envie — qui sont nécessaires pour la construction de la culture bonheur aussi bien que pour la construction d'une technologie ou d'un projet de collaboration et même d'un projet privé. Nous avons parlé beaucoup du bonheur jusqu'à présent, donnons d'abord une explication de l'importance de ces mots dans le cadre technologique, industriel. Un industriel vient voir un inventeur et lui dit : « J'ai *besoin* d'une technologie qui fait ceci et cela ... ». Il dit donc le « quoi » du problème, mais il ne sait pas le « comment ». C'est à l'inventeur de le lui fournir. Supposons que l'inventeur dise : D'accord, je sais comment obtenir votre « comment » mais vous avez *besoin* d'acheter d'abord une licence sur la technologie X. L'industriel achète donc la licence pour la technologie X. L'inventeur invente la technologie Y et l'industriel la brevète. Le brevet de cette technologie fournit la description de Y avec l'aide de X. Supposons maintenant que quelqu'un ayant le même *besoin* en même temps invente une technologie Z qui fait exactement ce dont on a besoin et cela sans recours à la technologie X. Cela signifie que le premier inventeur s'est trompé en disant qu'il *faut*, qu'on a besoin d'acheter la licence pour la technologie X. Il se peut même qu'ayant ses propres intérêts dans la distribution de la technologie X, il a *désiré* faire payer en

cachette l'industriel un peu plus. Nous laisserons aux juristes le soin d'en tirer les conclusions ainsi que la remarque que tout ce que je vais dire dans la suite peut être traduit dans le langage juridique et industriel. Je n'ai donc fait ici qu'illustrer que si j'utilisais le vocabulaire juridique, technologique et industriel ici, les personnes n'utilisant pas dans leur vie quotidienne ce même vocabulaire seraient exclues car l'exposé serait pour eux trop difficile à suivre. Je ne veux exclure personne, je veux que tout le monde puisse comprendre et donc je vais continuer à parler, pour l'instant, *sans* utiliser les mots qui viennent des domaines hautement spécialisés.

Revenons donc à notre départ, au *besoin* d'utiliser la même mesure pour mesurer la différence entre « besoin » et « envie ».

Précédemment, j'ai parlé du bol tibétain. J'ai posé aussi la question :

Avons-nous donc besoin, vraiment besoin de la Vérité ?

Mais que signifie donc ce « avoir besoin ». Comment sait-on si on a vraiment besoin de quelque chose ? Quelle est la distance entre une « envie » et un « besoin » ? Est-ce que dans votre famille vous avez bien appris à communiquer l'importance des choses en mettant l'accent sur la différence entre une « envie » et un « besoin » ? Êtes-vous aptes à reconnaître vos besoins et agir en conséquence même en négligeant les opinions ou une mauvaise réputation qui vous accompagnerait au cas d'une divulgation de votre « besoin » ? Êtes-vous sûr de ne jamais devenir victime d'un accident auquel a succombé celui qui a laissé percer sa vessie plutôt que d'avouer à son supérieur qu'il avait besoin de sortir ? Vous me dites qu'il s'agissait d'un besoin « naturel » ? Donc, quelle est la mesure que vous utilisez pour le verdict « c'est naturel ! » ou encore « ce n'est pas naturel ! ». Mais ne nous lançons pas dans la recherche d'un accord sur le mot « naturel ». Concentrons-nous sur le mot « besoin ». Avons-nous besoin de « besoin » ?

En fait, nous voyons qu'il faut faire attention à ne pas commencer à discuter.

Pour les choses dont vous avez besoin, mettriez-vous donc en jeu même votre réputation ? Comme cette journaliste qui avait *besoin de témoignages authentiques* sur les vraies conditions des détenus et qui s'est donc laissée inculper pour un délit afin d'intégrer la prison pour voir la vie de la prison de l'intérieur ? Vous me dites que le délit n'a pas pu être si grand puisqu'elle a réussi à sortir et à écrire son article. Il se peut même que le délit était grand mais que d'une part, elle ne l'a pas commis et que, à l'extérieur, elle avait un Perry Mason pour la tirer d'affaire. (Pour ceux qui ne savent pas qui est Perry Mason, c'est un personnage fictif créé par Erle Stanley Gardner, c'est un avocat des cas désespérés — il réussit toujours à trouver et surtout à *prouver* la vérité.) Et vous, risqueriez-vous que ce Perry Mason ait brusquement une crise cardiaque et qu'il n'y ait personne au monde qui puisse vous tirer d'affaire et ce que vous aviez prévu comme le reportage du siècle deviendrait vingt ans de prison ferme ? Bon, vous me dites que vous ne vous mêlez pas à cet univers de détenus. Soit.

Un écrivain qui écrit un livre ou un réalisateur qui fait un film sur l'univers des hôpitaux psychiatriques a *besoin de témoignages authentiques*. Va-t-il chercher ces témoignages *authentiques* en infiltrant l'univers des malades ? Va-t-il le faire en mettant au courant des médecins ou, pour tester s'il est difficile d'obtenir un certificat médical de la folie même au cas où l'on est parfaitement normal, prendra-t-il des

risques et ne dira-t-il rien à personne de son intention ? Est-il difficile d'obtenir un certificat médical de la « fragilité psychologique » même au cas où l'on est parfaitement normal ? Mais comparons ce cas avec le cas de la journaliste. Tandis que la journaliste sortira indemne grâce à Perry Mason, notre écrivain gardera toujours une aura de folie autour de lui, car certains diront « Il faut être fou pour ressentir le besoin d'être enfermé avec les fous ». De plus, si on se fie à ce proverbe russe « Si tu veux rendre fou quelqu'un, répète lui pendant quarante jours qu'il est fou », quelle garantie avons-nous qu'il n'est pas sorti fou de l'hôpital, c'est-à-dire qu'est-ce qui nous prouve que le changement qu'a constaté le médecin — la différence du comportement à l'entrée et du comportement justifiant la sortie — n'est pas un vrai changement, une vraie et définitive modification de la personnalité de l'écrivain ? Donc, cet écrivain ou ce réalisateur, afin de répondre à leur besoin de témoignages authentiques prendront-ils ces risques ? Et si par hasard ils ne sont pas si fous, si ce n'est qu'un stratagème pour pouvoir dire impunément — comme le fou du roi — la Vérité ? Dans un tel but, pour obtenir cette « immunité diplomatique » que nous avons vue pour Raymond Devos, ils peuvent même se faire enfermer plusieurs fois de suite ! Comme ce mathématicien hongrois qui s'est laissé enfermer — pendant des lustres — six mois chaque année afin de ... Sentez-vous maintenant l'avantage que peut avoir un certificat médical pour « fragilité psychologique » ?

Au fait, prenez-vous des risques ? Autrement dit, est-ce que vous dites parfois « Je prends le risque de ... » ? Qu'en disent vos « araignées », regardez si vous n'en voyez pas une qui vous trahit (votre inconscient) et qui vous crie (votre conscience) « ici tu prends des risques ! ».

Considérons donc l'univers des professionnels. Est-ce que, à votre avis, un professionnel prend des risques ?

Pensons au Dr. Jekyll et Mr. Hyde. Bien évidemment, c'est un exemple effrayant et fictif où un médecin fait des expériences sur lui-même. Mais est-ce que n'est pas plus effrayante encore l'image de certains médecins qui expérimentent leurs trouvailles ou encore les trouvailles des laboratoires sur d'autres personnes, sur le simple argument d'un besoin d'innovation ? Si j'osais nommer, par exemple ... Mais non, je n'ose pas. Vous me dites que je suis injuste ici avec les médecins et les laboratoires ? Vraiment ? Alors, comment est-ce possible qu'un médecin prononce — dans une émission de Jean-Luc Delarue consacrée aux handicapés du langage — la phrase « C'est vrai, il faut trouver un *bon* médecin ! » en réponse aux situations où certains médecins ont prononcé des verdicts (en fournissant des diagnostics et des ordonnances) irréparables ? De même qu'un juge, un médecin a donc le savoir et le *pouvoir*. Et moi, quand j'ai besoin d'un « *bon* médecin », puisqu'il faut le trouver, existe-t-il un Sherlock Holmes pour le dénicher ? La Sécurité Sociale, rembourse-t-elle les frais liés à la consultation d'un tel Sherlock ? Je peux donc répéter ce « **Que manque-t-il donc ici ?** ».

De même, un professionnel est susceptible d'avoir le savoir et le pouvoir d'imposer une interprétation inhabituelle. Regardez donc votre « araignée » de professionnel. Est-ce que le savoir et le pouvoir s'y trouvent ? Par quoi votre inconscient a rempli cette « araignée » ?

Nous avons vu que Tony Buzan a été très content de pouvoir démontrer au groupe de banquiers que leurs associations qui concernaient l'argent et qui variaient tant malgré la

position centrale de l'argent dans leur profession sont une preuve du caractère unique de leurs associations et un reflet de leur grande instruction. Regardons encore une fois cette remarque de Tony Buzan :

Ces résultats vont à l'encontre de l'idée populaire selon laquelle plus les individus sont instruits, plus ils se ressemblent. La pensée irradiante démontre le contraire : *plus les individus sont instruits, plus leurs vastes et croissants réseaux d'associations sont uniques.*

[buzan02], p. 66

Cela me permet de vous dire que le premier pas, donc, celui qui est nécessaire pour commencer à faire les choses à deux, à trois, etc., c'est avoir exactement la même perception et association (même inconsciente) dans le cas des mots « envie » et « besoin ». Ainsi, si vous ne voulez pas que vos enfants passent une crise d'adolescents, apprenez leur à employer correctement les mots « besoin » et « envie », commencez dès leur naissance et préparez-vous à cette tâche ardue avant leur naissance si vos parents ont négligé ce point dans votre éducation. En fait, on peut dire que leur premier mot devrait être « besoin » placé correctement, c'est-à-dire où vous êtes en mesure, car vous le connaissez, de dire qu'il l'a placé là où il le *faut*. Et même, quand il sera un peu plus grand, quand vous voyez qu'il ne fait plus beaucoup de fautes en employant ces mots, vous ferez une fête, « la fête de deux mots magiques », et vous pouvez même lui offrir un cadeau dont il a envie ou même encore mieux, puisque vous l'aimez, vous lui offrirez ce que vous pensez qu'il souhaite. *Un souhait est un désir non prononcé, et l'amour est la magie qui vous permet de « deviner » et de réaliser ce que souhaite celui que vous aimez.*

Faisons une parenthèse. Parler des souhaits, cela fait penser aux contes où un poisson d'or vous réalise trois « souhaits ». Il y a même une petite histoire où un pêcheur attrape un poisson d'or qui, pour obtenir sa liberté, lui promet de lui exécuter un vœu. Le pêcheur tout enchanté prononce le vœu : « Je veux que ma femme qui a maintenant le même âge que moi ait la moitié de mon âge ! ». « Aucun problème », dit le poisson, et il lui double le sien. Cette petite histoire nous met en garde contre une formulation « non-avisée » d'un vœu, d'un désir, d'une envie et même d'un souhait. Elle me permet de détourner aussi votre attention du cadre familial pour vous demander de dessiner une araignée pour le mot (101,2). Faites-le tout de suite !

Continuons avec votre enfant dont vous essayez de deviner le souhait pour fêter l'événement de la réussite de bonne utilisation des mots « besoin » et « envie ». Vous lui expliquerez donc le grand pas qu'il a réussi à faire tout seul (comme pour la marche) et vous n'aurez jamais besoin de punitions comme les parents qui disent qu'on ne peut pas éduquer sans punitions ou chantages physiques ou moraux. En apprenant à utiliser correctement les mots « magiques » vous allez réveiller leur « punificateur interne » (je sais que ce mot n'existe pas en français, c'est pourquoi je l'introduis ici). Autrement dit, vous leur inculquez dès la naissance la *sensibilité* à l'exactitude chirurgicale avec laquelle on *doit* employer — sinon, on est *puni soi-même* — ces mots fondamentaux, centraux à chaque entreprise, à la communication. Cela ne s'explique pas de manière philosophique, cela s'apprend en commençant par les besoins naturels, cela s'apprend dans une atmosphère d'amour et de *sécurité*. Afin de vous permettre de ne jamais punir

vos enfants, voici une petite histoire que je m'autorise non seulement à tirer de 365 *sourires du Bouddha* (de Robert Allen chez Albin Michel) mais aussi à l'adapter pour une éducation non religieuse et même publique.

Un grand père s'apprêtait à frapper son petit fils.

— Cela ne vous pose pas de problème de me traiter ainsi, demanda le garçon.

— Bien sûr que si. Cela me fait encore plus mal qu'à toi, répondit le grand père d'un air compassé.

— Mes parents m'ont appris de ne rien accepter qui ne soit donné de bon cœur, c'est pourquoi je vais être obligé de décliner votre châtement, dit le garçon désarçonnant son grand père qui depuis lors comprit l'une des maximes de l'éducation des parents du garçon : « Prévenir vaut mieux que guérir ».

Est-ce que cette petite histoire est suffisamment magique pour éliminer de manière définitive les punitions — collectives ou pas — de nos écoles, de nos familles ?

Certes, votre enfant va voir d'autres enfants et d'autres adultes qui ne sont pas au courant de la position centrale de ces mots-là, vous leur expliquerez donc au moment *adéquat* que s'il peut remarquer que dans votre famille *il n'y a pas de disputes*, c'est parce que non seulement vous avez dans votre formule sanguine ce « Prévenir vaut mieux que guérir » mais aussi parce que vous employez correctement ces mots ainsi que d'autres qu'il est en train d'apprendre ou qu'il apprendra le temps venu, et quand il sera en mesure de comprendre, vous lui expliquerez que c'est *à lui* d'apprendre à reconnaître (donc, à ses risques et à périls) le sens que les autres y attribuent. Pensez à ce « *plus les individus sont instruits, plus leurs vastes et croissants réseaux d'associations sont uniques* » de Tony Buzan qui témoigne ... de la zizanie ambiante. Vous ne serez pas toujours là pour lui expliquer que celui-ci ne pense pas ceci comme cela, il faut qu'il apprenne à dénouer par lui même — et non pas trancher — ce nœud Gordien qu'est la zizanie ambiante. Je vais y revenir, voyons d'abord ceux qui sont impatients car il ne se sentent pas concernés par l'éducation des enfants (regardez votre « araignée » de patience, qu'exprime-t-elle, quelle est donc votre perception inconsciente de la patience ?)

Il y a un proverbe français qui dit que le vent n'entre pas dans la maison d'un avocat. Cela peut, entre autres, être expliqué par la conscience des avocats de l'importance de l'exactitude chirurgicale nécessaire pour l'emploi des mots. C'est pourquoi l'étude du droit exige une excellente mémoire non seulement pour mémoriser la formulation exacte des lois mais aussi pour pouvoir, pendant un procès, répéter mot pour mot les choses dites et on n'informe pas inutilement un suspect : « Tout ce que vous dites peut être utilisé ... ». Pour un mathématicien, le proverbe s'applique aussi. À la différence d'un avocat qui a besoin d'une mémoire phénoménale, comme je vais vous expliquer plus tard, un mathématicien connaît l'exactitude chirurgicale pour l'emploi de *certain*s mots. Nous allons parler encore de ces définitions mathématiques que les enseignants exigent à être « perroquetisée », nous verrons le côté « rationnel » et le côté « irrationnel » de ce besoin d'exactitude, mais, en ce qui concerne la vie en famille, avec plaisir et un soupir de soulagement, on peut constater qu'un parent non mathématicien a avec ce mathématicien l'avantage de ne devoir employer et inculquer à ses enfants que l'exactitude chirurgicale, la *rigueur vétilleuse* pour certains mots, pour une collection finie de mots que je vais appeler les *mots magiques*, malgré le fait que parfois il s'agira d'expressions tout entières. Par exemple, nous verrons que

s'approprier — en tout honneur et légalité — du langage technique des juristes l'expression « susceptible de ... » est extrêmement avantageux. En effet, si la formulation « il est possible que ... » ou « il est probable que ... » prononcées devant un avocat ne le fera pas bouger, en employant la formule magique « susceptible de ... » non seulement on le réveillera mais aussi éliminera toutes les traces de torpeur ... Il est évident que l'on ne placera pas cette expression dans la bouche d'un enfant. Ce sera donc une des expressions « interdites aux enfants ». Vous allez voir qu'ils s'arrêteront d'eux-mêmes à prononcer des « gros mots » ou des phrases déplacées, dès que vous leur expliquerez la signification de cet outil magique. Ils feront même tout pour être *habilités à l'utiliser* — un perroquet répétant ces mots n'est pas plus *habilité à utiliser* ces mots qu'un singe singeant des gestes d'un chirurgien n'est *habilité à opérer* (vous voyez certainement ce que je veux dire par là). Nous pouvons même, peut-être, nous mettre d'accord qu'il faut être habilité à porter le vêtement de travail d'un professionnel.

Une réalisation — donc, forcément réussie — de la culture du bonheur familial exige la présence d'une telle collection de mots magiques et de mots « interdits aux enfants », une collection que l'on apprendra non seulement à entretenir mais aussi à moderniser tout en pensant à ... mais nous allons voir encore tout cela au moment opportun. Pour l'instant, laissons nous imprégner par l'atmosphère de l'« araignée » de la réussite que nous pourrions oser extraire à partir de cette citation :

Rire souvent et beaucoup ; gagner le respect des gens intelligents et l'affection des enfants ; savoir qu'un être a respiré plus aisément parce que vous avez vécu. C'est cela réussir sa vie.

Ralph Waldo Emerson

Revenons aux mots magiques « besoin » et « envie ». Pour chaque projet, pour chaque collaboration, si vous n'avez pas *une seule et commune perception* du sens de ces mots, votre projet est voué à l'échec car vous allez utiliser des termes comme « compromis » et *dans le cas des besoins, on ne fait pas de compromis*. Jamais. En slovaque il y a même une chanson d'un groupe très populaire (Elán) où on chante « Kompromisy to sú krysy » ce qui en français donne « les compromis sont des rats » — les rats qui vont ronger votre échelle de la réussite. Ceux qui disent donc que le mariage est un grand compromis n'ont jamais appris à utiliser le mot « besoin » correctement. Quand vous avez un *besoin*, vous ne faites pas de compromis. Donc, vous n'employez pas ce mot à tort et travers. C'est dangereux. De même que pour une collection de mots magiques, vous allez surveiller avec attention — dans la vie familiale aussi bien qu'ailleurs — les « mots rats ». Ce sont des mots qui peuvent avoir une apparence alléchante, mais en fait ce ne sont que des rats qui rongent — à votre insu ou même avec votre approbation — votre échelle de la réussite.

Vous avez donc fait une « araignée » pour voir ce que donne votre inconscient comme le portrait-robot d'un professionnel. Vous avez fait aussi une « araignée » pour voir ce que donne votre inconscient pour le mot « roi ». Comparez-les ! Bien sûr, il y a plusieurs critères de comparaison, commençons donc par les plus simples que nous pouvons déjà nous permettre d'introduire. Tout d'abord, est-ce que l'ambiance pour ces

mots exprime « le même temps », est-ce que donc le professionnel et le roi sont pour vous des termes de la même époque ou le roi est-il pour votre inconscient un terme du passé. Deuxième question. Est-ce que, pour votre inconscient, les expressions « bon professionnel » et « bon roi » sont des pléonasmes, c'est-à-dire qu'un « bon roi » est pour votre inconscient la même chose qu'un « roi » et un « bon professionnel » est pour vous la même chose qu'un « professionnel » ? Si ce n'est pas le cas, prenez les feuilles de papiers nécessaires pour faire un portrait-robot d'un « bon professionnel » et d'un « bon roi ». Comme on peut voir, cet exercice restreint au mot « roi » peut même être fait dans une école maternelle, ou pour des enfants de six ans. J'imagine cette expérience en commençant par la description d'un roi, et après, sans donner une indication sur la différence entre un roi et un bon roi, demander la description d'un bon roi. Pour ma part, je serais très très curieuse de voir les « araignées » de cet enfant de cinq ans qui, selon les dires de Tony Buzan, fait multiplier son argent de poche par cinq. Je serais même très contente de voir cette expérience réalisée à grande échelle avec 100 enfants non préparés et venant de milieux variés de pays comme la France, les Etats Unis, le Japon, l'Angleterre, la Chine et la *Slovaquie*. Quel est, selon vous le pays qui gagnerait le « concours » de la plus petite distance entre un « roi » et un « bon roi » parmi les enfants des familles défavorisés ? Parierez-vous « votre fortune » sur un pays donné ? Pensons maintenant aux enfants des familles favorisées. Ceux qui à l'âge de cinq ou sept ans ont déjà leur argent de poche, ou encore comme ceux qui, comme le montre sur les écrans de la télé française la publicité de ..., savent déjà marchander un bisou à leur grand-mère pour 50 ou 30 centimes d'euros ! Je voudrais donc voir la distance entre leur description d'un roi et d'un bon roi. Pas vous ? Ou vous la connaissez déjà ? Je voudrais même pouvoir comparer l'ambiance de cette distance à l'ambiance de la distance estimée à partir des descriptions des enfants de familles défavorisées.

Parlant des rois, voyons (ou revoyons) quelques détails de la description que fournit Sacha Guitry de l'enfant Louis XIV. Le roi jugé autocrate (c'est-à-dire, concentré que sur lui-même) et je ne sais pas quoi d'autre encore.

Parmi certaines choses qui sont aujourd'hui incroyables, on peut constater qu'il n'a pas eu de gardes du corps (un « bodyguard »). Était-ce une confiance démesurée en lui-même, ou encore le plaisir malsain de vivre avec une épée de Damoclès au-dessus de sa tête ou encore faut-il chercher, comme les psychanalystes, une explication dans son enfance, par exemple dans cette petite anecdote que nous conte Sacha Guitry dans son *Si Versailles m'était conté ...*

En effet, nous pouvons y voir (dans le film ou lire dans [guitry04]) la scène suivante

Il se lève, va à un petit secrétaire — et il en sort un cahier.

Le Roi. — J'ai retrouvé, Madame, et l'ai mis de côté pour vous le montrer ce soir, le premier modèle d'écriture qu'il m'a été donné de recopier cent fois. J'avais alors cinq ans — et peut-être est-il de nature à me faire mieux comprendre.

Le voici :

« L'hommage est dû aux Rois. Ils font ce qui leur plaît. »

« L'hommage est dû aux Rois. Ils font ce qui leur plaît. »

« L'hommage est dû aux Rois... »

Mme de Maintenon. — Oui — et s'il vous plaisait demain de repartir en guerre

...

Le Roi. — Je n'aurais de conseils à recevoir de personne.

[guitry04], p. 854

Il s'avère intéressant à se poser la question si le petit roi n'avait pas fini son exercice après avoir entamé cette « troisième fois ». En effet, et s'il avait réalisé brusquement qu'écrire ces phrases cent fois, cela *ne lui plaît pas, mais alors pas du tout*. Que ferait son précepteur avec ce « Ils font ce qui leur plaît. » ?

Pour recadrer en temps modernes cet exercice, nous pourrions envisager une expérience où participeraient des gens entre l'adolescence et âge adulte. Combien seraient-ils à recopier — sans fautes et autant de fois que nécessaire la phrase :

« L'hommage est dû aux adultes. Ils font ce qui leur plaît. »

Et si nous tirons du Petit Robert pour « hommage » la signification « témoignage de respect, de reconnaissance », est-ce qu'on peut écrire :

« L'hommage est dû aux professionnels. Ils font ce qui leur plaît. »

Regardez vos araignées de « professionnel » et de « bon professionnel ». Est-ce que ce « Ils font ce qui leur plaît. » fait partie intégrante de l'ambiance créée par vos « araignées » ? Est-ce que le juge de la chanson est censé faire ce qu'il lui *plaît* ?

Et pour vous, Sacha Guitry, est-ce que ce n'est qu'un auteur qui s'essayait à jouer (comme disaient certains) ou encore qu'un acteur qui s'essayait à l'écriture (comme disaient d'autres) ou encore peut-on lui coller l'étiquette « professionnel » ? Pour ceux qui me disent qu'il est facile de parler des morts, prenez Barbra Streisand. Est-elle une chanteuse qui essaye d'être actrice et qui s'essaye à la réalisation ? (Faites toutes les combinaisons vous-même.) Est-ce que, selon vous c'est une professionnelle (regardez si elle a sa place dans l'ambiance de votre « araignée » du mot « professionnel »). Lui accorderiez la faveur d'être une « bonne professionnelle » ? Si oui, pourquoi ? Sinon, pourquoi pas ? Vous me dites que vous ne connaissez pas Barbra Streisand. Ce n'est pas grave. Vous ne connaissez pas tellement Sacha Guitry non plus ? Ce n'est pas grave non plus. Peut-être connaissez-vous des professionnels dans votre entourage ? Est-ce que, selon vous ce sont des professionnels ou de bons professionnels ? Vous me dites que vous n'avez pas dans votre entourage un professionnel ? Et si oui, comment savez-vous si un professionnel mange du même pain que celui qu'il prêche ? Cela vous est suffisant qu'il le dise et qu'il vous donne même un *échantillon* de son « pain » ? Vous ne connaissez donc personne qui vous offrira du champagne ou qui vous donnera des choses qui vous paraissent intéressantes pour pouvoir mieux vous prendre tout ce que vous possédez ? Lisez donc le *Sinouhé l'Égyptien* de Mike Waltari, cette histoire de femme fatale qui a pris à Sinouhé tout ce qu'il a possédé et même plus...

Sentez-vous maintenant pourquoi j'insiste tant sur le caractère pléonastique de ce « bon professionnel » ? Reprenez donc vos araignées de « professionnel » et de « bon professionnel ». Quelles sont les mesures que vous pouvez proposer pour dévoiler ou éliminer des imposteurs se trouvant dans votre araignée « professionnel » ? Est-il possible de trouver de telles mesures ? Au fait, nous sommes ici dans le cadre d'un exposé réservé exclusivement à l'usage professionnel, comme vous pouvez le lire en bas de cette page à côté du numéro de la page. Vous êtes donc un professionnel ou encore celui qui veut devenir un professionnel. En tant que professionnel, regardez donc vos araignées, êtes-vous, selon votre inconscient, un « professionnel » ou un « bon

professionnel » ? Et si vous êtes un « bon professionnel », est-ce que vous pouvez le *prouver* ? Le prouver à n'importe qui ? Le prouver à Madame Tout-le-Monde, à un professionnel, ou encore à un surdoué ? En quoi consiste ou consistera votre preuve ?

Vous voyez que le caractère écrit et le cadre privé de cet exposé et du test de la diminution de la rapidité ont été bien réfléchis. Si je vous ai même dit de garder vos araignées dans un coffre fort cela n'était pas pour leur valeur commerciale (comme les mind-maps de ce garçon de cinq ans), mais parce que ces « araignées » *trahissent* votre « formule sanguine ». Moi je peux lire et décrire, cette formule sanguine, à partir des « araignées » de tous ceux qui ont participé à ce test de la diminution de la rapidité. Si moi je peux, n'importe qui le pourrait. Je peux même me permettre de vous dévoiler quelques « secrets » liés à mon « appareil de lecture et de l'interprétation » des « araignées » que certains ont pu considérer jusqu'à présent que comme des joujoux innocents. Vous allez comprendre aussi que plus jamais vous n'allez participer à un test public de la présentation de votre « inconscient ». Vous allez même travailler dur pour que votre inconscient *diffère le moins possible* de votre conscient. Comme les scouts, votre conscient sera « toujours prêt ». Vous allez comprendre aussi qu'une compétition permet de montrer non seulement vos forces mais aussi de fournir des indices quant à vos maillons faibles. Et une mise en évidence de ces maillons faibles peut démolir, par la suite, votre victoire présumée dans les prochaines compétitions. Dans le cadre technologique, industriel, juridique ou familial, cela peut être une ... catastrophe. Mais nous en reparlerons si vous voulez bien.

Bien.

Il est utile de faire un entracte — pour commencer tout en douceur.

Entracte

Les gens ne voient que ce qu'ils sont préparés à voir.

Ralph Waldo Emerson

Si je veux votre opinion, je vais vous la fournir.

un dirigeant anonyme

Comme j'en parle plus en détail dans la *Préface* de mon exposé *Systèmes descarto-ackermanno-filkornisés : Définition et Applications*, il y a quelques années de cela, voyant que je n'arrivais pas à mes fins avec la *popularisation de la Recherche* telle que je l'ai apprise en Slovaquie, pour apprendre à faire — comme on dit — à Rome comme les Romains, j'ai participé à la formation de la *vulgarisation scientifique* française. Pendant la formation, on nous a donné certains exercices, parmi lesquels je me souviens d'un qui insistait sur le nombre 70 de mots maximum à l'aide desquels on devait vulgariser, *expliquer* un terme scientifique à un profane, dans le milieu des vulgarisateurs on l'appelle Madame Tout-le-monde. Donc, comme nous avons vu pour les Éditions du CNRS, ou encore dans des directives de colloques, dans les présentations « scientifiques », il y a des impératifs sur le nombre de pages et aussi de mots.

Pour nous mettre à l'épreuve, on nous a demandé d'écrire une *définition* du

sucre. Il s'agissait ainsi de *définir* un terme que tout le monde connaît. À part le fait qu'on nous demandait ici de faire une action *consciente, définir*, on peut voir que cet exercice ne diffère pas beaucoup de l'exercice de créer des « araignées », des *mind-maps* de Tony Buzan. De même que pour le bonheur, cet exercice est donc accessible à tout le monde. Je vous demande ainsi de passer quelques minutes sur une *définition* « vulgarisante » (formulée avec des phrases) du sucre. Il ne s'agit pas de recopier ce que vous voyez dans un dictionnaire, chacun de nous connaît suffisamment le sucre bien pour pouvoir essayer de le définir. L'exercice est très important, donc faites le tout de suite, faites un effort, même si cela vous coûte. Prenez tout le temps nécessaire.

Comparez maintenant votre définition avec quelques définitions que vous pouvez trouver dans les dictionnaires que vous possédez, même les dictionnaires pour enfants et collégiens. Si vous n'en possédez pas, allez dans une bibliothèque. Cela vaut la peine. Et même, si vous avez accès à l'ouvrage *Au Bonheur des Fruits — Confitures, Compotes, Douceurs, Plaisirs* (chez Balland, 1996) de Jean-Pierre Coffe, je vous recommande de lire les pages 16-22 où il parle du sucre. Dans la *Préface* de son ouvrage, il avoue sa raison de vivre — la qualité. La qualité est un terme assez proche de l'excellent et de l'exceptionnel. Il est donc toujours intéressant de communiquer avec des gens qui en font *le* mot clé de leur vie, comme nous le voyons chez Jean-Pierre Coffe, mais aussi chez Philip B. Crosby dans *La Qualité, c'est gratuit - L'art et la manière d'obtenir la Qualité* (chez Economica, 1986) et chez tant d'autres.

En parlant de mots clés, cela me rappelle une petite drôlerie que m'a racontée une amie, à laquelle je me permets de faire ici un clin d'œil de remerciement pour cette histoire. Je vous la conte ici :

Moïse a dit : « Tout est loi. »
Jésus a dit : « Tout est amour. »
Marx a dit : « Tout est capital. »
Freud a dit : « Tout est sexe. »
et Einstein a dit : « Tout est relatif. »

On pourrait donc ajouter, peut-être sans trop mutiler les propos de Jean-Pierre Coffe, que Jean-Pierre Coffe semble penser que « Tout devrait être la qualité ». À vos plumes maintenant. Par quoi compléteriez-vous la phrase comme

« Tout est ... »

ou

« Tout devrait être ... ».

Vous pouvez même vous essayer à compléter

« Tout est ..., mais tout devrait être ... ».

Faites ce remplissage. Prenez maintenant les mots que vous avez utilisés ici, et refaites le même exercice que nous avons fait pour le « sucre ». C'est-à-dire, prenez ces mots et rédigez une *définition* pour chacun d'eux.

Ces exercices sont intéressants aussi pour le jeu « Taboo » — *Jeu des Mots Interdits* — que l'on trouve dans le commerce (et qui, je l'espère, ne disparaîtra pas), dont le principe est de définir un mot donné en n'employant non pas seulement ce mot-là mais aussi quatre ou cinq mots donnés (presque synonymes). Avec ce vocabulaire « handicapé » les joueurs de votre groupe doivent trouver le mot que vous essayez de

leur « souffler ». Il y a quelqu'un du groupe adverse qui contrôle les mots « tabous », donc vous pouvez imaginer que les gens se groupent volontiers avec ceux qu'ils connaissent déjà. Si, à un moment donné et mesuré par une minuterie, vos partenaires n'y arrivent pas, votre groupe perd des points. L'exercice, par son côté « Je suis obligé de créer ou avoir un *langage préliminaire* commun, une *culture préliminaire* commune » ressemble à notre exercice de laçage. Pour notre exercice avec le sucre vous avez l'avantage que non seulement Madame Tout-le-monde connaît le sucre, mais aussi vous pouvez tranquillement employer le mot sucre autant de fois que vous voulez. Vous penserez même que, si je vous ai conseillé de ne pas montrer vos araignées à n'importe qui, votre définition du sucre échappe à cette condition de confidentialité. Non. Vous allez comprendre pourquoi.

Maintenant, que vous avez fait un effort, un effort conscient et une action réfléchie, je vais vous présenter la définition « vulgarisante », ou plutôt, « popularisante » — car je ne suis pas capable de vulgariser — que j'ai produite pendant la formation.

Définition préliminaire : *sucre*

Le *sucre* et le *sel* sont deux ingrédients magiques pour transformer le goût d'aliments. Le sucre rend le café buvable, le sel le rend imbuvable. Le sucre rend le jambon ou la viande un peu bizarre dans la cuisine française, le sel ne doit pas y manquer. Le sel et le sucre n'ont pas d'imposteurs naturels, sans le sucre on survit, sans le sel non. Le sucre est un confort, le sel est la survie.

Comparez ma définition avec la vôtre. Est-ce que, en remplaçant le mot sucre par le mot « tabou », vous pourriez vous servir de votre définition dans le jeu Taboo ?

Voyons, par exemple ce que nous donne le Petit Robert comme le premier cas de la définition pour le sucre :

1. Produit alimentaire, substance blanche, de saveur très douce, soluble dans l'eau, fabriqué industriellement avec la plante dite *canne à sucre* ou la betterave sucrière. ...

Supposons maintenant que, dans notre jeu « Taboo », l'on ne puisse utiliser ni le nom botanique ni la couleur de la plante. Supposons donc que quelqu'un, comme c'était le cas pendant la formation où j'ai participé, aurait donné la définition suivante :

Produit alimentaire, substance blanche, de saveur très douce, soluble dans l'eau, fabriqué industriellement à partir de plantes, que l'on utilise dans la pâtisserie.

Pour ma part, avec cette définition, je pense en toute liberté à maïzena. La maïzena a *pour moi* une saveur très douce, elle est soluble dans l'eau, elle est fabriquée à partir de plantes, et on l'utilise dans la pâtisserie.

Est-ce que vous voyez au moins un point qui « cloche » dans cette dernière « définition » ? Et je pense que cela est le cas aussi pour la vôtre, à moins que vous n'ayez placé cet exercice dans le cadre « la vie en dépend », et que vous ayez donc pensé aux objets *substituables* en toute légalité et pourtant « dangereux ». *Les*

imposteurs. J'ai déjà mentionné ma mère qui m'a appris à faire attention aux substituts (alimentaires ou pas) — sinon le « ventre » s'en vengera. Presque tout le monde connaît ce « N'est pas d'or tout ce qui brille ». Voici un avertissement international, la mise en garde contre les imposteurs.

Afin donc qu'une *description* soit susceptible de postuler au poste d'une *définition*, elle doit non seulement spécifier de manière *rigoureuse* ce que la chose donnée est mais aussi *ce qu'elle n'est pas*. Et dans ce « ce qu'elle n'est pas », il ne faut pas prendre le dictionnaire pour y mettre tous les 560 000 mots, il est, bien évidemment, nécessaire de se concentrer sur les imposteurs. Et même, si « la vie en dépend », donner les moyens de leur reconnaissance. Reprenez maintenant vos araignées et vérifiez si votre inconscient vous a conduit à y « inclure » la reconnaissance des imposteurs ou même la protection contre les imposteurs. Vos araignées, sont-elles des *candidats aux définitions* ou ce ne sont que les descriptions *hors* du cadre de « la vie en dépend » comme c'est le cas des mind-maps de Tony Buzan ?

Vous avez donc quelques indications sur l'existence des règles précises qui servent à la création d'une définition. Prenez donc un mot, le bonheur, si vous voulez, et faites un effort pour écrire une définition. Si vous préférez un autre mot, prenez le, et définissez-le. Par la suite, nous allons parler d'autres règles de l'*Art de définir*, de l'*Art de nommer*. Vous allez donc avoir la possibilité d'examiner l'état de cet *Art* chez vous, personnellement. Vous pouvez même vous servir de dictionnaires pour y voir ce qu'ils disent sur une définition, c'est-à-dire, comment ils définissent une définition. Peut-être même, par vous-même, vous arriverez à remplir de manière adéquate

« Une définition est ..., mais elle devrait être ... »

Dans la partie suivante, je vais vous illustrer la *popularisation* — *forcément slovaque* — des termes techniques synergie et symbiose, des termes qui interviennent dans la conception et la réalisation de chaque technologie exceptionnelle — industrielle ou non —, donc, aussi dans la conception et la réalisation de la technologie de la culture du bonheur familial et même dans la technologie de l'*Art de définir*.

Synergie versus symbiose

*L'indécis ne recevra pas tes paroles,
à moins que tu ne lui dises d'abord quelles paroles sont dans son cœur.*

adapté de Francis Bacon [bacon01], p. 217

Voyons d'abord, comment — à quelques détails près — le Petit Robert (édition de 1983) définit la symbiose et la synergie :

SYMBIOSE ... (1890 ; gr ; *sumbiōsis*, de *sumbioun* « vivre ensemble » ...)
Biol. Association durable et réciproquement profitable entre deux organismes vivants ...
Fig. et littér. Étroite union ...

SYNERGIE (XVIIIe ; gr. *sunergia* « coopération »). *Didact.* Action coordonnée de plusieurs organes, association de plusieurs facteurs qui concourent à une action, à un effet unique ...

Je vous incite à regarder par vous-même le dictionnaire afin d'avoir en tête les exemples utilisés, les antonymes éventuels.

Nous pouvons noter que le terme de synergie est aujourd'hui très populaire et utilisé presque partout comme la condition nécessaire de l'excellence, du plus obtenu par la synergie. Nous pouvons même citer Stephen Covey pour apporter une version imagée un peu différente des images fournies par les dictionnaires :

... le principe de synergie d'après lequel deux poutres peuvent porter davantage de poids que la somme des poids portés par chacune d'elle s'applique aussi à des personnes qui peuvent ensemble arriver à une meilleure solution que celle obtenue par chacune d'elle séparément.

[covey02], p. 91

Nous pouvons encore citer un extrait de *Mind Map : dessine-moi l'intelligence* de Tony Buzan, pour montrer que même si le mot n'y apparaît pas de manière explicite, l'ambiance du texte se prête très bien à un accueil extrêmement favorable de ce mot

La méthode de *mind mapping* fonctionnel — décrite au Chapitre 14 (pages 141-144) et dans Tony Buzan, *Une tête bien faite*, Chapitre 9 — permet à chacun de multiplier entre cinq et dix fois sa rapidité, sa compréhension, son efficacité et sa capacité de travail. En appliquant les mêmes techniques au travail familial, vous pouvez multiplier cette amélioration par le nombre de membres du groupe en question.

[buzan02], p. 202

On ne contestera donc peut-être pas que Tony Buzan nous parle ici de l'amélioration synergique — par une multiplication par le nombre de membres du groupe en question — de la rapidité, de la compréhension, de l'efficacité et de la capacité de travail.

Parlant de manière un peu plus formalisée, le principe de la synergie — perçue dans les dictionnaires et des textes actuels — peut être exprimé par une formule « arithmétique »

$1 \oplus 1$ est plus que $1 + 1$.

Cette nouvelle règle d'arithmétique de l'addition synergique \oplus comparée en même temps à l'addition usuelle est donc une formalisation d'une généralisation de ce

deux poutres peuvent porter davantage de poids
que la somme des poids portés par chacune d'elle.

Inspirés maintenant de l'interprétation figurative de la symbiose, nous pourrions oser formaliser la symbiose telle qu'elle est perçue habituellement par la formule arithmétique

$1 \sqcup 1$ est plus que $1 \cup 1$

où \sqcup est un symbole pour décrire une *union symbiotique* (durable et réciproquement

profitable) en opposition au symbole \cup décrivant une union manquant ce trait de « durable et réciproquement profitable ». Dans le cas de la symbiose aussi bien que dans le cas de la synergie, il y a donc présence de ce « **est plus que** », la présence d'une *amélioration*, d'une *meilleure* solution. Déjà dans la *Préface* de cet exposé nous nous sommes mis d'accord de manière non explicite pour dire que là, où on parle en termes « est plus que », « est mieux que », nous sommes dans le cadre de l'excellent. On pourrait même essayer d'affirmer sans trop de dégâts que, dans ce cadre de l'excellent, la symbiose et la synergie ne sont que des synonymes, des termes substituables, la symbiose exprimant peut-être l'affection — la présence du cœur, de la vie, le côté Yin, diraient peut-être les Chinois — contre la raison d'une action, d'un effet unique de la synergie, de son aspect « mécanique », « musculaire », Yang. Un « mariage symbiotique » exprime donc ce cœur présent aussi dans l'évaluation de ce « durable et réciproquement profitable », tandis qu'un mariage de raison, « mariage synergique » est synonyme de la synergie, du calcul exact (« multiplier par le nombre de membres du groupe en question ») de l'efficacité de l'action, de l'effet escompté — peut-être centré exclusivement sur l'éducation des enfants, de la procréation d'une progéniture. Par exemple, jadis, j'ai connu un garçon qui a fait un tel mariage synergique : les tests médicaux prouvant après six mois de vie commune que sa femme et lui étaient incompatibles pour procréer, il a obtenu le divorce. Nombreux sont aussi ceux qui divorcent une fois que les enfants sont grands, comme on dit. Là aussi, nous voyons des mariages synergiques, de même pour les mariages qui ressemblent plutôt à des collocations. Si le terme de mariage ne vous est pas familier à ce point-là, on peut parler de l'amitié symbiotique et de l'amitié synergique, de la collaboration professionnelle synergique ou de la collaboration professionnelle symbiotique. En effet, en humant l'ambiance actuelle on pourrait plutôt dire que l'on parlerait d'une amitié symbiotique et de la collaboration professionnelle synergique, mettant ainsi en évidence le caractère plutôt poétique (le langage poétique, la présence du cœur, le côté Yin) de la symbiose en opposition au caractère viril (le langage viril, la présence de la raison, la force du Yang) de la synergie.

Reprenez maintenant vos « araignées ». Chaque araignée est formée par un nombre fini de mots. Est-ce que ces mots sont synergiques ou symbiotiques ? Sur votre feuille de notations, introduisez un nouveau symbole pour « synergique » et « symbiotique » et marquez le symbole adéquat à côté de chaque « araignée ».

Il s'avère utile maintenant de parler de la « synergie du cerveau ».

Dans *Head strong*, Tony Buzan ouvre son chapitre 1 en disant :

In this chapter I will introduce you to the first of the five **Brain Principles** in this book – **Synergy**. The **Synergy Principle** will reveal to you your infinite thinking ability, and your potential for lifelong improvement and success.

[buzan04], p. 3

Voyons donc, comment commence la présentation de ce principe de la synergie.

For thousands of years humans had thought that their thinking processes were organized on a simple, additive mathematical principle — every time you added a single new piece of data or new thought into the brain's computer, it

simply added one more item to the store.

In the second half of the century, however we discovered that this was not the case, and in fact the brain operates *synergetically*. In a synergetic system the whole is greater than the sum of its parts; in other words $1 + 1$ will equal *more* than 2. In such a system, “more” can reach Infinity.

Some of the first evidence for this came from Roger Sperry’s work on the left and right brain, which won him a Nobel Prize, and which suggested that the brain was a *multiplying* mechanism rather than an adding machine (See Chapter 2, page 21.)

How can this be so?

Bien sûr, il s’avère intéressant d’entendre la réponse de Tony Buzan :

A simple example from everyday human activity will suffice : daydreaming ! When you are daydreaming (which everyone does, every day !) you are engaging not in additive thinking behavior, but in multiplying, *synergetic* thinking.

For example, you will take yourself (“one”) and someone else (another “one”) and you will start to multiply your thoughts. Depending on the other “one” of your choice, you can daydream about yourself and that other “one” all day, all week, all month, all year, or, as some people do, all your lifetime! You can use the infinite theater of your imagination, and its infinite props, to create the most macabre and spine-chilling horror stories and tragedies, or the most glorious and uplifting comedies, romances, fairytales and epics. The productions of Hitchcock and Spielberg have *nothing* on your imagination.

From research such as Sperry’s, from examples such as daydreaming, and from many other sources (a number of which you will discover in this book), we can confidently state that the potential for the human brain (your brain) to generate thought is, theoretically, *infinite*.

The consequence of this is both significant and profound; it will change the way you think — think about thinking, think about yourself, and think about others — *forever*. What it means is that your brain is *Self-Creating*. Every thought you think is unique to you, and fits into a network of other thoughts and associations that has never existed before and will never exist again, except in your own brain. Your thought then multiplies into the vast internet of your growing memories, fantasies, attitudes and dreams. You are entirely and infinitely *unique*!

This news is made even more exciting by the realisation that as you create more and more positive galaxies and universes of thought, you will at the same time be forging new physical connections within your brain. *You will literally be making your super bio-computer of a brain more complex, more sophisticated, more powerful, and more successful.*

[buzan04], p.4-5

Il s’avère utile aussi de citer encore un extrait de ce même ouvrage.

In the 1950s and 1960s Professor Roger Sperry, who received the Nobel Prize for his work, performed some incredible experiments on the cerebral cortex, in conjunction with Professor Robert Ornstein. They asked students to perform such varying mental tasks as daydreaming, calculating, reading, drawing, speaking, writing, coloring shapes, and listening to music, while measuring their brainwaves.

The results were revelation. In general the cerebral cortex divides the tasks into two main categories – the left and the right (see Figure ...). The right tasks included rhythm, spatial awareness, Gestalt (whole picture), imagination,

daydreaming, color and dimension. The left included words, logic, numbers, sequence, linearity, analysis, and lists.

Ongoing research suggested that where people had been trained to use either “side” of their brain to the exclusion of the other, they tended to form Dominant Habits favoring those activities controlled by their chosen brain side, and to describe themselves in those terms.

The umbrella terms that evolved were “academic”, “intellectual” and “business” for the left hemispheric activities, and “artistic”, “creative” and “intuitive” for the right hemispheric activities. But these only gave part of the story.

Further research by Professor Ornstein and others revealed that the ongoing strength and weakness of the cortical skills in any one individual was more a function of habit than of basic brain design (see Chapter 4, page 53); when people who were weak in one area were trained in that area by experts, they invariably increased their skill and strength in that given area, and what’s more, *simultaneously strengthened their performance in other areas!* For example, if someone who had been weak in drawing skills was trained to draw and paint, their academic performance increased overall, especially in subjects such as geometry where perception and imagination are so important.

Another example is the right-brain skill of daydreaming, which is essential to your brain’s survival. Daydreaming gives needed rest to those parts of your brain which have been doing more analytical and repetitious work, exercises your projective and imaginative thinking, and gives you a necessary chance to integrate and create. Most of the great geniuses used directed daydreaming to help them solve problems, generate ideas and achieve their great goals.

My own work in the fields of Creativity, Memory and Mind Mapping has led to identical conclusions. It has shown that by combining the elements of the two hemispheres, surprisingly huge increments in overall performance are achieved.

[buzan04], p. 21- 23

Si cela vous paraît injuste que je ne cite que Tony Buzan, je peux utiliser ce qu’écrit Monique Le Poncin dans son ouvrage appelé *Gym Cerveau - Une technique - Un état d’esprit*. Dans le chapitre *Voyage dans la mécanique cérébrale* nous pouvons lire :

On sait à présent que la notion de localisation ultra-précise doit être abandonnée au profit de régions fonctionnelles (sensorielles, motrices...) plus vastes. On considère aussi que l’hémisphère gauche (de droitiers), plus spécialisée dans les fonctions de l’écriture, du calcul, du langage et de la pensée logique, aurait une appréhension du monde plus intuitive et plus globale et interviendrait aussi dans des activités comme la musique, la création artistique, encore qu’il ne faille pas se montrer trop catégorique dans ce domaine comme on l’a fait un certain moment, particulièrement aux Etats-Unis, car un très grand nombre de fibres, à travers le corps calleux, font communiquer les deux hémisphères, qui travaillent en synthèse.

[leponcin01], p. 34

Monique Le Poncin parle aussi de la phrénologie, mais laissons lui la parole :

Le cerveau proprement dit est formé de deux hémisphères reliés par une sorte de pont appelé corps calleux. Sous ces deux hémisphères se trouvent un certain nombre de structures (figure ...).

Comment « marche »-t-il ?

Longtemps, faute de moyens appropriés d'observation et d'investigation, on a émis les hypothèses les plus fantaisistes sur son rôle et son fonctionnement. Il a fallu attendre la fin du XIXe siècle et les travaux de Franz Joseph Gall, un médecin d'origine italienne, professeur à Vienne puis à Paris, pour que les idées en ce domaine prennent un tour positif. Gall collectionnait, pour les étudier, des crânes de criminels et de malades mentaux ainsi que des bustes d'hommes célèbres. En palpant les bosses et les creux de ces crânes, il a pensé que ceux-ci reproduisaient fidèlement le relief du cortex, autrement dit l'écorce du cerveau. En établissant des comparaisons entre ce qu'il savait de la vie des hommes dont il étudiait le crâne et la forme de celui-ci, il élaborait une théorie selon laquelle chaque faculté mentale, innée et irréductible, était assurée par un groupe très précis de cellules nerveuses fonctionnant en un endroit très localisé : c'était la phrénologie. À partir de cette hypothèse, Gall établit une sorte de carte géographique des facultés mentales, qui eut un grand succès à son époque (figures ... et ...).

[leponcin01], p. 31-32

Je ne reproduis pas ici ces figures, permettez-moi au moins de reprendre les expressions qui se trouvent sur la carte phrénologique des localisations des facultés mentales :

amitié, sociabilité ; ambition ; prudence, réserve ; justice ; sentiments élevés, amour propre, peur ; espoir ; confiance, curiosité ; idéalisme, perfectionnisme ; imitation, geste-mimique ; agressivité ; intelligence ; causalité ; mesure du temps ; durée ; ordre ; calcul, numération ; facultés créatives, habileté ; attraction pour le vin ; attention ; instincts destructifs ; appétit, instincts acquis, attention ; amour de la vie, amour sexuel ; courage ; politesse ; courage combativité ; instinct sexuel ; amour conjugal ; sentiments parentaux, amour pour les enfants et les animaux ; instincts domestiques, amour du foyer, patriotisme ; loyauté, dévouement.

Comme on peut le voir, la liste est longue.

De nos jours, la phrénologie suscite bien des réserves. D'abord, s'il est vrai que nous naissons avec un certain patrimoine cérébral dans nos gènes, nos facultés se modifient sous l'influence de notre vie sociale. Ensuite, certaines localisations nous paraissent fort curieuses et pour le moins discutables : ainsi les concepts d'orgueil, d'amour de l'autorité, d'amour de la gloire sont bien peu scientifiques ! Il n'en reste pas moins que ce visionnaire a fait œuvre de pionnier en pressentant l'existence de zones cérébrales spécialisées. À côté d'erreurs grossières, il est tombé juste quelquefois, par exemple en situant la mémoire des mots et le sens du langage dans la région frontale.

[leponcin01], p. 32

Pour des raisons qui vont devenir évidentes un peu plus tard, il me faut citer encore une fois Tony Buzan :

In the 20th century the world's educational systems unfortunately favored the "left brain" skills — mathematics, languages and the sciences — over the arts, music, and the teaching of thinking skills, especially **Creative Thinking** skills. In focusing on only *half* of the brain's skills, it might appear that they were, literally, creating half-wits!

However, the truth is even worse. For as you now know from the **Brain**

Principle of Synergy (see pages 4-8), the brain is *multiplier*.

The left and right sides of your cerebral cortex shuttle messages back and forward between the hemispheres, creating a **Synergetic** formula for thinking and growth. By eliminating the possibility for this multiplying growth, it is not half-wits that are created, it is 1-percent-wits!

This makes the findings of the research into the great geniuses understandable. These studies have shown that, invariably they used “both sides” of their brains. *Head Strong* encourages you also to use “both sides”, “aft and fore” and “upstairs/downstairs”, and thus to explore your *own* genius.

[buzan04], p. 23

Indéniablement, ce sont des ouvrages qui manient avec virtuosité les images de la synergie du cerveau ou encore de la synthèse ou de la synergie de deux hémisphères, ou encore l'existence des zones cérébrales spécialisées. Ces deux ouvrages, comme la majorité de ceux que l'on trouve dans le commerce, montrent donc la *supériorité* du monde moderne quant à la connaissance qui concerne notre manière de penser. Avec prudence je pose donc la question si ce qu'a dit, d'après Platon, le prêtre égyptien aux Grecs, ne s'applique pas à nous aussi : « Les Grecs ne sont que des grands enfants, ils n'ont *ni la connaissance de l'ancien ni l'ancienneté des connaissances*. »

Revoyons, sous la lumière de ce « *ni la connaissance de l'ancien ni l'ancienneté des connaissances* », l'affirmation de Tony Buzan.

For thousands of years humans had thought that their thinking processes were organized on a simple, additive mathematical principle — every time you added a single new piece of data or new thought into the brain's computer, it simply added one more item to the store.

[buzan04], p. 3

Repose-t-elle sur une *connaissance de l'ancien* ?

Cette connaissance de l'ancien est très bien évoquée aussi par Alexander Pope dans son *Essay on Criticism* :

When first young *Maro* in his boundless Mind
A Work t' outlast Immortal *Rome* design'd,
Perhaps he seem'd *above* the Critick's Law,
And but from *Nature's Fountains* scorn'd to draw:
But when t' examine ev'ry Part he came,
Nature and *Homer* were, he found, the *same* :
Convinc'd, amaz'd, he checks the bold Design,
And Rules as strict his labour'd Work confine,
As if the *Stagyrite* o'er looked each Line.
Learn hence for Ancient *Rules* a just Esteem;
To copy *Nature* is to copy *Them*.

Avec cet appui d'Alexander Pope, je me permets d'être moins prudente et d'avancer une pensée qui me semble faire partie intégrante de la connaissance ancienne. Autrement dit, il me semble que Platon qui a reproduit ces paroles du prêtre égyptien n'a fait qu'un clin d'œil de sagesse aussi aux générations futures. En effet, ce qui ne

semble ici qu'un verdict irrévocable quant à la méconnaissance de l'ancien et à l'impossibilité d'une ancienneté d'une connaissance nouvelle, vous allez voir que, en utilisant une mesure d'interprétation adéquate, ce verdict ne se change en rien d'autre qu'en une invitation cachée à la connaissance de l'ancien afin d'aboutir à l'ancienneté des connaissances nouvelles. L'expression « l'ancienneté des connaissances nouvelles » semble illogique car, « logiquement », ce qui est nouveau ne peut être l'ancien. Mais, peut-être, serait-il très instructif de travailler en profondeur avec cette « maxime » :

N'est pas Ancien tout ce qui est vieux et ce n'est pas parce que quelque chose est neuf ou inachevé que cela ne puisse être déjà Ancien.

De même que ce prêtre égyptien, Alexandre Pope nous invite donc à remplacer notre « logique » moderne par quelque chose qui nous permettrait de créer le « nouvel ancien ». Ce quelque chose doit donc, peut-être, n'être qu'une forme modernisée de ces Règles Anciennes :

Learn hence for Ancient *Rules* a just Esteem;
To copy *Nature* is to copy *Them*.

L'image « femme + femme » me permettra de *commencer* à rendre cette idée de « nouvel ancien » compréhensible. Mais, auparavant, je voudrais vous avertir que les informations fournies dans la suite sont susceptibles de perturber chez vous de manière radicale ce que Tony Buzan appelle « skill of daydreaming ». Selon Tony Buzan, « Daydreaming gives *needed rest* to those parts of your brain which have been doing... ». En vous familiarisant avec les notions introduites par la suite, il est possible que, après quelques années de leur usage, vous n'ayez plus jamais ce « repos nécessaire à ... ». Comme je vous le répète depuis le début, une fois pris à l'hameçon, vous allez travailler tout le temps. Vous allez perdre le sens du repos et vous allez concevoir et acquérir un autre moyen de réaliser ce que l'on vise par le repos — la détente. Vous allez perdre la version moderne de joie de vivre et vous allez vivre un autre type de joie de vivre. Nous avons vu la tâche écrasante du vizir égyptien. Si la joie de vivre moderne lui est étrange, la Joie de Vivre — à l'ancienne — est sa fidèle compagne. Ancien – moderne, quelle différence ?

Entracte

Je vous ai déjà parlé de mon livre

Brevet épistémologique

— Créativité Formelle : méthode et pratique —

Conception des systèmes « informatiques » complexes

dont la *Préface* se trouve ci-jointe en annexe. Je vais maintenant vous inciter à ne pas continuer à participer à cet exposé avant d'avoir lu le livre. Il est vrai que la différence de l'atmosphère du livre et de cet exposé peut jouer contre la lecture du livre. En effet, comme la lecture de la *Préface* du livre peut vous le faire sentir, ici, pendant l'exposé, on sent que ça « bouge », je vous demande de faire des choses, vous savez que vous

pouvez refuser de le faire, et d'une certaine manière, jusqu'à présent vous avez tenu bon (c'est-à-dire, vous n'avez pas quitté la salle) malgré le fait que non seulement je vous menace tout le temps de quelque chose, et même malgré le fait que je ne vous ai rien promis (bon, j'ai mentionné la culture du bonheur dans la *Préface* de cet exposé, mais je vous ne l'avais pas promise, je ne vous avais pas promis de vous la livrer sur un plateau d'argent ... — Y a-t-il des sortants dans la salle ?). Donc, il y a une forme d'« excitation », de « mouvement » dans l'air qui plait tant à certain public ... quand elle n'est pas nommée ou décrite aussi crûment comme je viens de le faire.

Donc, pourquoi préférer une ambiance ... disons monotone à une ambiance où « ça bouge » ?

Il peut y avoir plusieurs raisons à cela. Une d'elles peut être le fait que si nous sommes ou nous cherchons tout le temps à être « excités », les choses d'apparence banale, ces choses-là banales et faisant néanmoins partie de la trame invisible de l'essentiel, donc, ces choses peuvent passer inaperçues. Ces choses banales peuvent concerner notre survie. Et voilà. On ne pourra que constater que c'est notre désir d'excitation qui nous a tué.

Il est donc plus que triste de constater que la société actuelle (donc, nous) a atteint un « niveau » où il semble que ce n'est plus (ou faut-il dire encore et toujours) que « carotte et bâton » qui font bouger les choses. Vous pensez certainement que je suis bien idéaliste si je pense que l'on peut faire autrement. Peut-être même me soupçonneriez-vous de tendances « orientales » préconisant l'élimination du désir. Je peux donc vous assurer que la notion de confort ne m'est pas étrangère et que je suis un créateur — si j'utilise la terminologie que j'ai introduit auparavant — aussi dans ce domaine. Donc, je n'ai rien contre la stratégie de « carotte et bâton » si elle est appuyée sur des fondations qui sont de manière évidente différentes des sables mouvants. Et ce n'est pas le cas de la forme particulière de la stratégie « carotte et bâton » de la société actuelle. Vous allez comprendre plus tard, en comprenant la notion de la « symbiose à l'ancienne » et en en tirant des conséquences, le danger vers lequel notre société fonce aveuglément en s'auto-applaudissant de sa rapidité, de la compétitivité et des mesures contre la concurrence déloyale ... comme si la concurrence tout court était loyale. Vous voyez, non seulement je vous menace tout le temps, mais encore je vous promets de vous effrayer dans cet exposé. Ainsi, afin de vous préparer à ne pas être complètement effrayé, déboussolé, la « monotonie » de mon livre est l'antidote, si je peux m'exprimer ainsi. Elle sert à vous empêcher de ne devenir qu'un « esquivé » qui sait courir sur les sables mouvants. Elle sert à vous fournir une « idée » d'une trousse d'outils — à réaliser par vous-même — qui vous permettra de construire et d'agir sans vous soucier d'avoir à œuvrer dans des conditions qui ne sont pas forcément celles que vous auriez choisies. Donc, il s'agit d'une « monotonie bénéfique », si je peux m'exprimer ainsi, d'une monotonie qui ne supprimera pas la « frayeur ». Mais, il y a une différence entre la frayeur qui vous paralyse et une frayeur qui — disons-le seulement par une allusion — vous permet de mettre en état vos appareils de mesure du besoin et de l'envie. Ainsi, vous l'avez compris, je ne changerai pas la stratégie de « carotte et bâton », seulement, au lieu du bâton, je vais utiliser la notion de survie, et à la place de la carotte je vais utiliser l'expression « confort *et* survie ». Donc, la « frayeur » liée à cette carotte est simplement l'idée presque paranoïaque : et si, par hasard, la carotte était empoisonnée ? Et si par hasard, moi, personnellement, j'étais immunisée contre ce poison mais pas les

autres ? On comprend donc mieux Descartes qui a écrit : « Toutefois il se peut faire que je me trompe, et ce n'est peut-être qu'un peu de cuivre et de verre que je prends pour de l'or et des diamants ». Tout cela explique la monotonie apparente de mon livre. En effet, une fois que vous aurez compris la notion de « symbiose à l'ancienne », ce que j'appelle maintenant monotonie se transformera en quelque chose qui vous rendra la lecture plus « excitante », certes, mais aussi beaucoup plus difficile. D'autre part, en ne lisant le livre qu'après avoir participé à cet exposé, un des « secrets » du livre étant dévoilé dans cet exposé, le « trésor » du livre vous échappera comme il a échappé au disciple de la fable suivante :

Un sage se propose de divulguer à son disciple un endroit où se trouve un trésor. Le disciple, aussi logique que veulent l'être tous les disciples, demande au sage :

— Et pourquoi donc ne le prenez vous pas vous-même ?

— Car il y a un secret lié à ce trésor, répondit le sage.

— Je veux connaître ce secret.

— Si je te le dis, tu ne l'obtiendras pas, de même que moi je ne pourrai plus l'obtenir.

— Dites quand même, je cours le risque.

— D'accord, répliqua le sage. Afin de réussir à déterrer le trésor il est impératif de *ne pas penser au serpent blanc*.

Autrement dit, la « symbiose à l'ancienne » est comme cette pensée au serpent blanc. Vous allez non seulement avoir des difficultés dans la lecture du livre, mais le « Euréka ! » qui aurait pu vous appartenir en propre, vous échappera.

D'une certaine manière, cet exposé est une invitation à *Apprendre à ... prendre*. Si ce n'était pas un tape-à-l'œil trahissant quelque peu le contenu, j'aurais même pu le mettre comme le titre de cet exposé. En effet, ce n'est que vos appareils de mesure du besoin et de l'envie qui vous permettent de faire un choix même pour ma proposition de lire d'abord le livre. Accepter ou refuser ? Quoi serait-il plus difficile ? Quoi serait-il pire ? Ou encore partir de manière définitive de la salle comme ceux qui l'avaient déjà fait ? Et je répète que je ne vous promets rien. Je ne vous « soufflerai » ici que quelques informations et ce ne sera pas gratuit. Avez-vous, ressentez-vous un besoin de connaître les « Ah ! » présents ou absents de vos « araignées » ? Laissez-vous donc guider par vos appareils ... si vous avez encore une confiance adéquate à vous laisser guider par eux.

Symbiose à l'ancienne

« Malheur à moi si je révèle ces mystères et malheur à moi si je ne les révèle pas »

Zohar, Livre de la splendeur

Non, nous n'allons pas parler de mystères, mais simplement de certaines informations pour lesquelles un profane pourrait avoir en tête ce « malheur à moi si je le sais et malheur à moi si je ne le sais pas ». Tenant compte du fait que vous continuez à vos risques et périls, reprenons donc l'image « femme + femme ». Ne regardons plus le côté psychologique, ne considérons que le côté technologique, si je puis m'exprimer ainsi.

Il s'agit d'une image composée de deux femmes. Mais cette composition est très

particulière. Car, peut-on dire qu'il s'agit de la synergie ou de la symbiose telles que les dictionnaires les définissent et l'usage l'applique ?

Avons-nous ici

$1 \oplus 1$ est plus que $1 + 1$

ou encore

$1 \square 1$ est plus que $1 \cup 1$

Visiblement non. L'image « femme + femme » *n'est pas plus* qu'une image de femme jeune + une image de femme vieille. Tout d'abord, nous pouvons remarquer qu'afin qu'il n'y ait plus qu'une image de femme jeune il faudrait qu'en *gommant* la femme jeune de l'image « femme + femme » nous obtenions quelque chose non seulement de « lisible », mais l'image de femme âgée. Mais, cela n'est pas le cas ici. En effet, vous pouvez prendre deux photocopies de « femme + femme » et, avec du blanc « Tipp-Ex » essayer de « gommer » sur l'une les détails essentiels à la perception de la femme jeune et sur l'autre les détails essentiels à la perception de la femme âgée. Sur une image ainsi gommée, pouvez-vous récupérer, *voir* l'image de l'autre ? Et une fois l'autre femme « récupérée », êtes-vous en mesure de garantir que votre récupération — sans utilisation du modèle « femme + femme » — ait aussi fait apparaître la femme gommée ?

Laissons ces questions sans réponse et revenons dans notre enfance. C'est à l'époque de notre enfance que nous avons eu, peut-être, l'opportunité d'accès aux journaux pour les enfants qui publient les « images à remplir », c'est-à-dire, la page est remplie de points numérotés et, en passant au crayon d'un point à un autre selon les instructions de la suite de nombres, nous avons réussi à faire naître de ce qui ne paraît qu'un chaos de points, une image qui ressemblait à quelque chose. Parfois, nous avons même arrêté de lier les points au moment où un personnage familier — tel Mickey — sortait de ce buisson impénétrable de points. Autrement dit, nous n'avons même pas achevé le dessin, et nous avons été sûrs du résultat.

Imaginons maintenant notre image « femme + femme » comme une telle devinette, c'est-à-dire, à la place de l'image achevée imaginons un buisson de points numérotés. Les deux femmes sont donc là, sans encore pouvoir y être reconnues. Cette expérience appelle deux expériences supplémentaires.

La première expérience peut-être ne prouve pas mais signale simplement notre tendance à compléter ce qui se présente à nous. On peut rappeler le cas d'un « handicapé de langage » d'une des émissions de Jean-Luc Delarue, un « handicapé » qui avait des difficultés à « trouver ses mots », la difficulté à « compléter ce qui se présente à lui » et même la difficulté à « lire les mots qu'il n'a pas créés ». Sa famille, par pure gentillesse, voulant l'aider, lui soufflait les mots, finissait ses phrases, ce qui le mettait en colère. Pour les psychologues, il était un « type agressif » qui répondait par la colère à la gentillesse. La notion de « symbiose à l'ancienne » vous permettra non seulement de comprendre que l'agressivité a des formes parfois très surprenantes, mais aussi que l'agressivité du « type » n'était peut-être qu'une forme d'exaspération, de désespoir face à l'agression déguisée en gentillesse de ses proches. Et même, en vous familiarisant un peu plus avec cette notion, vous risquez de vous contaminer par cette « maladie » de la recherche des mots, vous allez pouvoir connaître le désespoir en face de la gentillesse qui veut vous aider à vous exprimer, à « compléter ce qui se présente à vous ». Que les conséquences puissent être non négligeables même dans la vie de ceux qui sont aujourd'hui champions de la parole (ne connaissant pas la « symbiose à

l'ancienne », peut-être), une petite histoire tirée de la vie d'un champion peut être utile.

Il était une fois un commentateur de football célèbre pour sa langue colorée et son humeur espiègle. Ses reportages à la télévision ou à la radio avaient une audience incontestable et même ceux qui ne s'intéressaient pas au football lui-même écoutaient l'émission pour le plaisir culturel, pour le plaisir du folklore. En effet, l'incompréhension du vocabulaire technique du football n'empêchait pas le profane de savourer de petites histoires incrustées dans les descriptions techniques. Autrement dit, ses reportages étaient toujours un événement que l'on ne voulait pas rater. Un jour, on organisait un championnat international d'escrime et le commentateur prévu tomba malade. Il fallait un remplaçant ; les organisateurs sollicitèrent ce commentateur du football. Par hasard, le championnat commença par un tournoi de deux escrimeurs dont l'un, celui du pays, avait été champion déjà plusieurs années consécutives et on pouvait parier sur sa victoire incontestable aussi cette année-ci. Donc, nous pouvons imaginer la salle sportive où l'événement se produisait et nous pouvons imaginer aussi le plaisir du public voyant non seulement les ébats des escrimeurs en direct mais aussi entendant, comme à la télé pour le football, les observations de ce commentateur de football. Et bien, ceux qui ont parié sur le champion incontestable ont perdu cette année-là. Bien sûr, on voulait des explications. La réponse du champion a été quelque chose comme ceci : « Ce n'était pas possible ... Je ne pouvais qu'écouter et obéir au commentateur. » Aucun de ceux qui ont perdu leur pari ne lui en voulait ; tous comprenaient et ils gardèrent leur confiance en leur champion même pour les prochains tournois, commentés par les présentateurs habituels bien évidemment.

Je pense que faire rater la cible — la phrase exprimant la complexité peut-être symbiotique — d'un « handicapé de langage » est parfaitement comparable au fait de faire rater un tournoi à un champion par de simples paroles. Elle ressemble à l'intrusion d'un élève qui, par zèle, veut faire avancer l'œuvre entamée par son maître — imaginez en effet le « fouillis de points » du tableau « femme + femme » et l'élève faisant les lignes... Bien sûr, cet « handicapé du langage » n'est pas un champion, mais pourrait-il se faire que son handicap ne soit qu'une manifestation de sa perception de la complexité symbiotique ? Ou même de la perception de quelque chose d'encore plus complexe, comme on peut le lire dans mon livre (*Brevet épistémologique — Créativité Formelle : méthode et pratique — Conception des systèmes « informatiques » complexes*). Au lieu de lui soigner son handicap, ne serait-ce pas mieux de lui fournir des outils d'auto-examen, des outils qui lui donneraient la possibilité de devenir un champion grâce à son handicap ? Grâce à la « prothèse » qu'il construirait afin de fructifier ou même de faire fructifier son don ? Nous avons vu Descartes changeant en vertu son handicap de ne pas pouvoir grimper sur les épaules des Géants ... De plus, en comprenant la notion de « symbiose à l'ancienne », ceux qui ne sont pas « handicapés » aujourd'hui, comme l'étaient Esope aussi bien qu'Aristote, seront « suspects ». Un monde presque à l'envers, diraient certains. Et les participants de cet exposé sont susceptibles de succomber à la maladie de la « recherche des mots », à la difficulté de prononcer les mots qu'ils n'ont pas créés. Et, peut-être, par une sorte de magie paradoxale, de magie à distance, nous serons bégues et heureux de l'être. Autrement dit, si nous nous permettons de picorer dans l'assiette des psychanalystes qui définissent la sublimation comme une transformation des pulsions inacceptables (pour nous, chercher les mots),

occasionnant des conflits intérieurs (à la fois, quelle honte et quel avantage, d'où le conflit) en valeurs socialement reconnues (on verra lesquelles), voyez-vous l'avantage ? Ainsi, la reconnaissance « publique » d'un handicap n'est pas un alibi justifiant la régression, mais un signal d'effort nécessaire à vivre dignement avec et même grâce à cet handicap.

Mais, voyons aussi cette expérience dont parle Sir Gombrich :

Many decades ago ... a member of the Gestalt School of Psychology arranged an experiment which ought perhaps to be better known. Reinhard Krauss showed his subjects a display of several configurations consisting of variously shaped lines and also gave them a list of notions, asking them to match the lines to the words. It turned out that their choice was by no means random. Nobody correlated a jagged line with calm, or a softly undulating one with broken glass. But opinions differed whether the jagged line was to be called 'Fury' or 'Thunderstorm' or 'Despair'. The shorter the list of alternatives the more chance there was of unanimity. Without any list from which to choose, the task of interpreting the abstract lines was hopeless.

[gombrich16], p. 173

Plaçons cette expérience dans le cadre du « fouillis de points » compréhensible à l'auteur seulement (de l'image « femme + femme ») et incompréhensible et abstrait, peut-être, pour un spectateur à qui l'on fournit un titre comme *la réalisation matérielle de « A et non-A »*, c'est-à-dire, un titre qui sonne comme une absurdité évidente, une prouesse absurde, impossible, irréalisable.

La notion de « symbiose à l'ancienne » nous promet ainsi la réalisation de prouesses irréalisables dans la « logique synergique », la logique permettant d'accélérer l'accélééré, certes, mais pas de réaliser l'irréalisable. Pour cela, pour la réalisation de ces prouesses, nous avons donc besoin de ralentir encore le ralenti, afin de transformer le handicap en vertu. Ce qui est une phase très longue, car d'un vilain petit canard, il faut créer un oiseau rare.

Donc, en observant un « fouillis de points » duquel va naître, telle Aphrodite de l'écume des flots, notre image de « femme + femme », on peut se rendre compte que la synergie travaille avec le « un » et « un » qui donnent plus que « deux ». L'image de « femme + femme » n'est pas un deux venant de « un » et « un ». Nous ne pouvons pas prendre l'image de la femme jeune (celle de Pierre) et l'image de Paul et les composer par l'opération d'ajout. Nous ne pouvons parler que d'un « un », ou, si vous voulez, d'un « Tout » composé à partir de « rien », à partir de deux « riens » si nous nous permettons de travailler avec déjà la perspective de l'image achevée qui nous permet de reconnaître « deux choses » dans ce Tout. Comme l'indique ce « fouillis de points », ces « riens » sont déjà quelque chose, comme dans le poème de Dante, ces « riens »

*ne sont que des préfigures
qui cachent et annoncent le réel,
non que par elles-mêmes ces choses soient imparfaites,
mais c'est un défaut qui vient de ton côté,*

parce que tu n'as pas encore des yeux assez perçants.

Ainsi, si nous voulions exprimer la « symbiose à l'ancienne » par une équation, nous pourrions nous risquer à quelque chose comme

rien \oplus rien est 1

où, bien évidemment « rien » n'est pas la même chose que « rien ». Nous pourrions même élargir cette équation en une phrase « énigmatique »

Un tas de petits “rien” qui donnent un tout parfait.

Comme le tas de cendres duquel renaît le Phénix.

On pourrait croire que j'abuse ici d'une image « moderne », médiatisée par Stephen Covey et datant peut-être du dix-neuvième ou encore du début du vingtième siècle, en attribuant aux Anciens la perspicacité de la modernité. Il n'en est rien. Je ne vais pas chercher l'occurrence première de l'utilisation ou de la définition de la « symbiose à l'ancienne », je me contenterai de mentionner un extrait qui parle de la symbiose à l'ancienne en employant une autre expression, l'expression *distinction par la pensée*.

Voyons donc ce que dit Descartes de la distinction par la pensée dans *Les principes de la philosophie* :

Cette distinction est remarquable en ce que nous ne saurions avoir une idée claire et distincte d'une telle substance si nous lui ôtons un tel attribut ; ou bien en ce que nous ne saurions avoir une idée claire et distincte de l'un de deux ou plusieurs tels attributs si nous le séparons des autres.

[descartes70], p. 131

En traduisant dans le *vocabulaire* de la symbiose à l'ancienne que j'ai introduit ci-dessus, Descartes écrit :

Nous ne pouvons pas avoir une idée claire et distincte d'un Tout si nous lui ôtons un rien et nous ne saurions avoir une idée claire et distincte d'un *rien* si nous le séparons des autres *riens*.

Donc, si l'on sait de quoi Descartes parle ici, qu'il se réfère à ce que moi, par commodité, j'ai appelé la symbiose à l'ancienne, toute la perception de son œuvre doit être effectuée en tenant compte de la *maîtrise* de cette notion par Descartes. On peut donc se demander quelle mutilation on fait en parlant du *Discours de la méthode* de Descartes là, où l'ouvrage de Descartes a pour titre *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*. Ce « et » dans

pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences

est un « et symbiotique » ou simplement une composition de deux éléments dont on *peut* « avoir une idée claire et distincte de l'un des deux si nous le séparons de l'autre » ? De plus, comment interprète-t-on ce « et » dans « claire *et* distincte » ?

Voici un bon moment pour revenir à vos « araignées ». Chaque araignée contient dix pattes. Ces pattes, pour chaque mot central, étaient-elles interprétées comme des « ou » — le cas ou les pattes n'ont rien à voir entre elles, sont-elles des « *et* » *synergiques* ou

encore des « *et* » *symbiotiques* ? Pour clarifier cette instruction d'observation, reprenons l'araignée de Tony Buzan :



Tandis que la présence du frère et du soleil indiquerait plutôt un « ou », puisqu'on peut imaginer Tony Buzan heureux en présence de son frère même en absence de soleil, et même en hiver sombre au coin d'un bon feu (chaleur) discutant (détente) d'une course de natation (course, natation) — remarquez ma résolution du conflit entre la course et la détente — en sirotant une tasse de chocolat (chocolat ; à l'ancienne de préférence ?), nous pouvons imaginer que même si en même temps ces deux frères ne sont pas en train de faire un exercice, nous y « sentirons » le bonheur de Tony Buzan. Autrement dit, il paraît ici que sans aucune punition nous pouvons éliminer une ou même plusieurs pattes de cette araignée. Nous avons même remplacé le soleil par une autre source de lumière, par la cheminée. Nous pourrions même imaginer un chandelier précieux avec des bougies rares. Donc, on peut sentir que Tony Buzan pourrait avoir confiance en nos *substitutions* qui semblent préserver *son* bonheur. Mais, en parlant de la perfection, j'ai mentionné le caractère « figé » des systèmes parfaits, c'est-à-dire leur intolérance aux substitutions, aux rajouts ou aux enlèvements. Si Tony Buzan semble donc très tolérant envers les substitutions, les rajouts ou les enlèvements, jouons le rôle d'un malintentionné visant à démolir la réputation de Tony Buzan simplement en remplaçant le soleil par « feu de Néron », qui, automatiquement, chez les personnes cultivées rappelle la ville incendiée par l'ordre de Néron afin de satisfaire ses goûts artistiques, de détente. Nous pouvons donc aussi remarquer que si nous voulions trouver une forme concrète de nuire au bonheur de Tony Buzan, son araignée — si elle est sincère — nous le livre comme sur un plateau d'argent. Et soyons clairs, cela ne concerne pas seulement *son* araignée du bonheur. Les maillons faibles de chacun de nous se reflètent dans chaque araignée produite. (C'est pourquoi je vous ai conseillé de garder vos araignées dans un coffre fort.) Mais bien sûr, une fois averti du danger des substituts, des rajouts, des enlèvements et même de l'originalité et du caractère privé, on peut imaginer que Tony Buzan a exprimé un « et » synergique. Donc, tous les éléments doivent être bien présents en entier (la synergie parle de « un plus un »). Nous avons vu, que pour Tony Buzan, il était très facile — la rapidité préconisée par lui dans ses livres en témoigne — de concevoir, de mettre sur papier son araignée. Comment cela s'est-il passé pour vous ? Je vous ai dit que moi, j'ai été très lente. Je ne vais pas reprendre ma liste ici, seulement maintenant je peux « justifier » mon handicap de lenteur, d'une sorte de bégaiement mental, par la symbiose des éléments de ma liste. Je vais rappeler aussi que je me suis arrêtée quand mon compteur a dit « C'est assez ! ». Est-ce que vous vous êtes posé la question « Assez ? Pourquoi faire ? » Scrutez donc vos araignées par rapport à la notion de symbiose à l'ancienne que nous n'avons pas encore définie et pourtant nous pouvons, peut-être, la sentir. Écrivez sur vos feuilles vos sentiments quant au lien (aucun, synergique ou symbiotique) qui lie les pattes de chacune de vos araignées. Bien

sûr, le travail avec vos araignées n'est pas encore achevé. Peut-être vous pouvez sentir, mais vous ne savez pas encore nommer. Pour les anciens égyptiens, tant que l'on n'a pas pu « nommer », la « chose » n'existait pas. Mais, ne précipitons pas les choses.

Avec tout cela, on peut se demander si les défauts (qui n'en sont pas) et les qualités (qui n'en sont pas non plus) attribués aujourd'hui à Descartes ne concernent pas la version de son œuvre mutilée, donc la version obtenue par l'ignorance ou la méconnaissance de la « distinction par la pensée » ? Il est bien évident que de même qu'on n'a pas pu taire le lien entre le manque d'hygiène élémentaire des médecins et la mortalité élevée après les accouchements, dans les prochains ouvrages je ne peux pas passer sous silence l'effet malheureusement désastreux de la critique et des commentateurs ignorant la « symbiose à l'ancienne », la « métamorphose à l'ancienne », etc. Pour le moment, nous allons nous concentrer à élargir la notion de symbiose à l'ancienne aussi à des réalisations similaires dans le cadre aussi bien technologique que familial, économique ou social. Pour cela, il nous faudra parler un peu plus de Filippo Brunelleschi, de Yin/Yang, de la métamorphose et du Phénix, des handicapés du langage et des malades mentaux, du « Verbe *et* Nombre » biblique (simple addition, synergie ou symbiose ?), de la symbiose du Cœur, de la Tête, et de la Main des « constructeurs de cathédrales » (... ou devrait-on dire des « Géomètres » ou encore ...), il nous faudra parler de la version synergique de la famille préconisée par Stephen Covey et la version symbiotique de la famille telle que chacun peut la réaliser sans se sacrifier ou encore sans mettre les enfants dans les conditions d'un camp de survie comme dans la version de Stephen Covey, sans créer (à l'instar d'un compte dans une banque) un compte émotionnel qui semble, selon Stephen Covey, mener à la réussite, et nous allons même parler de la Récurrence annoncée dans la *Préface* de mon livre, etc, etc. Et bien sûr, nous allégerons cette image de mort liée à la « séparation » des éléments symbiotiques afin que l'on puisse, en toute sérénité, grâce à la compréhension de l'Ancien, grâce à la compréhension des méfaits de la critique, des commentateurs et des traducteurs méconnaissant la symbiose à l'ancienne, vivre le présent et planifier le futur. Car, peut-être, comme quelqu'un l'a déjà dit, il n'est pas question de prévoir le futur, mais de le permettre. Autrement dit, ce que je vais raconter sera utile pour ceux qui ont *besoin* de vivre tranquillement leur vie ou pour ceux qui ont *besoin* de réaliser une quête (comme dans le *Jeu du Tao* publié chez Albin Michel) ou encore qui ont *besoin* de réaliser une chose *impossible* au plan professionnel ou privé. D'une certaine manière, déjà « vivre tranquillement sa vie » semble aujourd'hui impossible. Nous allons ainsi jeter un coup d'œil un peu plus scrutateur, un peu plus avisé, sur la justesse de cette insigne publicitaire qui disait « Impossible tout de suite, miracles dans trois jours ! » dont j'ai parlé dans mon exposé *Systèmes descarto-ackermanno-filkornisés : Définition et Applications*. Nous allons scruter aussi les expressions ou les mots comme Mâat des Égyptiens, le juste milieu des chinois, la géométrie grecque, ..., la mesure et l'ordre de la mathématique universelle, ... et même la vérité des contes slovaques. Donc, parmi les prochains titres de mes exposés, on pourra trouver, bien sûr, *La « folie » de la symbiose à l'ancienne et la conception des systèmes complexes*, *La « folie » de la métamorphose à l'ancienne et la conception des systèmes complexes*, ainsi que *La « folie » de la maxime de la dualité et la conception des systèmes complexes* ; *La « folie » du « Nul n'entre qui n'est Géomètre » et la conception des systèmes complexes* ; *La « folie » de la Récurrence dans la divination et l'illusion et la*

conception des systèmes complexes, et bien plus tard même un ouvrage avec un titre tape-à-l'œil et pourtant reflétant bien (si l'on regarde le dictionnaire) son contenu : *Je suis stupide mais je me soigne* ou « *Connais-toi toi-même* » à l'ancienne mais modernisé ; en effet, « stupide » (au contraire du « nul » de la série familière de publications avec le titre générique « ... pour nuls ») s'adressera à ceux qui sont *stupides*, c'est-à-dire *paralysés par* quelque chose, *pour* quelque chose, ou à *cause de* quelque chose. L'ouvrage, dont le titre s'est bien sûr inspiré du titre d'un film avec Pierre Richard, sera donc un manuel de la conception et de la réalisation de sa propre prothèse, afin de pouvoir vivre en toute tranquillité avec son handicap, sa stupidité, et, éventuellement, comme pour un vilain petit canard, nous trouverons la « race » des cygnes parmi lesquels il n'est plus vilain, il ne pourra peut-être pas exhiber sa beauté, mais le vilain petit canard a rien à faire de l'exhibition, il veut simplement se sentir quelque part chez les siens. Ce sera une sorte de recherche de sa vraie famille qui, certainement existe encore aujourd'hui et qui, peut-être, est directement sous son nez, dans sa famille biologique (si je peux m'exprimer ainsi), seulement son regard, comme dans l'extrait de Dante, n'est pas encore assez perçant. Bien sûr, comme dans les contes de fées, le chemin est très long, mais, comme dans des contes, on verra, peut-être, des adoptions surprenantes ou même des retours de fils prodiges étonnants. (Que ce manuel soit écrit par un expert en question est garanti par ma propre paralysie — ou stupidité, si vous préférez — pour les tâches où je ne *sens* pas la Récurrence.) Ces adoptions inhabituelles signifient aussi que *j'adopte* tous ceux qui — à cause de leur sensibilité pour la Récurrence qui les handicape et qu'ils n'arrivent pas à nommer — sont rejetés et même opprimés dans la configuration actuelle ne visant que la rapidité et la synergie des systèmes non-récurrents. On verra peut-être que la famille des gens sensibles à la Récurrence est plus grande qu'on pourrait le croire, le problème est qu'ils ne parlent pas la « même langue », ils ne pensent pas à créer une langue préliminaire. (Serait-ce l'héritage de la Tour Babel conçue dans un autre but que celui qui incombe à l'homme ?) Donc, pour ceux qui en ressentent le besoin, nous allons constituer une « nouvelle » langue, une langue préliminaire, la *Langue Récurrencienne* — nous lui donnerons peut-être un nom plus adéquat par la suite, si cela est nécessaire ... et prudent — la Langue qui, déjà dans ses mots élémentaires, exprimera la symbiose du Cœur, de la Raison et de la Main, ainsi que de toutes les choses dont on aura besoin pour réaliser ce dont on a besoin, ce dont on « rêve ». Donc, parmi de tels mots élémentaires seront, bien évidemment les mots « besoin » et « désir » que nous apprendrons à « conjuguer » à tous les temps et dans tous les cas (7, comme en Slovaque, ou plus si nécessaire). Et bien sûr aussi, nous éliminerons de notre vocabulaire le mot « Impossible ! » et nous le remplacerons par la forme personnelle et correctement récurrentielle « Je ne sais pas ! », afin que l'on puisse, au cas d'un besoin faisant intervenir dans la langue « humaine » le mot impossible, chercher un moyen de réaliser un « miracle » rendant humainement possible ce que l'on a considéré, à cause de l'état pressé de l'esprit de certains et de la paresse ou de l'indifférence des autres, peut-être, comme impossible. Loin donc d'être une langue des dieux combattant pour le *pouvoir*, le Récurrencien sera la langue unissant ceux qui rêvent *servir et être servi*, ce qui est un désir parfaitement humble et pourtant, déjà le Paradoxe du Barbier nous affirme que ce rêve n'a pas de réalisation « logique ». Malgré le fait que j'en aie dit un mot dans mon exposé *Systèmes descarto-ackermanno-filkornisés : Définition et Application*, je vais reformuler le problème pour bien montrer le lien avec ce qui nous

préoccupe.

Le *Paradoxe du Barbier* se présente sous la *forme* d'un énoncé qui annonce l'existence d'un barbier qui rase tous et seulement ceux qui ne se rasent pas eux-mêmes. Donc, mettons devant nos yeux l'énoncé :

« Il existe un barbier qui rase tous et seulement ceux qui ne se rasent pas eux-mêmes. »

On peut voir que ce paradoxe ne semble nullement concerner le « rêve d'être servi ». Et pourtant, si l'on l'étudie bien, on peut arriver à cette conclusion. Donc, je vous laisse faire.

Ce paradoxe est connu pour ne pas avoir de solution *logique*, car la *réalisation logique* exige qu'interviennent la présence, la vérité simultanée d'une affirmation et de sa négation. Nous sommes donc d'accord que logiquement une telle situation n'a pas de solution. Mais la logique est un outil, un subterfuge — si je puis m'exprimer ainsi — pour nous aider à réaliser les choses. Mais ce n'est pas le seul outil dont nous avons besoin ou dont nous pouvons nous servir pour réaliser les choses. Nous avons vu que la symbiose à l'ancienne illustrée par l'image « femme + femme » réalise la présence, la vérité simultanée d'une affirmation et de sa négation. Nous voyons femme-jeune/femme-non-jeune. Cette image n'est pas « logique », mais elle n'est pas irrationnelle pour autant. L'image « femme + femme » ne doit donc pas nous faire mépriser la logique, seulement lui attribuer le rôle d'un outil parmi les autres, entre lesquels de nombreux semblent irrationnels simplement à cause de l'absence des professionnels qui leur rendraient le statut rationnel. (*L'Atelier de la Créativité Formelle* est censé, entre autres, regrouper les professionnels travaillant sur la rationalisation de l'irrationnel, qui, comme nous le voyons est l'affaire de la symbiose du Cœur, de la Raison et de la Main ; voir plus sur la page de cet Atelier sur Internet.) Mais revenons plus près du Paradoxe du Barbier et du « rêve d'être servi ».

Dans mon exposé *Systèmes descarto-ackermanno-filkornisés : Définition et Application*, pour titiller l'oreille des gens imbus de désir du pouvoir, j'y ai procédé à une transformation du Paradoxe du Barbier en Paradoxe du Gouverneur en y remplaçant « barbier » par « gouverneur » et « rase » par « gouverne » ; autrement dit, j'ai effectué ce qu'on appelle une *substitution*. Nous obtenons :

« Il existe un gouverneur qui gouverne tous et seulement ceux qui ne se gouvernent pas eux-mêmes. »

Si le gouverneur rêve donc du *pouvoir*, je ne connais pas la solution réalisable et raisonnable à ce Paradoxe du Gouverneur. C'est une sorte d'avertissement pour ceux qui voudraient appliquer la Récurrence à la construction d'une Tour de Babel pour usurper le pouvoir. Par contre, je connais et je réalise quotidiennement la solution du Paradoxe du Serviteur :

« Il existe un serviteur qui sert tous et seulement ceux qui ne se servent pas eux-mêmes. »

Cette solution ancre bien dans la réalité le « rêve d'être servi », servir et être servi,

servir pour être servi, être servi pour servir, la réalisation matérielle de la contradiction logique « servir et ne pas servir ». D'une certaine manière, cet exposé pourrait induire quelqu'un à penser que, par cet exposé, je réalise — comme tant d'autres — aussi le Paradoxe du Manipulateur :

« Il existe un manipulateur qui manipule tous et seulement ceux qui ne se manipulent pas eux-mêmes. »

Ou même le Paradoxe du Connaisseur :

« Il existe un connaisseur qui connaît tous et seulement ceux qui ne se connaissent pas eux-mêmes. »

Va savoir. Pour atténuer cette mauvaise impression, donnons une version plus maternelle, si je peux m'exprimer ainsi. Remarquons donc parmi tous ces paradoxes venant du Paradoxe du Barbier aussi le Paradoxe de la Nourricière :

« Il existe une nourrice qui nourrit tous et seulement ceux qui ne se nourrissent pas eux-mêmes. »

Désormais on se demandera s'il y a une différence entre une Manipulatrice et une Nourrice. On comprendra peut-être pourquoi on parle de la langue maternelle et non pas de la langue paternelle.

Mais, pour montrer que l'on peut exploiter le potentiel de construction de ce Paradoxe dans les directions les plus variées, en s'exerçant à l'art de la substitution tout en ne confondant pas une substitution et une usurpation fantaisiste, nous pouvons donc avoir le Paradoxe du Fou :

« Il existe un fou qui rend fou tous et seulement ceux qui ne se rendent pas fou eux-mêmes. »

Bien sûr, par rapport au ralentissement auquel sont susceptibles de succomber les participants de cet exposé, on peut amener vers la surface même l'esprit des fables en parlant du Paradoxe de l'Escargot :

« Il existe un escargot qui escargotise tous et seulement ceux qui ne s'escargotisent pas eux-mêmes. »

Ou encore le Paradoxe du Conseiller :

« Il existe un conseiller qui conseille tous et seulement ceux qui ne se conseillent pas eux-mêmes. »

Et même, pourquoi pas, le Paradoxe du Sauveur :

« Il existe un sauveur qui sauve tous et seulement ceux qui ne se sauvent pas eux-mêmes. »

Donc, puisque dans la réalité il nous faut très souvent une solution à la fois illogique (folle même) et raisonnable pour l'homme et réalisable par l'homme, la *Culture Récurrentielle* deviendra notre fondation pour les « mission impossibles », celles dont parle aussi Francis Bacon quand il introduit la notion de Progrès si différent de la mutilation que l'on « construit » aujourd'hui et qui est donc *dangereusement en retard* du Progrès baconien, si je puis m'exprimer ainsi. Nous allons donc parler des « missions impossibles », les missions qui concernent des technologies ou des prouesses sociales, ainsi que de celles dont parlent ou rêvent les enfants en disant à leurs parents « Ne vous disputez pas ! » comme on a pu voir à la télé aussi bien qu'ailleurs, ou « Ne vous séparez pas ! » comme on peut lire dans la fable de Jacques Salomé publiée dans *Contes à aimer, Contes à s'aimer* (chez Albin Michel). Nous ferons un petit détour dans cette fable d'écureuil « très curieux, mais vraiment très curieux. Il voulait tout savoir. Tout, car tout l'intéressait ou peut-être l'inquiétait ». Je vous laisse lire la fable dans le livre de Jacques Salomé, je ne me limite ici qu'à un extrait :

Je ne sais pas si un jour il trouvera des réponses. Peut-être que plus tard il deviendra un savant ou un grand inventeur, pour apporter des solutions à tout les enfants écureuils qui voudraient que leurs parents continuent de s'aimer, sans se séparer. Car chez les écureuils, contrairement aux humains, les savants et les inventeurs sont ceux qui justement apportent des réponses aux questions difficiles.

En attendant, le petit écureuil continue à poser des questions et veut comprendre le monde qui l'entoure. Le soir dans son petit lit, il se demande :

« Pourquoi les petits écureuils ne sont-ils pas tout de suite grands quand ils sortent du ventre de leur maman ? Comme ça ils pourraient empêcher leurs parents de se séparer ! »

Pour répondre à cet écureuil et à tous les petits écureuils qui se posent ce type de problème — de l'absence de disputes ou de l'absence de séparation — on peut dire pour nous, pour les adultes, que la situation se répète depuis les millénaires, sauf que avant les gens restaient ensemble en toute indifférence ou même pire, en s'autodétruisant comme dans *La guerre des Rose* de Dany de Vito, ou encore, aujourd'hui, la forme préconisée est de « vivre chacun de son côté » ; une sorte de synergie où $1 + 1$ est plus que 2 (3, 4, ... va savoir). Pour nous, pour les adultes, nous pouvons dire que le petit écureuil caractérise bien par ce mot « difficile » l'état de la question. Le problème avec la solution est qu'elle est ... *élémentaire*. (Rappelez-vous ce « C'est élémentaire, cher Watson ! » de Sherlock Holmes.) Les gens cherchent l'éveil à la connaissance supérieure, ils cherchent la vérité supérieure et l'illumination et non pas la connaissance de l'élémentaire. Comme Descartes l'a déjà dit, les gens se lancent sur les problèmes compliqués sans avoir cerné (ou en pensant avoir déjà cerné) et apporté les solutions aux problèmes *élémentaires*. Élémentaire, comme l'illustre l'image de « femme + femme », ou le constat de Sherlock Holmes, ne signifie donc pas facile. Élémentaire signifie que l'on ne peut pas « décomposer » en plus petites parties maniables chacune à part ; ici, la stratégie « Diviser pour régner » ne s'applique pas. Regardez donc l'image de « femme + femme ». C'est une image *élémentaire*. Vous ne pouvez pas la « décomposer » dans le sens usuel de la décomposition analytique que l'on attribue — et bien à tort, comme nous l'avons vu avec la distinction par la pensée

— à la méthode de Descartes. C'est comme avec le Yin/Yang. En pensant attraper « un » (simplement en parlant *du Yin*, c'est-à-dire, en disant *le Yin*, par exemple), vous perdez l'autre et vous n'avez plus rien du tout. C'est pour dire que la symbiose à l'ancienne concerne les systèmes élémentaires, complexes mais élémentaires. Il nous faut donc forger une expression pour ce type de complexité, qui ne concerne pas les systèmes d'*éléments* mais des systèmes de *riens*, nous allons l'appeler l'**élémentarité complexe**. Quand nous parlons de l'élémentarité complexe, nous pourrions même évoquer l'expression « naturel et difficile » tout en éliminant toutes les traces de la facilité du naturel. Peut-être nous arriverons à observer même le caractère naturel ... de la Vérité qui se cache sous des appellations variées afin de confronter ses chercheurs (ou ses ... réalisateurs) à l'épreuve de la conception et de la réalisation d'une langue préliminaire, dont l'importance nous est apparue dans notre expérience du troisième millénaire (laçage de chaussures). Plus tard, nous verrons aussi que ce que l'on appelle l'empathie concerne de près l'élémentarité complexe et donc, si votre employeur vous demande d'être emphatique pendant votre travail, vous allez comprendre que vous avez droit à un salaire ... exorbitant. Car c'est là le hic de l'élémentarité complexe. Elle est très utile, elle fait des miracles, mais elle coûte cher. On comprend donc l'intérêt des employeurs à empêcher que cette information se répande.

Vos araignées vous permettront de saisir — entre autre — si votre « inconscient » n'a pas perdu l'instinct de survie ; c'est là où l'élémentarité complexe intervient le plus. Et bien sûr, le cycle de mes exposés vous permettra de comprendre que le « rêve » de cet écureuil semble irréalisable à sa maman pour les mêmes raisons qu'une technologie est dite irréalisable dans le savoir standard d'aujourd'hui : l'absence de la perception adéquate et surtout commune et légalisée (« officialisée », reconnue et même protégée par la législation si vous voulez) de l'élémentarité complexe. Donc, avec la Culture Récurrencienne légalisée, nous donnerons la possibilité au petit écureuil d'apprendre déjà à l'école que, s'il peut être très difficile d'unir ses parents déjà séparés, lui, il peut apprendre à l'école comment ne pas tomber « dans le même panneau » quand il sera adulte, comment apprendre à s'unir de manière ... *éternelle* diraient les poètes ... *sans que cela devienne un cauchemar* ajouterait une personne avisée. Nous lui apprendrons donc les bases de l'élémentarité complexe, dont la symbiose à l'ancienne est la forme la plus accessible — mentalement. Le hic, si je puis m'exprimer ainsi, c'est qu'être au courant de cette forme ne suffit pas, il faut « apprendre » à la *réaliser*. Donc, nous apprendrons, ou plutôt, nous *offrirons* au petit écureuil l'« idée », l'« image » de l'expression de la symbiose du Cœur, de la Raison et de la Main. Mais, peut-être, dans le cadre de cet exposé, n'ai-je pas besoin de me référer au petit écureuil de la fable. Pensons en termes de nos enfants, de nos petits-enfants, etc.

Donc, afin d'arrêter ce cycle de séparations (ce qui paraît aussi une tâche impossible) nous allons montrer aux enfants qu'il est possible de réaliser des formes variées d'« union », et que de nombreuses étant même encore méconnues, ce sera donc à eux d'être à la fois sensibles et forts à l'école pour pouvoir les montrer et les expliquer aux autres, pour pouvoir *forcer la législation* à les légaliser à leur tour. Mais l'élémentarité complexe ne s'arrête pas là, à la notion d'union. Nous inculquerons donc, nous apprendrons à inculquer de manière adéquate déjà aux enfants un mot élémentaire comme la Liberté Récurrencienne, un mot que les chinois paraissent, selon les

sinologues, avoir été les seuls à connaître déjà dans les temps anciens en l'incarnant dans le comportement du loriot jaune ... Mais j'avance trop loin, nous avons encore un chemin à faire avant que nous puissions en parler ... librement. En effet, un mot comme Liberté Récurrence ne doit pas être prononcé à tort et à travers, et nous sommes loin d'avoir construit tous les outils nécessaires à sa manipulation sécurisée, si je peux m'exprimer ainsi. Le mot Liberté Récurrence sera donc un des mots que nous ne prononcerons pas en présence des enfants, ce sera un mot, comme tant d'autres, qu'ils découvriront au moment opportun dans le *Grimoire de la Magie de la Symbiose du Cœur, de la Tête et de la Main* que nous leur léguerons. Nous leur inculquerons les lettres d'alphabet de ce *Grimoire*, mais, puisqu'il s'agit d'un grimoire et non pas d'un mode d'emploi, *ce sera à eux*, exactement comme pour les sœurs Halliwell de la série Charmed, d'apprendre — à leurs risques et périls — à le lire, à former les unions nécessaires à la lecture, et surtout d'apprendre à l'interpréter correctement au fur et à mesure de leurs besoins — à la différence des trois sœurs *sorcières* — ... parfaitement humains. En les laissant à eux-mêmes pour ce déchiffrement si difficile (et élémentaire) nous n'effectuerons que notre devoir professionnel de parents, car nous ne voulons pas qu'ils apprennent à construire *notre* vie, ils doivent nécessairement construire, réaliser la *leur* ... et *permettre* celle de leurs enfants. La Récurrence, une autre forme de l'élémentarité complexe, se propose donc être la trame invisible permettant d'unir, de former ...

Le cycle d'exposés *La « folie » de ...* nous permettra de continuer la familiarisation avec des outils du diagnostic de vos araignées, afin que vous puissiez ... mais vous le verrez bien, si vous en avez *besoin*, à quoi vous l'appliquerez (ce sera votre *Grimoire* à vous, ou encore votre *Trousse*, si le mot Grimoire vous paraît déplacé ici). Donc, laissez vous guider par *vos* besoins. Car, aujourd'hui encore plus qu'hier il faut faire attention aux besoins artificiellement créés. Vous comprenez donc mieux mon effort de « faire sortir les gens de la salle ». Ayant fait allusion au Paradoxe du Manipulateur, je ne veux vraiment pas être accusée d'avoir induit des besoins *artificiels* à quelqu'un ; comme un médecin qui répand une description de maladie qui rend malade les sujets sensibles et qui viendront donc d'eux-mêmes se faire soigner chez ce spécialiste de la maladie. Il coûte cher, mais que ne donnerait-on pas pour recouvrer sa santé, n'est-ce pas ? Mais ce médecin n'a peut-être pas lu le Petit Prince où il est dit qu'on est responsable de ceux que l'on apprivoise. Néanmoins, je suis consciente que, pour certains, peut-être ce n'est que pour une quantité homéopathique si je peux utiliser cette image pour exprimer cette quantité infinitésimale, j'ai fait, peut-être, surgir de leur « inconscient », peut-être suite à l'image de l'écureuil, le besoin de ... *croire*, de croire à quelque chose, de croire à quelqu'un, de croire en quelque chose ou encore le besoin de faire renaître une vraie forme de confiance, celle qui permet à quelqu'un de donner « carte blanche » à quelqu'un d'autre. Cela dit, si vous étiez votre propre employeur, accorderiez-vous à vous-même une « carte blanche » ... qui ne soit pas susceptible de vous mener à la ruine ? Et pour votre « emploi » d'« être vivant », donc, pour la réalisation de *votre propre vie* — où vous êtes votre propre employeur aussi bien qu'employé et où forcément vous êtes amenés au problème servir et être servi — en quoi consiste votre propre « carte blanche » ? Êtes-vous votre propre mécène — à la fois avisé et ... — pour quelque chose ? Ces questions sont là pour vous montrer que j'ai peut-être créé un

besoin qui va se manifester par un besoin de « moi », mais ce besoin de « moi » n'est qu'une illusion. Pour effectuer *votre* « connais-toi toi-même », pour vérifier la solidité de *sa* réalisation, de *votre* réalisation, vous n'avez pas *besoin* de moi. Je vous assure que je n'invente rien de neuf, je ne suis pas le lanceur d'une « nouvelle vérité », même si la technologie informatique pour la construction automatique des programmes que j'ai conçue sur la base de ces « vieux trucs » est indiscutablement nouvelle car elle réalise ce qui est dit irréalisable par le savoir standard. Mais la notion de symbiose à l'ancienne est assez parlante pour montrer qu'on n'a pas besoin d'être un surdoué — et même que cela peut être un handicap grave — pour réaliser les choses irréalisables. De ce fait, l'attirance que certains peuvent ressentir envers « mes » idées, envers l'ambiance de cet exposé est peut-être simplement liée au fait que mon instinct de survie qui se manifeste par mon attention à l'élémentarité complexe résonne avec leur propre instinct de survie, qui ne sait peut-être simplement pas par quel bout commencer. Vos araignées vous permettront, au fur et à mesure d'une familiarisation avec l'« idée » de l'élémentarité complexe, de construire vos propres outils de diagnostic et surtout de « réalisation de l'irréalisable » adaptés à votre cadre de vie (privée ou professionnelle), à vos besoins du moment aussi bien que ceux du futur. Vous allez voir, que si l'élémentarité complexe ne vous permet pas de prévoir votre futur comme un devin, elle vous permet de devenir, si vous en avez besoin (donc, si vous travaillez comme il faut) le concepteur-réalisateur-consommateur-juge de votre vie, de votre bonheur sans pourtant exterminer le bonheur de quelqu'un d'autre. Si vous en avez besoin, vous allez créer votre propre style qui, de manière parfaitement naturelle, tiendra compte de la maxime épistémologique : *tout est bien qui finit bien* au plan pratique, *tout est bien qui peut bien servir et servir bien* au plan méthodologique, et au plan épistémologique, *tout est bien qui ne mène pas à l'extermination d'un des composants d'un organisme symbiotique* — toutes les métamorphoses possibles comprises. Le cycle de mes exposés va vous permettre de « traduire » cette maxime de la Culture Récurrencienne dans votre propre langage, dans vos propres actions.

Donc, il n'y a pas d'autre conclusion à cette première partie de mon exposé que le constat que, si vous le désirez vraiment, on va se rencontrer pendant la deuxième partie de cet exposé que je vais intituler *La « folie » de la symbiose à l'ancienne et la conception des systèmes complexes*. On va s'approcher ainsi un peu plus de la Récurrence et de la métamorphose à l'ancienne. Notons cependant que, comme la métamorphose à l'ancienne, la Récurrence est un outil *universel* auquel s'applique l'appellation de Lichtenberg « couteau sans lame et sans manche ». De même qu'un couteau laser qui n'a pas de lame afin d'aboutir à une précision de tranchant impossible avec un scalpel le plus aiguisé et qui n'a pas de « manche » afin de ne pas permettre à n'importe qui de le manier, la Récurrence est un outil de précision « chirurgicale » maniable seulement par les *professionnels* (salariés ou pas) formés de manière bien précise à sa réalisation et son utilisation. Donc, à vous de voir si vous en avez vraiment besoin. Qu'en dit votre araignée de professionnel ?

Enfin, je pense que le « fouillis de points » associé à la formation progressive de l'image « femme + femme » ainsi que le fait que, pendant cet exposé, vous vous êtes demandé peut-être « Mais où en veut-elle venir ? » — sans tenir vraiment compte de mon annonce prononcée (car il y a encore celles que je n'ai pas prononcées) que nous

allions nous familiariser avec les outils du diagnostic de vos araignées — vous donne l'idée du sort de ceux qui « oseront » me « piquer l'idée » comme on dit dans le jargon des scientifiques. D'autre part, j'ai un faible pour les plagiaires. Pour illustrer cette faiblesse je peux encore vous raconter une histoire. Je partais pour une conférence. Ma mère m'accompagna à la gare. Je me suis éloignée de ma valise et ma mère, prudente comme toujours, m'interpella : « Garde bien ta valise, quelqu'un va te la piquer ! ». En souriant je lui ai répondu « Si quelqu'un arrive à courir avec, c'est qu'il la mérite ! ». En effet, la valise était très lourde — le chauffeur de taxi en voulant la soulever m'a demandé « Vous transportez des lingots d'or ? ». Il a dû reprendre son souffle pour la soulever. Je pense la même chose de l'effort de plagier « mon idée », c'est-à-dire, « Si quelqu'un arrive à courir avec, c'est qu'il la mérite ! ». Et s'il arrive à courir avec, il sera toujours reconnaissable à un certain « bégaiement ». C'est inévitable. Autrement dit, « mon » handicap est contagieux et se transmet par « mon » idée. C'est aussi un signe de reconnaissance de petits vilains canards sensibles à la Récurrence, c'est pourquoi on comprend mieux mon intérêt pour les handicapés du langage aussi bien que pour les autistes et même les malades mentaux. Ils sont *susceptibles* d'appartenir à *ma* famille. Ainsi, si vous ressentez le besoin de « me plagier », n'oubliez pas que pour réussir vous devez encore en venir vers les expériences « Ah !? » et surtout vers ... mais voilà, je n'en ai pas encore parlé ...

D'autre part, je vous conjure (si c'est bien l'expression qui s'applique dans ce cas) de ne pas *expliquer* le « contenu » de cet exposé à quelqu'un. Si je ne fais pas un résumé moi-même, c'est qu'*il ne faut pas en faire*. Ce « il ne faut pas » sera mieux compris par une anecdote que j'ai entendue pendant mes études à Bratislava. Les étudiants en chirurgie ont passé quelques semaines en présence d'un nouveau professeur que l'on disait excentrique mais que l'on respectait quand même à cause de la réussite de *toutes* ses opérations. Le jour de l'examen arriva. La salle d'opération était prête pour l'examen pratique. Ce qui paraissait un peu bizarre aux étudiants c'était la poule sur la table d'opération. Enfin, tous les étudiants étaient dans la salle. Le professeur s'approcha de la poule et dit : « Seulement ceux qui feront *exactement* comme moi peuvent passer cette année à l'examen oral. » Suivez bien le procédé :

1. Le professeur met un doigt là où l'on vérifie si la poule attend un œuf.
2. Il sort le doigt de l'endroit.
3. Il met son doigt dans sa bouche.

Plus que la moitié sort en courant de la salle. La majorité tient une main sur l'estomac et l'autre sur la bouche. Parmi ceux qui restent, il y a ceux qui n'ont pas couru hors la salle simplement parce qu'ils sont pétrifiés. Mais il y a aussi ceux qui sont curieux, pour être les témoins directs de ce qui va se passer. Car, on peut le constater, c'est un de ces Grands Moments que l'on n'oublie jamais (Barbra Streisand chante dans Yentl : « There are moments you remember all your life. This is one of those moments. » — C'est pour ceux qui désirent la version sonorisée de cette anecdote). Le silence dans la salle est total. « Personne n'est prêt pour l'examen ? », demanda le professeur. Un étudiant qui avait vraiment besoin de réussir cet examen pour avoir sa bourse s'avança. « Personne d'autre ? » Aucun signe de la part des autres. Bien. « Faites ! », lança le professeur. Suivons le procédé de l'étudiant :

1. L'étudiant met un doigt là où l'on vérifie si la poule attend un œuf.
2. Il sort le doigt de l'endroit.
3. Il met son doigt dans sa bouche.

Il y a certains qui ont retrouvé la force de sortir de la salle en imitant le mouvement caractéristique d'une main sur la bouche, une main sur le ventre. Il y avait quelques uns curieux, quand même, qui restaient. « Vous êtes tous virés ! » dit le professeur. Ne parlons pas de la stupéfaction de l'étudiant qui a « osé ». Parlons de l'indignation du public qui était sans bornes. « Comment ? » — crient-ils d'une même voix. « Nous comprenons pourquoi nous on est viré, mais pourquoi lui ? » « Vous voulez vraiment le savoir ? » demanda le professeur. (Et vous, voulez-vous savoir pourquoi l'étudiant a été viré ?) « Bien. Je n'ai pas mis dans ma bouche le même doigt ». Voici donc une bonne idée comment un chirurgien qui réussit *toutes* ses opérations forme les professionnels censés réussir *exactement* comme lui-même même quand il n'est plus là. Voilà comment on peut « cloner » les professionnels qui sont inévitablement et nécessairement de *bons et d'emphatiques professionnels*.

Cela pour vous redire que ceci est un *exposé* (avec « les ambiances dans la salle »). Un *exposé écrit* (avec l'impossibilité de modifier ou de rajouter des sens ayant recours à des intonations ou des mimiques). Un *exposé professionnel* (avec toutes les précautions prises quant à la gestion des effets secondaires et des effets secondaires des effets secondaires, avec la maîtrise de la maxime « Prévenir vaut mieux que guérir »). *Mon* *exposé* (avec ma « visible invisibilité »). Je ne vous autorise nullement un à-peu-près avec lequel vous pourrez vous essayer à expliquer, à traduire ou à résumer ou même à représenter par une araignée — comme le suggère tant Tony Buzan — ce que je dis, ce que je fais, ce que je ne dis pas, ce que je ne fais pas. Mes exposés ont la particularité de l'élémentarité complexe. Comme pour la coupole de Brunelleschi, dont nous reparlerons, il n'y a de place pour aucune approximation, aucune déviation, aucune faute ou erreur. Comme vous ne pouvez pas, en absence de l'image de « femme + femme » transmettre à l'identique cette image (par un autre moyen que par exactement cette même image) à quelqu'un d'autre n'ayant jamais vu ce type d'images, jamais vu *exactement* cette image, vous ne pouvez pas transmettre *exactement* cet exposé avec sa trame invisible qui vous échappe encore complètement, peu importe vos aptitudes intellectuelles. Comprenez bien que je ne vous mets pas ici au défi. Ce n'est qu'un simple avertissement pour ne pas vous ridiculiser (si cela est le mot qui s'applique ici) comme l'étudiant qui n'avait pas remarqué le petit détail. Un petit détail, minuscule même, certes, mais important. Par exemple, vous ne savez pas exactement où sont « enterrées » les « mines à retardement ». Celles qui vont être désamorçées dans mes prochains exposés ou même peut-être pas, comme celles qui sont là pour toujours dans l'œuvre de René Descartes, de Francis Bacon, de Platon pour n'en mentionner que quelques-unes. Autrement dit, celles qui vous empêchent — même vous, qui avez participé avec assiduité à cet exposé — d'envisager quelque chose d'autre qu'une utilisation *professionnelle* des outils que je suis en train de vous dévoiler. On ne devient pas un professionnel, on n'effectue pas son examen de conscience seulement en lisant, en méditant, dans le cadre d'un jeu. Je n'ai pas parlé du « couteau sans lame ni manche » seulement pour rappeler l'esprit espiègle de Lichtenberg. Toutes ces anecdotes que je vous « raconte » ce n'est pas pour « amuser la galerie » comme on dit ou encore pour augmenter la valeur marchande de mes présentations.

Ce que je veux vous « offrir » par cet exposé « gratuit » — comme le chirurgien qui a offert gratuitement aux étudiants une information — c'est l'information que, peut-être — et ce *n'est plus* que vous-même qui puissiez le *sentir* — vous courez dans votre vie

trop vite pour pouvoir saisir les opportunités cachées dans les systèmes d'élémentarité complexe qui sont « la préfigure du réel » comme le dit Dante et qui n'attendent donc que l'effort adéquat ou même une simple attention de votre part pour réaliser le miracle dont vous avez besoin (si vous en avez besoin) si ce n'est que pour effectuer comme il faut votre « connais-toi toi-même » pour naître ou renaître, comme Phénix, de vos propres cendres. C'est la même information qui vous signale que, probablement, la même précipitation et la même ignorance ou la méconnaissance de l'élémentarité complexe vous empêchent d'avoir les relations du type « parce que c'est lui, parce que c'est moi ... et même, peut-être, parce que c'est l'Univers » si bien évoqué par Montaigne. C'est la relation induite par plusieurs significations du mot connaître. Par celle qui correspond à la « co-naissance » en tant que le fait de *donner* naissance à l'objet de la connaissance, le faire naître, mais aussi par celle, qui à l'instar de co-opérer, fait co-naître, c'est-à-dire, nous parlons ici du fait de *naître avec*, de naître simultanément, comme l'image de « femme + femme » à partir d'un « fouillis de points » perçu par un observateur externe comme un chaos ou un vilain petit canard. Quelques questions discrètement indiscrettes donc. Est-ce que vous connaissez quelqu'un ? Quelqu'un que vous avez fait naître ? Quelqu'un qui naît avec vous ? Comme on peut le sentir, dans *Les ouvriers des cathédrales* de François Icher, dans la relation symbiotique entre l'architecte et ses ouvriers qui s'instaurait jadis :

Dans l'Europe des bâtisseurs qui se dessine au XIIIe siècle, la tradition du voyage est bien installée. Mais il ne suffit pas de faire appel à un architecte pour élever l'édifice souhaité, il faut aussi s'assurer du recrutement d'ouvriers « capables de ». L'exemple d'Étienne de Bonneuil se rendant en Suède, à Uppsala, avec dix compagnons et bacheliers, illustre à merveille une diffusion des techniques de la construction gothique assurée par des architectes, des techniciens de haut niveau et des compagnons appelés sur des chantiers lointains en raison de leur compétence et de leur renommée. L'architecte se déplace donc avec *son* équipe, des appareilleurs, des tailleurs de pierre, des charpentiers qu'il connaît pour avoir travaillé avec eux ou, tout simplement, pour avoir été formé en même temps qu'eux à l'art de bâtir.

[icher01], p. 63

Construisez-vous une « cathédrale », une « Tour de Babel », ou vous limitez-vous simplement à grimper votre échelle de la réussite ? Ou encore. C'est la première impression qui compte, disent certains. Sur quoi sont fondées vos premières impressions ? Sont-elles ... rapides ? Sur quoi a été fondée votre première impression de l'image « femme + femme » ? N'étiez-vous pas déjà sous l'emprise de la première image si astucieusement mise devant vous par Stephen Covey ? Et comment réagissez vous quand, avant de rencontrer quelqu'un pour la première fois, quelqu'un l'« étiquette » pour vous avec une étiquette *ineffaçable* ? Est-ce que vous lisez d'abord l'introduction d'un commentateur avant de vous lancer dans la lecture d'un « classique » ? Vous souvenez-vous de ce « Si je veux votre opinion, je vais vous la donner » ? Est-ce que vous appliquez les techniques de la lecture rapide ? Pour *vous donner* d'abord une opinion à vous-même ?

Donc, cette relation, cette élémentarité complexe, ce n'est pas la fusion, ce n'est pas l'image du grain de sable qui rend l'eau salée ... l'image que je tire d'une philosophie orientale. C'est la symbiose, la symbiose à l'ancienne, la symbiose que l'on peut sentir

dans le cœur du petit écureuil. Simplement, il ne connaît pas le mot, il ne connaît pas les imposteurs, donc, il ne peut encore ni la concevoir ni la réaliser, ni chercher les ouvriers qui participeraient à la construction. Il est possible qu'en grandissant, il s'habitue à cette ambiance qu'on lui dit — et répète inlassablement — être parfaitement normale (et bien oui, il y a des spécialistes qui disent que les disputes sont utiles, que le stress est stimulant, que l'infidélité est dynamisante pour un couple, que la jalousie est naturelle, qu'il y a les surdoués et les « autres », que ceci est inné tandis que cela ne l'est pas, que les garçons excellent dans l'abstrait tandis que les filles sont plus intuitives, que le cerveau droit fait ceci tandis que le cerveau gauche fait autre chose, etc. — rappelez-vous en lisant ces étiquettes l'histoire de l'escrimeur à qui on a « mis les mots dans la tête »), il perdra ainsi ce désir de la symbiose, et la liant dans sa tête au parasitisme, il se forgera, *comme tout le monde* (dit-on), un outil de synergie (excluant le parasitisme et donc aussi bien les handicapés qui semblent à la longue n'être bel et bien que de simples parasites). Comme le chante Barbra Streisand dans *Hello Dolly !*, il est peut-être préférable d'être un fou avec les autres qu'un fou tout seul. Il faut simplement faire attention à ne pas être le fou seul dans la foule, ou encore le seul fou dans la foule. Ce cycle d'exposés sert à réveiller non pas le désir de « rêvasser » sur la folie de la symbiose mais le désir de réaliser la symbiose, les systèmes symbiotiques, là où l'on en a besoin, chez les professionnels aussi bien que chez les non-professionnels afin que l'on puisse « cerner et réaliser l'irréalisable ». Pour qu'ils réalisent leur « connais-toi toi-même » à la fois en se « donnant naissance » et en « naissant avec » tout en connaissant les autres (en « naissant avec » à partir d'un « fouillis de points », à partir des « cendres ») donnant ainsi raison à Barbra Streisand qui chante « People who need people are the luckiest people in the world » ou encore à la Bible qui dit « Bienheureux les *simples en esprit* ». Pour qu'ils *réalisent* ... leur *connaissance* et *connaissent* ... leur *réalisation*.

Et puisque nous parlons de la réalisation, afin de pouvoir continuer dans notre travail de familiarisation avec des outils du diagnostic de vos araignées, il faut nous rendre compte du progrès de notre travail. Pour cela, tout d'abord vous allez créer une araignée pour le mot (102,7). Faites-le donc. Ensuite continuez avec (109,2), (108,7), (102,1), (106,1), (207,6), (109,6) et finalement (209,5).

Ensuite, vous allez reprendre notre test de la diminution de la rapidité. Dès le début. C'est-à-dire, vous allez maintenant effectuer le test, vous allez créer des araignées (ou les listes, ce qui vous convient mieux) pour chacun des mots que nous avons déjà fait, cette fois-ci sous l'influence des informations procurées par cet exposé dont la fin n'est, peut-être, qu'un au revoir. Vous connaissez bien la marche à suivre pour effectuer ce test et vous ne connaissez pas la vraie raison de ce deuxième travail (énorme pour vous, j'espère). C'est très bien. Si vous la saviez, vous ne pourriez pas le faire. Donc, à vous de jouer maintenant, tout de suite. (Faites quand même un effort d'organisation pour ne pas confondre les anciennes araignées et celles de la nouvelle série. Les dater vous sera utile dans quelques mois, quelques années.)

Après avoir fini, gardez vos araignées en lieu sûr, et à bientôt, peut-être. Sur le site de l'*Atelier de la Créativité Formelle* vous serez informés des nouvelles parutions.

Je me permets donc de clore cet exposé en rappelant d'abord le proverbe slovaque : *La*

répétition est la mère de la Sagesse. D'où, une répétition de Dante

*Le fleuve et les topazes qui entrent et qui sortent,
les herbes qui sourient,
ne sont que des préfigures
qui cachent et annoncent le réel,
non que par elles-mêmes ces choses soient imparfaites,
mais c'est un défaut qui vient de ton côté,
parce que tu n'as pas encore des yeux assez perçants.*

Mais, pour ne pas finir sur une répétition et pour satisfaire le désir de certains du spectaculaire, je me mets dans une « transe pythienne » pour vous lire une prémonition que je vois dans « ma boule de cristal » et qui m'annonce donc que dans un de mes prochains exposés vous pourrez entendre ...

... **protéger** une espèce en extinction demande de la **définir** et de **montrer l'intérêt de la protection** et de **former** les professionnels aptes à tout ce qu'incombe aux protecteurs d'une espèce en extinction et ...

On verra donc si ma « prémonition » se réalise, si elle a lieu de se réaliser. Nous verrons ainsi quel type de liberté, si ce n'est que la liberté de parole, est réservé par la société à ceux qui sont obligés par leur profession de diminuer ce qui est en excès (par exemple, la ruée vers les technologies obsoletables, la tolérance au stress, la consommation d'antidépresseurs, etc.) et d'augmenter ce qui est insuffisant ou même rare (par exemple, la préparation et la conception des technologies non-obsoletables, peu importe leur caractère industriel ou leur caractère inhérent au bien-être, bonheur, etc.)

S'il n'était pas bien ancré dans cet exposé, cet exercice de « divination » pourrait sembler indigne de la fin d'un exposé professionnel devant servir d'annonce et d'ouverture aux prochains exposés. Cependant, puisqu'il s'inscrit bien dans cet exposé, il me permet de rappeler que l'un auteur d'un « fouillis de points », d'un système symbiotique, sait d'avance quels pions il placera au moment adéquat sur l'échiquier. (Ces pions ressemblent aux balises de l'architecte construisant un pont au-dessus d'un précipice dont je parle dans la *Préface* de mon livre, voir l'Annexe 2.) Cela ne dépendra nullement de son « adversaire », cela s'écrit *d'avance* dans le destin de la partie. Cela

n'a rien à voir avec la rigidité d'une décision *a priori*, d'une rigidité observée de l'idéal platonique (sans recours aux outils de l'élémentarité complexe) par François Jullien dans son *Traité de l'efficacité* qui oppose à cette rigidité la souplesse de la pensée chinoise, donc ce « d'avance » aussi bien pour l'élémentarité complexe que pour l'idéal platonique reflète le déroulement naturel, c'est-à-dire non forcé, soigneusement préparé par l'observation et la réalisation préalable de mille détails (un « fouillis de points ») presque imperceptibles et insignifiants de la partie précédente. Autrement dit, on n'a pas besoin de « respirer les vapeurs délétères que dégorge l'abîme » (comme le dit si joliment Mike Waltari) pour savoir comme les jardiniers ou les paysans que, si le ciel ne nous tombe pas sur la tête, comme disent les Gaulois d'Uderzo et Goscinny, après avoir effectué les semailles comme il faut, c'est la graine semée qui va éclore. Peut-être, pour ne pas citer seulement Mike Waltari, un romancier, nous pourrions parler du rêve de Descartes, non pas celui de la poêle, mais des graines ... mais gardons quelque chose d'« énigmatique » pour la prochaine fois. Comme je l'ai dit auparavant, les énigmes ne sont plus des énigmes dès que l'on possède toutes les données du problème. Ainsi, mes dernières remarques n'ont rien de sibyllin, de prémonitoire. On comprend donc que si plus tard je parle de la divination et de l'illusion, il ne s'agira nullement de la divination dite « du marché » ou de l'illusion « d'estrade ». Il ne s'agira nullement de satisfaire à peu de frais l'engouement pour ce qui peut être englobé sous l'appellation « machines à explorer le temps » ou « trucs » de l'illusionnisme. Nous allons avoir la possibilité d'« explorer le temps » et de réaliser les « illusions », mais nous n'aurons pas recours à des « machines » et à des « trucs ».

Pour certains donc — ceux qui sont déjà professionnels — cet exposé n'est rien d'autre qu'une invitation (si cela se justifie) à un pèlerinage, à un retour — en solitaire ou en bonne compagnie — à la source, aux sources, plus près de l'indifférencié et de l'invisible afin d'actualiser ou même de restaurer le « fouillis de points » en cours de réalisation ou encore, si besoin, afin d'arriver sans obstacles artificiellement créés à cerner l'incernable, et même, si besoin, à cerner le noyau métamorphique de la Vérité. Pour d'autres — ceux qui coquette très sérieusement avec l'idée de devenir professionnels — il est une illustration du « combat » à la fois pacifique et sans concessions et sans compromis qu'un professionnel peut être amené à mener afin d'imposer — sans forcer — le respect d'une nouvelle mesure de diagnostic, de jugement et même, ce qui peut paraître surprenant, de réalisation. Il est aussi une illustration de la manière professionnelle d'essayer à la fois de chercher à approcher et à filtrer l'approche seulement de ceux qu'un « même souffle anime » — peu importe le nom que chacun lui donne —, une manière si différente de la manière provocante et peut-être impatiente et désespérée de Diogène. Pour d'autres encore — ceux qui ne sont que des observateurs externes — il sert à les inciter à lire et à relire *Essay on Criticism* de Pope avant l'émission de chaque commentaire qui leur vient *spontanément* à l'esprit.

Ensuite, il ne me reste qu'à dire que, avant d'éveiller la réceptivité à l'élémentarité complexe, il est nécessaire de réveiller la réceptivité aux ambiances afin d'approcher en toute sécurité la période difficile mais nécessaire du doute, ou plutôt d'une déstructuration, d'un démontage visant à reconnaître et à inventorier ses propres cendres, d'un examen du noyau rationnel de ses propres fondations. Cette période peut paraître — à un observateur externe — n'être qu'une folie. Donc, afin de ne pas

ébranler chez l'endormi de manière définitive les points invisibles de la trame invisible qui sont déjà bien en place, déjà avant les premiers pas destinés à amorcer le réveil, il faut envisager les difficultés initiales liées à ce réveil peut-être inattendu, comme par exemple le « petit déjeuner » servi, qui ne sera plus le même que ceux que l'on avait pris avant ce réveil et donc le goût inhabituel est susceptible d'empoisonner de manière définitive ce qui doit être, qui doit faire partie du moteur interne du réveillé censé remplacer le moteur « obsolète » qui était la cause de l'endormissement, et c'est le désir. Donc, le but, ou plutôt un des buts du réveil n'est pas l'élimination, l'extermination du désir ou de la souffrance liée selon certaines philosophies orientales à la présence du désir, mais la conception et la réalisation d'une trousse de soins permettant de guérir, et de guérir vite de préférence. Donc, le « but du jeu », ou plutôt un des buts de la familiarisation avec l'élémentarité complexe est de ne pas supprimer la souffrance (qui doit peut-être faire partie de notre instinct de survie), mais d'apprendre à guérir vite en se hâtant lentement. D'une certaine manière, un des credo de l'élémentarité complexe pourrait être : Ce qui ne me tue pas, me renforce. À vous donc de voir si vous avez besoin de découvrir ses autres credo, ou même son générateur de credo qui est aussi un credo lui-même. Mais, avant de parler des credo, peut-être faudrait-il commencer par la notion d'atout, de générateur d'atouts qui est lui-même un atout. Je peux donc me permettre de clore cet exposé par un au revoir inhabituel, par une salutation qui en dit beaucoup, sinon tout :

Penser à tout, à tout, à tout ; penser atouts, atout à tout !

Annexe 1:

Présentation condensée de l'ouvrage

Brevet épistémologique
– Créativité Formelle : méthode et pratique –
Conception des systèmes « informatiques » complexes
de **Marta Fraňová**

Fruit de trente ans de recherche, d'expériences et de réalisations, l'ouvrage est susceptible de devenir un outil de référence indispensable à ceux qui se sentent concernés par la notion de créativité ou de connaissance humaine dans toutes sortes d'environnements, professionnel, privé, collectif, familial, juridique, médical, technologique, économique, artistique ou commercial, culturel ou social.

La lecture de cet ouvrage n'est pas recommandée pour un public n'ayant pas atteint 17 ans. Une série d'ouvrages visant le public jeune pourra être conçue avec l'aide de pédagogues et d'enseignants formés dans ce but.

Voici quelques-unes des nombreuses particularités de l'ouvrage :

Au plan pratique, culturel, professionnel et privé, en ce qui concerne la créativité et la connaissance, de manière sobre et non polémique, il présente des **informations inédites**, utiles et valables aujourd'hui aussi bien que dans cinquante ou trois cents ans.

Au plan méthodologique, économique et technologique, il conçoit une base solide pour la **réalisation** de certaines **technologies reconnues irréalisables** dans le savoir-faire standard.

Au plan épistémologique, juridique et social, en ce qui concerne la propriété intellectuelle et industrielle, il montre l'**incomplétude de la législation** actuelle et indique les **moyens de sortie** de cette situation dangereuse, extrêmement coûteuse à long terme et difficile à vivre à court et moyen terme.

Au plan psychologique, il formalise la **différence entre les archétypes** tels que programmeur, concepteur et architecte de systèmes complexes, artisan et artiste, scientifique et chercheur.

Au plan médical, il permet la perception des conditions sous lesquelles la profession de chercheur est susceptible de mener à de **graves perturbations de la santé**, d'où la nécessité d'une prévention adéquate. Il estime le coût du Bien-être ainsi que les effets secondaires de l'insouciance fondée sur l'ignorance.

Au plan médiatique, il introduit et donne un sens (entre autre) à des expressions telles que « **sculpture en quatre dimensions** » ou encore « **générateur d'atouts** ».

Au plan familial, entre autre, il indique la manière d'aboutir à l'**éducation des enfants sans crise d'adolescence** ; on parlera simplement de la rupture désirable et parfaitement justifiée du « cordon ombilical ».

L'ouvrage est susceptible d'influencer de manière significative le travail du législateur ainsi que la politique scientifique du CNRS, du Ministère de la Recherche et du Ministère de l'Education. Il est susceptible d'influencer aussi l'organisation et la gestion mondiale de la recherche. Il signale les informations à intégrer dans la culture générale. En particulier, il explique et justifie la nécessité et le bien-fondé du « brevet épistémologique » pour une technologie informatique « révolutionnaire ».

La page professionnelle de Marta [Fraňová](#) peut être consultée sur
<http://www.lri.fr/~mf/mf.intro.fr.lri.html>

La liste de publications scientifiques de Marta [Fraňová](#) peut être consultée sur
<http://www.lri.fr/~mf/recman.pub.lri.html>

Un aperçu de qualifications principales de Marta [Fraňová](#) peut être consulté sur
<http://www.lri.fr/~mf/mf.titres.lri.html>

Annexe 2:

Préface à l'ouvrage

Brevet épistémologique
– Créativité Formelle : méthode et pratique –
Conception des systèmes « informatiques » complexes
de **Marta Fraňová**

Préface

S'il n'avait pas été sûr d'être le seul à pouvoir conduire ce travail, il ne l'aurait pas commencé.

[vasari03], Vie de Brunelleschi, p. 207

L'ambition de la Florence du Trecento a mis en évidence de façon presque humiliante, car le chantier béant et silencieux de Sainte-Marie-de-la-Fleur a été vu et compris par tous, un *déséquilibre* entre le *vouloir* d'une communauté et le *pouvoir technologique*. Nous pourrions dire que, d'un côté de la balance, il y a eu la conception du plan du Duomo par une équipe et l'approbation de ce plan par un référendum ; ce qui alliait — comme l'a formulé Glenn M. Andress dans *L'art de l'ingénieur : Brunelleschi et le Duomo* — le sentiment de sécurité lié au groupe et un véritable esprit communautaire et démocratique. De l'autre côté, il a fallu plusieurs décennies — et, peut-être aussi un nouveau désir, le « désir de pouvoir oublier tout ça » — pour que l'on accorde une *confiance*, bien surveillée comme le rappelle Vasari, à une personne, Brunelleschi, lequel dans sa jeunesse,

... nourrissait deux grands desseins : faire renaître la bonne architecture ... ; trouver le moyen, si possible de voûter la coupole de Sainte-Marie-de-la-Fleur de Florence, tâche si difficile à cause de la prodigieuse dépense de bois destiné aux charpentes que personne depuis la mort d'Arnolfo Lapi n'avait osé la tenter.

[vasari03], Vie de Brunelleschi, p.198

Brunelleschi a réussi à résoudre ce déséquilibre et son histoire pourrait, peut-être, éclaircir ou motiver l'éclaircissement de certains déséquilibres de notre époque. En effet, la vie de Brunelleschi et les péripéties de sa carrière professionnelle sont riches d'enseignement pour tous ceux qui s'intéressent à la créativité humaine, à la conception des systèmes complexes susceptibles de concerner la notion du *réalisable*. Nous pouvons relever au moins trois raisons à ceci.

D'abord, la *similarité* entre la *créativité technologique pluridisciplinaire* inhérente à la conception de ces systèmes et la créativité de Brunelleschi.

Pour réaliser son projet, Brunelleschi dut non seulement concevoir un nouveau mode de montage, avec des matériaux légers et des mortiers à prise rapide, mais aussi calculer jusque dans les moindres détails la place et l'inclinaison de chaque brique : l'absence de cintre interdisait l'habituelle taille « à la demande » permettant d'essayer les pierres sur le cintrage, quitte à les retailler pour les ajuster. Aucune erreur n'était permise. L'astucieux architecte dut même imaginer les outils et les engins qui s'adaptent à ce chantier d'un nouveau genre.

Florence, (Guides Gallimard, 1996), p. 131

Ensuite, la *complexité des relations psychologiques* du concepteur, ici de l'architecte, avec son entourage. Des experts, par exemple, qui ont jugé sa proposition absurde :

Bien qu'il ne révélât pas comment il comptait faire, il soutenait que le dôme

pouvait être édifié sans recourir à des cintres. Les autres experts considèrent que cette idée était complètement insensée et, lorsque Brunelleschi la défendit avec insistance, ils l'expulsèrent de leur cénacle.

[andres01] L'art de l'ingénieur : Brunelleschi et le Duomo ; p. 329

Mais aussi, comme le décrit de façon colorée Vasari, les maçons qui ont boycotté le chantier, puis ont vu, avec stupéfaction, Brunelleschi — lentement, mais avec succès — diriger des ouvriers non-qualifiés pendant plusieurs mois ; un temps suffisamment court pour échapper au soupçon d'avoir pu former de nouveaux maçons, et suffisamment long pour faire reconnaître que, sous sa direction, le chantier avançait effectivement.

Enfin, la *séparation* claire entre la *phase de recherche* et la *phase d'étude et de développement* ; la phase de recherche correspondant à une longue période durant laquelle Brunelleschi voit nettement le projet mais ignore encore la solution et collectionne, en solitaire, indices et moyens qui pourraient lui être utiles pour la dégager. La phase d'étude et de développement commence, comme pour Archimède, par un « Euréka ! ». Cet « Euréka ! » de Brunelleschi quadragénaire ne signifie peut-être pas qu'il est en mesure de donner une description linéaire de sa solution, de la donner « en sortant de sa baignoire », comme semble l'indiquer la citation suivante.

Sûr de lui, Brunelleschi proclama son aptitude à résoudre tous les problèmes qui se présenteraient, mais il gardait secrets ses plans de construction. Ce comportement fut attribué au caractère jaloux de l'architecte et à son souci de protéger ses idées contre ses concurrents (certaines chroniques de la construction du dôme laissent en effet entendre que le projet suscita son lot d'intrigues et de manigances déloyales). Mais cette volonté de « secret » peut aussi être attribuée en grande partie à la nature intuitive de la pensée architecturale de Brunelleschi : il ne savait pas exactement dès le départ comment il exécuterait chaque détail. Les décisions étaient prises et modifiées au fur et à mesure que le travail progressait, que son expérience s'accroissait et que les problèmes surgissaient.

...

Cette façon de travailler requérait bien sûr la présence continue de Brunelleschi.

[andres01] L'art de l'ingénieur : Brunelleschi et le Duomo ; p. 327

En conséquence, nous pouvons être tentés d'imaginer que le « Euréka ! » de Brunelleschi ressemble plutôt à un déclic dont le schéma est comparable à nos petits euréka professionnels ou personnels ; ce sont ces moments inoubliables — et intransmissibles — quand, de même que Brunelleschi peut-être, nous nous disons en nous-mêmes : « Je sais où je vais, je vois les balises de mon parcours et je suis sûr que ma compétence me permet de construire des ponts au-dessus de précipices qui séparent certaines étapes de mon parcours ».

Cet ouvrage est concerné par la créativité humaine, par la conception des systèmes complexes, par la conception des ensembles de savoir et savoir-faire technologiques qui nécessitent un tel « Euréka ! », c'est-à-dire, il porte sur la conception des systèmes — susceptibles de concerner la notion du réalisable — dont l'architecte, de manière analogue au cas de Brunelleschi, ne se pose pas la question comment atteindre l'idéal de beauté, comment plaire à ses contemporains, mais il se pose la question :

« Comment ça pourrait marcher ? ».

Il ne s'agit donc pas de s'interroger sur l'efficacité de l'organisation de modules de fonctionnement déjà fabriqués, mais sur l'existence même d'une telle organisation. Le problème premier à résoudre n'est pas « Comment arranger des briques physiquement présentes ? », mais « Pourrait-il y avoir une manière de faire *et* quelque chose ressemblant à des briques qui, à la fin, donneraient une construction qui se tient ? ».

Insistons donc : le problème n'est pas celui de l'organisation efficace, mais de l'organisation tout court. Ainsi, cet ouvrage s'intéresse aux systèmes à venir qui n'existent pas encore, mais dont les spécifications sont question de temps, d'audace et d'effort de passer du « presque réalisable » au « réalisable ». En conséquence, cet ouvrage ne constitue pas un catalogue spécifiant la créativité inhérente à la conception des systèmes complexes — informatiques ou pas — déjà disponibles, même s'il peut être utile à ceux qui s'intéressent à l'établissement d'un tel catalogue. Il ne constitue pas davantage une description théorique de tous les systèmes « presque réalisables », mais introduit et utilise la notion de *récurrence* comme clé fondamentale de la compréhension de la créativité humaine, de la complexité conceptuelle et architecturale des systèmes complexes susceptibles de concerner la notion du réalisable. Signalons cependant que, pour la première lecture, en attendant la véritable entrée en scène de la récurrence bien plus tard dans notre ouvrage, il est souhaitable de remplacer mentalement le terme « récurrence » par une expression plus générale, telle que « méthode particulière de conception et de réalisation ».

De manière *didactique*, cette focalisation sur la récurrence (donc, sur cette méthode particulière de conception et de réalisation que nous allons essayer de côtoyer dans cet ouvrage) illustre la pertinence de la remarque de Bacon :

... que la rigueur vétilleuse avec laquelle nous exigeons des preuves absolument strictes pour certaines choses (qui n'en demandent pas tant), et la complaisance plus courante avec laquelle nous nous contentons des preuves les plus vagues pour d'autres choses (qui mériteraient mieux) ont fait du tort au savoir et figurent parmi les facteurs d'obstruction les plus importants dont il ait eu à souffrir.

[bacon01] ; p. 177

En effet, tandis qu'un architecte des systèmes complexes, un concepteur, doit comprendre la récurrence et l'utiliser sans se tromper, il n'est pas nécessaire qu'il ne se trompe-jamais-en-la-calculant, car cela relève de la compétence d'un ingénieur, d'un « programmeur ». Autrement dit, de la même manière que le problème de la construction de la coupole de Sainte-Marie-de-la-Fleur de Florence a mis en évidence une différence entre un contremaître (un artisan) et celui qui est censé de concevoir un plan de construction (un artiste), la récurrence permet de mettre en évidence une différence entre un concepteur et un ingénieur, un « programmeur ». En conséquence, un des buts de cet ouvrage est de montrer que *rare*s sont ceux qui ne peuvent pas *comprendre* la récurrence, mais que, pour certaines raisons, le passage de la compréhension à l'utilisation parfaite de cette notion — soit tel qu'il doit être effectué par un concepteur, soit tel qu'il doit être effectué par un ingénieur, par un « programmeur » — n'est pas si évident.

Sur le plan *technologique*, cette focalisation sur la récurrence signifie que cet

ouvrage s'intéresse à toutes les manifestations de la créativité humaine, à tous les systèmes complexes dont la conception ne se passe pas de la récurrence soit au niveau de l'*architecture du système* désiré, soit au niveau de la *modélisation du domaine* pour lequel un système complexe est (ou bien a des chances d'être) utilisé, soit au niveau *épistémologique* ou *méthodologique* comme un repère qui, par une transposition judicieuse, permet de prendre le recul nécessaire à la reconnaissance immédiate de certains types de créativité dès que l'on a la chance de les rencontrer au cours de la conception des systèmes complexes. Autrement dit, l'ouvrage s'intéresse à tous les systèmes dont la conception peut faire intervenir la récurrence soit directement — l'excentricité de telles architectures sera illustrée dans quelques instants, soit indirectement, partiellement ou temporairement. En conséquence, en ce qui concerne la technologie, sont concernés des domaines aussi variés que la robotique, la bureautique, la sécurité, mais aussi la biologie, la santé, la cognition, l'univers des jeux vidéo, etc.

La notion de récurrence étant aujourd'hui un sujet à opinions, les domaines où la récurrence peut intervenir de manière indirecte se trouvent dans une situation bien difficile, car, selon toute apparence, ils doivent effectuer un choix parmi des opinions. De plus, dans beaucoup de cas, ce sont ces domaines-là qui sont ou seront amenés à formuler leurs désirs quant aux systèmes pluridisciplinaires à concevoir afin de créer des pouvoirs technologiques adéquats et reflétant et répondant à l'ambition de leurs désirs, et c'est à eux de voir si et dans quelle mesure, et dans quelle forme, la récurrence les concerne ...

... car de même, qu'il faut quelque connaissance pour poser une question qui ne soit pas impertinente, de même il est nécessaire d'avoir quelque bon sens pour formuler un vœu qui ne soit pas absurde.

[bacon01] ; p. 89

Ainsi, il me semble tout à fait justifié, même pour ce deuxième type de systèmes, où la récurrence peut intervenir de manière indirecte, de parler de systèmes complexes et de tenir tant, dans cet ouvrage, à mieux mettre en évidence le fait que le rôle de ces domaines ressemble à celui d'un *maître* disposant d'un *serviteur* — c'est au maître de formuler ses désirs et de faire un effort d'imagination pour les augmenter ou les faire évoluer en fonction des capacités de ce serviteur, et même, d'une certaine manière, assurer l'évolution de ce serviteur. En conséquence, il est primordial que ce maître comprenne ce qu'est cette récurrence ; et puisqu'il y a des opinions, il est très important de savoir qu'est-ce que leur « cœur commun » et où se situe l'origine de divergences. Il est donc important de donner à ce maître une vision claire et sans ambiguïtés, mais sans le forcer à devenir l'expert en récurrence et pourtant le rendre capable d'assumer le dialogue avec son serviteur, qui, par contre, doit être un tel expert. Il est évident que c'est l'homme, la société ou des industries particulières qui « soufflent » leurs désirs à ces domaines. Ainsi, par transitivité, cette appellation de maître s'applique à chacun de nous. Donc, il faut avoir une base commune, et *minimale* de préférence, de communication entre celui qui désire ou ordonne et celui qui exécute. Cet ouvrage présente une telle base.

Quant à la complexité architecturale des systèmes récurrents, mathématiquement parlant, la seule différence entre la construction mentale des « ponts » de Brunelleschi et des « ponts » nécessaires dans la conception des systèmes complexes est que l'on est

amené à construire un pont en ayant la « foi » qu'il existe déjà. Ceci rappelle assez Indiana Jones de Spielberg se trouvant au-dessus du précipice qui le sépare de son but et ayant besoin de la foi pour se convaincre que le passage — qu'il ne voit pas — existe réellement. La seule différence est que, dans notre cas, l'ouvrier met les pieds dans les endroits qui n'existent pas encore. En fait, c'est à lui, par sa foi en construction réelle, de les construire. Je pense qu'il y a là de quoi dérouter même un Indiana : un œuf qui n'est là que si la poule existe déjà et la poule qui n'est là que si l'œuf était déjà là ; et ceci n'étant même pas la même chose que le problème connu de la poule et de l'œuf, puisque dans le cas de la récurrence, la poule et l'œuf dont elle vient doivent être là au « même moment » et alors ils doivent exister en même temps.

Ces quelques excentricités « irrationnelles » illustrent qu'une sorte de pression psychologique — comme nous l'avons vu pour la construction de la coupole du Duomo — semble nécessaire afin que l'on s'intéresse à ce type particulier de complexité qui s'appuie sur la « foi » et qui est susceptible de transformer un rêve « logiquement injustifiable » en une réalité, susceptible de permettre de penser et *faire* des choses non-imaginables auparavant.

La récurrence étant un produit qui semble être adopté déjà par l'esprit humain, insister aujourd'hui sur une telle connotation psychologique peut paraître assez surprenant. Et pourtant, elle est là. Elle est là, peut-être, simplement parce que la récurrence n'est pas une simple méthode de conception et de réalisation. En effet, nous pouvons dire aussi que

la récurrence est une *représentation* particulière
d'un type particulier de *répétition*,

ou bien, peut-être, vaudrait-il mieux dire que

la récurrence est une *représentation* particulière
d'un *raccourci* particulier d'un *infini* particulier.

Ainsi, puisqu'il s'agit d'une *représentation*, l'homme a plutôt une tendance à la regarder de la manière réservée aux ouvrages d'arts graphiques, exactement comme nous le présente Sir Gombrich dans *L'art et l'illusion*. Puisqu'il s'agit d'un *raccourci* qui nécessite un labeur pour justifier qu'il mène vraiment là où le panneau de direction prétend — car il peut y avoir des panneaux-imposteurs vous laissant tourner en rond ou même vous éloignant sans retour possible — l'homme a plutôt tendance à être méfiant et paresseux. Et enfin, puisque la récurrence concerne la notion d'*infini*, la remarque que fait Paul Henri Michel dans son *Introduction aux Dialogues et lettres choisies de Galilée*

Quand nous employons le terme d'infini, nous croyons savoir ce dont nous parlons, mais si nous y pensons de plus près, si nous cherchons à faire entrer l'infini dans nos raisonnements et dans nos calculs, nous nous trouvons bientôt en présence de difficultés inattendues et d'aporées des plus troublantes.

[galilei01], p. 17

reste toujours valable.

Jusqu'à présent, nous avons très brièvement illustré les deux dernières raisons — énumérées ci-dessus — de se pencher sur l'histoire du Duomo, sur la carrière de Brunelleschi. Il ne nous reste maintenant qu'à suggérer la justification de la présence de la notion de créativité dans la conception des systèmes complexes, informatiques ou

pas. En effet, ce n'est pas parce qu'une personne non-avisée peut être déroutée, que l'on a le droit de parler de la créativité. En conséquence, comme c'est le cas des brevets d'invention, nous avons besoin de nous référer par rapport à l' « homme du métier ». Ici, ce sont des programmeurs ou ingénieurs de recherche.

En utilisant ce contexte particulier, notre illustration devient très simple. Il y a l'un des plus anciens rêves de l'humanité dont la réalisation nécessite — entre autres, et dans le contexte du savoir d'aujourd'hui — un système informatique capable de faire quelque chose qui concerne de près la récurrence. À ce jour, un tel système informatique n'est pas disponible. Dans notre époque d'un engouement pour l'innovation, on pourrait s'attendre à ce qu'il ne suffise plus qu'à attendre.

Ainsi, il faut signaler que la spécification informelle — qui sera présentée dès que nécessaire — d'un tel système peut amener dans l'esprit de certains lecteurs, hommes du métier, le mot « impossible ». Quant à la justesse du mot « impossible », la force de la conviction de ces lecteurs — dans toute leur bonne foi et compétence — me permet de conclure, que, dans notre cas, l'attente ne semble pas suffisante : il faut une action ; il faut des stimuli.

Cet ouvrage se propose non seulement de développer des outils qui permettent de « mesurer » la présence de la créativité dans la conception des systèmes complexes, mais aussi de donner de tels stimuli.

Il est tout à fait possible que, même si l'on s'intéresse à la conception des systèmes informatiques — peut-être simplement pour savoir reconnaître la « justesse » du prix que l'on paye pour la conception d'un logiciel — on peut ne pas se sentir concerné par des « missions impossibles » qui concernent la récurrence. Donc, avant de formuler de manière plus concrète comment je perçois le but de cet ouvrage, et comment l'atteindre, il est intéressant de spécifier un peu plus quel profit on peut tirer même de la lecture linéaire et passive — donc celle qui peut être caractérisée par l'absence de réflexions profondes, l'absence de l'attitude inhérente à un « comme si la vie en dépendait » — des « petites histoires » qui concernent la récurrence et la conception des systèmes complexes.

Lecture passive et questions de profit

J'ai mentionné auparavant que, au niveau épistémologique, je considère la récurrence comme un repère qui, par une transposition judicieuse permet de prendre le recul nécessaire à la reconnaissance immédiate de certains types de créativité. En effet, on verra que la récurrence nous permet d'aborder des questions aussi fondamentales que

- la symbiose *mécanisée* du raisonnement inductif et déductif ;
- des problèmes de changement *mécanisé* de représentations ;
- une cohabitation des mondes gouvernés par des logiques différentes ;
- la création de nouvelles disciplines scientifiques, de nouvelles technologies.

Les questions d'une symbiose mécanisée, de changement de représentation et de création de nouvelles disciplines scientifiques sont des questions pertinentes même pour la conception des systèmes qui, à première vue, n'ont rien à voir avec la récurrence, comme des systèmes que nous concevons pour saisir, préserver et propager l'essentiel de la vie.

Donc, des *analogies* nombreuses et variées se proposent d'elles-mêmes dès que

l'on met côte à côte les problèmes qui apparaissent dans le processus de *conception* des systèmes dont les fonctionnalités — c'est-à-dire, ce que ces systèmes font ou ce à quoi ils servent — sont différentes. Une telle focalisation sur le processus de la conception de systèmes aussi variés nous permet ainsi de gagner un peu de recul par rapport à la spécificité fonctionnelle de chaque système. Ce recul nous permet de nous rendre compte que la conception d'un système peut être perçue comme un *jeu de simulation*. En effet, dans les deux cas, on doit *trouver des règles qui permettent de gagner*. Ainsi, pour chaque système nous avons sa conception, donc, un jeu de simulation. Chacun de ces jeux a ses propres règles, comme c'est le cas pour les jeux de société. Maintenant, celui qui est familier avec des jeux de société peut se rendre compte qu'il y a certains jeux, où, pour jouer, on a besoin de faire un effort — quelques fois considérable — afin de comprendre ou maîtriser un « truc » de la règle du jeu. Il s'agit parfois d'un « truc » dont la compréhension ou la maîtrise facilitent la compréhension ou la maîtrise d'autres jeux, même des jeux dont les règles ne contiennent pas ce « truc ». La récurrence peut être comparée à un tel « truc » dans le *savoir-faire* de la conception des systèmes complexes.

Les notices énormes qui accompagnent des jeux de simulation sont un témoignage que la notice du jeu de conception ne peut pas se réduire à une page. Mais, puisqu'il y a des gens qui achètent des jeux de simulation, il y a certainement des gens qui ne seront pas rebutés par le poids de la notice du jeu de conception. D'où la question, celui qui a lu la notice, est-il automatiquement capable de réussir dans le jeu ? On se rend ainsi compte qu'un des attraits des jeux de simulation est que le succès dépend, entre autres, de la *sensibilité* au *bon* choix et *bon* dosage d'une *bonne* règle au *bon* moment du jeu. Donc, si nous modifions un peu la célèbre remarque de Descartes, il ne suffit pas de connaître les règles, mais l'essentiel est de les appliquer *bien*. De façon analogue aux jeux de simulation, le joueur-concepteur peut devenir son pire ennemi. En conséquence, des questions de psychologie de la conception deviennent tout à fait pertinentes. Malheureusement, on peut constater que tandis que les disciplines existantes sont spécifiées par leur propre objet scientifique, la psychologie de la conception en soi de ces disciplines, ou plutôt de leurs chercheurs, représente soit un sujet tabou — car, il s'agit de l'Art, évidemment — ou bien ne représente pas un terrain d'investigation pris au sérieux ; les chercheurs chevronnés n'écrivent pas leurs « mémoires épistémologiques », et si l'on observe que certaine presse a réussi à faire un simple autodidacte de Léonard de Vinci et un esprit dogmatique et borné de Descartes, on ne peut pas les blâmer. Et pourtant, la question des traits essentiels — aussi bien psychologiques qu'épistémologiques — d'un esprit créatif est une des questions fondamentales à laquelle doit se répondre celui qui est tenté ou, par l'analogie à l'aventure des jeux de simulation, sera tenté, de devenir chercheur ou architecte des systèmes complexes.

Il est évident, qu'il n'est pas très habituel de considérer la psychologie comme une source d'information pouvant servir dans l'effort à effectuer notre « Connais-toi toi-même ! » gravé sur la porte du temple d'Apollon à Delphes. Usuellement, nous nous tournons vers la psychologie plutôt pour entendre des anecdotes, pour garder en mémoire des défauts, des déviations des autres. Néanmoins, personne ne s'opposera à l'attribution de certain *potentiel de reconnaissance* fourni par des classements et des classifications psychologiques. De telles classifications fournissent des *repères* qui nous permettent au moins de *nommer* certaines choses, nommer certaines relations parmi

certaines de ces choses ; donc, au moins sur ce vocabulaire, on peut se mettre d'accord — même si on peut être conscient du manque de nuances comprises dans des cas particuliers ; même si on peut être conscient de la profusion des interprétations tournées dans des directions variées et parfois bien opposées. Et pourtant, tout en admettant ce potentiel de reconnaissance, il se peut que peu nombreux sont ceux qui, en plus de leurs préoccupations professionnelles, prendront un livre de psychologie simplement pour apprendre à se connaître, pour apprendre à *nommer* leurs qualités et leurs défauts, apprendre à les *manipuler* afin d'aboutir à un *équilibre dynamique*, donc, améliorer ou empirer selon les besoins — cas par cas — de la vie réelle. Autrement dit, le **potentiel constructif** du savoir acquis par la psychologie est loin d'être exploité au titre du profit personnel à long terme. Certes, on peut argumenter qu'une telle attitude de l'exploitation consciente du potentiel constructif diminue l'insouciance, la joie de vivre, l'élément de surprise. Mais, je ne sais pas si l'on peut trouver un grand nombre de personnes qui ont la possibilité de vivre dans l'ignorance des relations psychologiques. Car, l'histoire témoigne bien qu'il se peut qu'un « rabat-joie » prendra le temps nécessaire à la compréhension de telles relations et l'utilisera contre cette insouciance, contre cette joie de vivre fondées sur l'ignorance. Donc, apprendre à reconnaître de tels rabat-joie et savoir « jongler » avec sa propre personnalité tout *en gardant son intégrité* peut être considéré comme une sorte d'hygiène dont on apprendra — au besoin ou selon l'envie — à enfreindre les règles tout en sachant évaluer les effets secondaires de telles transgressions, tout en sachant éviter la stérilisation totale après le passage de laquelle rien ne pousse.

Il y a trois raisons pour lesquelles je mentionne l'exemple de l'usage du savoir, donc de la *connaissance potentielle*, des *graines* de la connaissance, disponibles dans les livres de la psychologie.

En premier lieu, ceci me permet à la fois d'introduire et d'illustrer les notions du *potentiel de reconnaissance* et du *potentiel de construction*. D'une certaine manière, ces notions incarnent la stratégie de volonté de tirer le profit maximal d'un savoir susceptible d'être utile dans la recherche d'une solution d'un problème. Donc, cette stratégie étant plus ou moins courante, il me fallait cependant sélectionner et nommer deux de ses aspects, car comme l'on verra, ce sont deux mots clés qui nous aideront à faire apparaître de manière explicite le court et le long terme de la recherche du profit.

En second lieu, il est très probable qu'un architecte des systèmes complexes, en plus de son propre potentiel d'autodestruction, aura affaire à des rabat-joie de sortes variées, d'origines diverses et plus ou moins nuisibles à la réalisation de son projet. Par exemple, quelqu'un pourrait consciemment ou inconsciemment utiliser contre un tel architecte des rumeurs nourries par l'ignorance des conditions qui déterminent la longueur et lenteur du processus de la conception — donc, ici les obstacles ne sont pas fondés sur la psychologie personnelle, mais relèvent de l'ignorance ou de mépris du contexte épistémologique. En conséquence, un architecte peut avoir grand intérêt à savoir *nommer* les phases de conception par lesquelles il passe dans son travail, à savoir reconnaître où lui, personnellement, est irremplaçable et quels types d'auxiliaires lui sont indispensables pour accélérer la phase de la collection des indices, etc. D'autre part, celui qui « achète » les services d'un architecte, tout en restant très exigeant, devrait savoir ne pas tomber, de manière inconsciente, dans le rôle de rabat-joie. En effet, il me semble qu'il n'y a, peut-être, rien de plus désagréable que de travailler pour quelqu'un qui a vécu personnellement et n'a pas tiré un enseignement juste de l'histoire

de *L'habit neuf de l'empereur* de Hans Christian Andersen ; rien de plus désagréable que travailler pour quelqu'un qui ne soit pas en mesure d'apprécier la compétence et l'effort fourni — peu importe si un tel effort est visible ou invisible à l'œil nu. Donc, il nous faudra apporter des repères terminologiques et culturels nécessaires au respect adéquat du travail « invisible à l'œil nu ».

En troisième lieu, un architecte pourra être forcé à jongler avec des méthodes ou des savoirs disponibles, prendre une petite chose dans un domaine, une autre petite chose dans un autre domaine, les déformant en une forme maladroite aux yeux des domaines d'origine et pourtant astucieuse par rapport à son but — donc, il aura besoin d'*empirer* ou d'*améliorer* selon ses propres besoins, buts et critères, donc, tout en préservant sa propre intégrité ; il aura besoin d'être complaisant pour certaines choses qui, dans la compréhension usuelle, sont considérées avec la « rigueur vétilleuse » explicitement mentionnée déjà par Bacon ; et même, tout en poursuivant son propre but, il peut être obligé de mettre en doute des savoirs déjà acquis dans d'autres domaines. On le sent bien, il suffit de peu de tout cela pour lui coller sur le dos l'étiquette ineffaçable d'un pauvre autodidacte. Il faudra donc bien comprendre qu'un architecte des systèmes complexes est aujourd'hui concerné par des problèmes qui ont un caractère pluridisciplinaire et donc, nécessairement, il est ou sera autodidacte dans certains de ces domaines ; il est tout à fait possible qu'il soit amené à créer de nouvelles disciplines qui encadrent la solution de son propre but. Qui va lui donner le droit de le faire, si ses confrères « n'aiment que ce qu'ils connaissent », si, tout en utilisant presque le même vocabulaire pour décrire une chose ils « ne considèrent pas la même chose » ? Evidemment, ceci ne signifie pas que les sciences établies devraient disparaître. Au contraire. Comme on verra, leur position et leur importance sont redoublées, ainsi que leur responsabilité vis-à-vis de l'absorption adéquate du savoir et du savoir-faire de ces disciplines nouvelles, mais qui au fond, sont destinées à disparaître une fois que l'on a trouvé la solution optimale du problème les faisant naître.

Finalement, quand on parle de jeu, inévitablement, par rapport à la psychologie de l'homme, cela fait penser aux *tricheurs*. Je pense que le profit majeur, au niveau méthodologique, que l'on peut tirer de la familiarisation avec la récurrence est que la récurrence est à la fois une *manière* de « tricher honnêtement » et une *invitation* à « tricher honnêtement » ; la manière concerne le niveau conceptuel et l'invitation concerne le niveau pratique du processus de la conception des systèmes complexes. Bien sûr, ce ne sont que ces « tricheries » particulières et inhérentes à la conception des systèmes complexes susceptibles d'application pratique — où l'on veut gagner, évidemment — qui seront examinées dans cet ouvrage et les moyens de leur légalisation seront discutés.

En conséquence, quant à la psychologie de la conception des systèmes complexes et la compréhension épistémologique de ce processus de conception, il nous faut apprendre ou ré-apprendre à faire la différence entre la critique constructive et la critique déplacée, il nous faut apprendre à faire la différence entre une faute et une erreur, il nous faudra, peut-être, diminuer l'hypersensibilité vis-à-vis de l'expression « mettre en doute », diminuer l'incompétence dans l'appréciation juste de l'absence des doutes, diminuer les chances des préjugés qui, comme l'a remarqué aussi Alvin Goldman dans son *Epistemology and Cognition*, sont capables de rendre originale une

chose plutôt normale — qui devient tout à fait normale une fois que l’opposition des préjugés est vaincue. Donc, il nous faudra un peu plus nous habituer à la « dynamique de l’oubli » et « bain d’esprit topologique » dont je vais présenter un peu plus tard des traits essentiels. Et ce qui est l’essentiel, il nous faut apprendre à distinguer les contextes dans lesquels il est impératif de formaliser — et chaque fois de manière appropriée pour le contexte considéré — les nuances des expressions « essentiel », « important » et « immatériel ».

Donc, si la question de profit se pose, je pense qu’il ne dépendra que du lecteur s’il exploite dans d’autres contextes, par une *transposition judicieuse*, le potentiel de reconnaissance et le potentiel de construction des notions et analogies présentées dans le contexte « restreint » de la récurrence et de la conception des systèmes complexes de cet ouvrage.

Je pense que la partie précédente de cette préface donne une petite idée de la manière avec laquelle je me propose d’aborder le problème de la conception des systèmes complexes. Je désire illustrer à la fois la simplicité de la conception des systèmes complexes et le labeur qui mène à cette simplicité. Donc, la notion de récurrence sera présentée d’une manière accessible à tous et facile à mémoriser, pour que même ceux qui « ne pratiquent pas », qui ne sont que des « spectateurs », soient en mesure d’apprécier le « ballet » des architectes et comprendre la différence fondamentale entre le travail d’un architecte des systèmes informatiques et d’un programmeur, entre le travail d’un architecte des systèmes complexes et d’un ingénieur de recherche. De plus, la mise en évidence des liens entre la créativité dans le processus de la conception des systèmes complexes et l’aptitude à « tricher honnêtement » n’exige pas la « pratique » de la notion de récurrence. Donc, les bases « théoriques » de la légalisation de certaines « tricheries » présentées dans ce livre sont accessibles à un large public.

But de l’ouvrage

Le **but de cet ouvrage** est d’augmenter la sensibilité des gens instruits à la reconnaissance de la créativité quand elle concerne la tâche de la conception des systèmes complexes.

Une telle *sensibilité* ne peut que se baser sur un *savoir*, un *savoir-faire*, l’*expérience* et une *motivation financière*. En conséquence, le but de cet ouvrage se poursuit à travers quatre tâches à accomplir :

- fournir une trousse minimale (de notions) qui est nécessaire à la compréhension de la *créativité* inhérente à la conception des systèmes complexes qui, comparable à la coupole du *Duomo* conçue par Brunelleschi, sont un résultat de l’effort de créer une nouvelle technologie ;
- fournir une trousse (de « règles pour la direction de l’ingéniosité ») qui est utile dans le processus de la formulation de tâches à effectuer dans la recherche de nouvelles technologies ;
- illustrer l’utilisation de ces deux trousse dans la mise en œuvre d’un « chantier », comparable au chantier du *Duomo* de Florence, inhérent à une tâche classée impossible ;

- illustrer, que l'on peut et devrait essayer d'exploiter le potentiel de reconnaissance et le potentiel de construction du savoir statique présenté par cet ouvrage dans le contexte juridique du droit de la propriété industrielle afin d'assurer une protection adéquate des œuvres intellectuelles susceptibles d'application industrielle.

Puisque cette quatrième tâche présuppose le passage *obligatoire* par les trois premières tâches, il peut être judicieux de motiver une telle attente. Ainsi, on verra, par exemple, que la première de ces trousse introduit une possibilité de séparation de logiciels (ou programmes) selon les types de créativité technologiques qu'ils incarnent ; la compréhension de ces types de créativité technologique pourrait, peut-être, suggérer un mode de protection adéquate et appropriée. De plus, dans la législation actuelle, tous les programmes sont « mis dans le même panier », le « panier » des œuvres intellectuelles, donc, dès le départ susceptibles de ne pas être susceptibles d'application dans l'industrie. On verra que, peut-être, une réactualisation de l'interprétation de la notion d'application industrielle d'une invention serait souhaitable. Ou bien cela pourrait être encore une autre chose qui pourrait orienter les débats vers un consensus acceptable et profitable pour toutes les parties concernées.

De plus, il peut y avoir une différence énorme entre le coût d'un système complexe « cousu sur mesure » pour une industrie particulière et le coût de particularisation d'un système général valable pour plusieurs industries. Qui doit surveiller de tels cas si intéressants ? Qui est compétent pour le faire ? Dans les conditions économiques et sociales de remise en question de l'utilité de la recherche fondamentale, des chercheurs scientifiquement compétents — pour assurer leurs vieux jours — auraient plutôt intérêt à la « couture sur mesure » et à la « mentalité commerciale du raccommodage ». En effet, des industries essayant de garder leurs secrets ne se rendront pas compte si facilement qu'elles portent « la même robe », elles ne se rendront pas compte si facilement que le coût des raccommodages successifs peut hautement dépasser les prévisions budgétaires et que l'avarice à court terme peut signifier le gaspillage à long terme. Qui doit surveiller de tels cas ? Qui est compétent pour le faire ? De la même manière, elles ne se rendront pas compte — et, bien sûr, auront tout intérêt financier à ne pas se rendre compte — que, dans certains cas, elles « portent » un chef-d'œuvre. Qui va être capable de donner raison à un architecte ou un atelier qui, en s'inspirant de l'exemple du peintre Whistler, ose demander un prix exorbitant pour un programme qui n'est qu'un simple « tableau », une simple « peinture » ? Ainsi, ce n'est peut-être pas la question si un logiciel est, oui ou non, susceptible d'application industrielle qui gêne tellement le législateur répuant à l'idée de brevetabilité des logiciels, mais c'est plutôt l'absence des critères permettant de prouver qu'un logiciel incarne une invention technologique. Et c'est sur ce point que notre travail s'avère utile. Mais ce n'est pas tout.

Car l'argent est peut-être un mot assez puissant pour stimuler l'envie de devenir plus sensibles tant du côté de ceux qui désirent, tant du côté de ceux qui sont destinés à exécuter ces désirs. Mais, il ne s'agit pas seulement des aspects financiers du gain. Il y a aussi quelque chose plus difficile à mesurer ou évaluer. En effet, afin d'être motivé à gagner de l'argent, il faut aussi des désirs pour le dépenser. Heureusement, l'homme a toujours des désirs liés à la survie, le confort ou le luxe. Puisque cet ouvrage est

concerné par des désirs pour lesquels l'invention est nécessaire, ces désirs se présentent sous forme de projets — peu importe, si nous allons les appeler les projets à long terme ou la recherche fondamentale. Comme on le sait, chaque savoir apporte une sorte d'avantage contre ceux qui ne le possèdent pas, mais il peut aussi jouer des tours à ceux qui le possèdent mais ne l'utilisent pas judicieusement. Cet ouvrage va ainsi rappeler que, dans la conception des systèmes complexes, interviennent — tant du côté de ceux, qui, de manière analogue aux citoyens de la Florence du Trecento, désirent, tant du côté de ceux qui sont destinés à exécuter ces désirs — plusieurs *facteurs humains*, dont certains sont une *source prévisible d'erreurs*, des erreurs qui peuvent, soit tourner en ridicule un projet valable, soit inciter à choisir un mauvais candidat parmi plusieurs projets proposés, soit assurer à un projet une continuation presque éternelle et pourtant inutile, soit arrêter un projet qui semble avoir une continuation presque éternelle mais dans l'évaluation duquel les considérations temporelles ne devraient pas intervenir.

Donc, une erreur dans de tels cas, à long terme, coûte extrêmement cher et, dans la plupart de cas, celui qui a raison se trouve dans

... la situation malencontreuse qui est celle du sage quand il lutte contre une personne moins empreinte de gravité que lui. Dans une affaire de ce genre, qu'il la tourne en plaisanterie ou en sujet de colère ou en ce qu'il voudra, il n'a en aucune façon les moyens de s'en sortir bien.

[bacon01], p. 239

La mise à mort de Giordano Bruno, la fin, dans la misère — matérielle de Lobatchevski, psychologique de Bolyai — sont des échantillons du caractère aventureux — mais certainement pas désirables dans une telle ampleur — de la vie des découvreurs et inventeurs du passé. Heureusement, le présent se réserve des moyens moins radicaux à l'originalité incomprise. Mais il ne faut pas oublier que la société s'octroie le droit d'ignorer les esprits incompris ; comme on dit, « il n'y a pas d'omelette sans casser des œufs » et, au demeurant, ceux qui ont la vocation de faire la recherche ou un « métier » créatif sont assez conscients de ce dicton et doivent rester assez naïfs pour être convaincus que « cela n'arrive qu'aux autres ». Néanmoins, chaque perte d'un esprit créatif ou ingénieux, de son *engagement moral*, coûte cher à la société et peut se manifester par la *présence* de ce que l'homme ne désire pas — les virus informatiques sont un exemple assez parlant — mais aussi par l'*absence* de ce qu'il aurait pu avoir.

En effet, une fois que l'invention a laissé quelques traces, si son côté technique n'est pas divulgué par l'inventeur, il n'est pas tout à fait évident que le secret technologique soit percé dans l'immédiat ; je n'ai pas choisi l'exemple de Brunelleschi par hasard :

On remarquera ... l'arrangement insolite des briques : ... Cette particularité paraît répondre à une convenance de la construction sans cintrage ; voici, croyons-nous, comment elle peut s'expliquer ...

[choisy01], Histoire de l'architecture, p. 617

On le sent bien, François-Auguste Choisy n'exprime ici qu'une hypothèse sur l'assemblage fonctionnel et architectural de Brunelleschi ; le lecteur attentif remarquera que, dans son *Histoire de l'architecture*, l'ouvrage publié en 1899, il n'y a pas beaucoup de descriptions qui sont colorées par ce ton hypothétique. Brunelleschi « a

trouvé », et même quatre siècles plus tard, malgré tout le progrès technologique, malgré cette explosion informationnelle dont nous nous vantons, il y a certaines difficultés à expliquer « comment ça marche ». On ne peut qu'être heureux que la ville de Florence ait été forcée à lui donner la main-d'œuvre nécessaire à son œuvre, pour prouver ce qu'il avançait. Et, nous ne pouvons qu'apprécier que Brunelleschi ait prouvé aussi qu'un autre architecte, celui qu'on lui a associé à titre de collaborateur plus expérimenté, n'était pas capable, sans lui, sans Brunelleschi, de faire avancer le chantier. Ce fait divers est très pertinent pour le contexte de la conception des systèmes complexes. Il serait tout à fait dommageable pour le progrès de croire que la conception des systèmes complexes, informatiques ou pas, est purement une affaire collective, et que, une fois que l'arôme d'une idée est perceptible, une fois qu'un but est formulé, que tous perçoivent cette idée, ce but, de la même manière, que tous « considèrent la même chose ». En effet, la conception des systèmes complexes peut amener à des pluridisciplinarités tellement complexes et à des gestions de mélanges de facteurs humains tellement sophistiqués, qu'il est tout à fait possible que la constellation de circonstances dans lesquelles une invention, un « Euréka », sont obtenus ne se répète pas si facilement.

Ainsi, l'alchimie de processus de l'invention et le dosage homéopathique de quelques constituants de genres variés semble bien une invitation à un suivi rationnel.

Cet ouvrage est un des pas vers l'élaboration d'un savoir et savoir-faire répandant — *dans le cadre de la conception des systèmes complexes* — à cette invitation.

Références

- [andres01] G. M. Andres, J. M. Hunisak, A. R. Turner: *L'Art de Florence*; vol. I, Bordas, 1989.
- [bacon01] F. Bacon: *Du progrès et de la promotion des savoirs*; Gallimard, 1991.
- [buzan02] T. Buzan: *MIND MAP - Dessine-moi l'intelligence*; Editions d'Organisation, 2003.
- [buzan03] T. Buzan: *The Power of Verbal Intelligence*; Thorsons.
- [buzan04] T. Buzan: *Head Strong - How to Get Physically and Mentally Fit*; Thorsons, 2001.
- [choisy01] A. Choisy: *Histoire de l'architecture*; Bibliothèque de l'Image, 1996.
- [covey01] S. R. Covey: *Les sept habitudes de ceux qui réalisent tout ce qu'ils entreprennent*; First-Business, 1996.
- [covey02] S. R. Covey, A.R. Merrill, R.R. Merrill: *Priorité aux priorités*; First-Business, 1995.
- [descartes68] R. Descartes: *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*; in: R. Descartes: *Oeuvres philosophiques* (3 vol.). Edition de F. Alquié. T. 1; Classiques Garnier, Bordas, 1988, 567-650.
- [descartes70] R. Descartes: *Les principes de la philosophie*; in: R. Descartes: *Oeuvres philosophiques* (3 vol.). Edition de F. Alquié. T. 3; Classiques Garnier, Bordas, 1989, 87-525.
- [fontana01] D. Fontana: *Le Langage Secret des Symboles — Leur histoire et leur signification*; France Loisir, 1994.
- [galilei01] G. Galilei: *Dialogues et lettres choisies*; Hermann, 1997.
- [gombrich03] E. Gombrich: *L'art et l'illusion: psychologie de la représentation picturale*; Gallimard, 1996.
- [gombrich16] E. Gombrich: *Topics of our time - Twentieth-century issues in learning and in art*; Phaidon, 1991.
- [gracian03] B. Gracián: *Art et figures de l'esprit*; Seuil, 1983.
- [guitry04] S. Guitry: *Cinéma*; Presses de la Cité/Omnibus, 1993.
- [icher01] F. Icher: *Les ouvriers des cathédrales*; Editions de la Martinière, 1998.
- [jacq06] C. Jacq: *L'enseignement du sage égyptien Ptahhotep*; La Maison de vie, 1993.
- [leponcin01] M. Le Poncin: *Gym Cerveau - Une technique - Un état d'esprit*; Stock, 1987.
- [malraux01] A. Malraux: *Les voix du silence*; La galerie de la Pléiade.
- [vasari03] G. Vasari: *Les Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes 3*; Berger Levrault, 1989.